



**AWARDS
2018**

Alicia Kempeneers

Zahra Benasri

Jeanne Loyen

Chiara Fort

Sven Spaltner

Una López-Caparrós Jungmann

Doreen Hendrikx

Jennifer Okele

Andrea Stevens



edition amikejo

NXT-TXT Awards 2018

edition amikejo



AWARD

für junge Autor*innen der Euregio Maas-Rhein
des jeunes auteurs de l'Euregio Meuse-Rhin
voor jonge schrijvers uit de Euregio Maas-Rijn

2018

Alicia Kempeneers /
Zahra Benasri / Jeanne Loyen

Doreen Hendrikx /
Jennifer Okele / Andrea Stevens

Chiara Fort /
Sven Spaltner / Una López-Caparrós Jungmann

edition amikejo

© edition amikejo, Aachen
im EuregioKultur e. V.,
eingetragen beim Amtsgericht Aachen
im Vereinsregister VR 5130, vertreten durch
Dr. Oliver Vogt
Reuschenberger Straße 5, 51379 Leverkusen
www.edition-amikejo.de

1. Auflage 2018

Alle Rechte vorbehalten

Gestaltung und Satz: Janssen Peters / www.satzbuero-peters.de

Druck und Bindung: CPI books GmbH, Leck

ISBN: 978-3-9818894-1-3

Inhalt

Grußwort der Schirmherrin	IX
Avant-propos de la marraine	XI
Begroetingswoorden van de beschermvrouw	XIII

Alicia Kempeneers

Tes yeux	1
Deine Augen (Übersetzung Elsbeth Ranke)	13
Je ogen (Vertaling Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen)	25

Zahra Benasri

On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans	37
Man ist nicht ernsthaft, wenn man siebzehn ist (Übersetzung Kirsten Gleinig)	47
Je meent het niet als je zeventien bent (Vertaling Gertrud Maes)	59

Jeanne Loyen

Rendez-vous au quarante-sixième	69
Das sechsvierzigste Stockwerk (Übersetzung Tatjana Marwinski)	79
Afspraak op min zesenzeertig (Vertaling Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen)	89

Doreen Hendriks

- Wees welkom! 99
- Soyez les bienvenus !
(Traduction Kim Andringa) 109
- Herzlich willkommen!
(Übersetzung Lisa Mensing) 119

Jennifer Okele

- Spiegelbeeld 129
- Image spéculaire
(Traduction Arlette Ounanian) 139
- Spiegelbild
(Übersetzung Christina Brunnenkamp) 149

Andrea Stevens

- Een nieuwe dag 159
- Une nouvelle journée
(Traduction Kim Andringa) 171
- Ein neuer Tag
(Übersetzung Isabel Hessel) 183

Chiara Fort

- Das Leben hängt am seidenen Faden 195
- La vie tient à un fil de soie
(Traduction Olivier Mannoni) 205
- Het leven hangt aan een zijden draadje
(Vertaling Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen) ... 215

Sven Spaltner

Blumensprache 225

Le langage des fleurs
(Traduction Pierre Deshusses) 239

De taal der bloemen
(Vertaling Gerda Baardman) 253

Una López-Caparrós Jungmann

Rabensoundtrack 265

B.O. corbeau
(Traduction Corinna Gepner) 271

Ravensoundtrack
(Vertaling Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen) . . . 277

Grußwort der Schirmherrin

Liebe Leserinnen und Leser,

ich freue mich sehr, dass wir im Mai 2018 die NXT TXT Awards bereits zum zweiten Mal an junge Schreib-Talente aus der Euregio Maas-Rhein vergeben haben. Auch dieses Jahr konnten wieder unveröffentlichte Prosatexte in deutscher, niederländischer und französischer Sprache eingereicht werden.

Die Preisträgerinnen und Preisträger der ersten Runde zeigten sich angesichts der schönen Publikation so stolz und motiviert, dass wir uns dazu entschieden haben, das Reglement ein wenig zu verändern und einer noch größeren Zahl junger Autorinnen und Autoren eine Plattform zu bieten: Diesmal haben nicht nur der erstplatzierte Text, sondern gleich die ersten drei Plätze Eingang in die Publikation gefunden.

Die Autorinnen und Autoren haben sich zum Teil an schwere Themen herangewagt, einige Texte spiegeln die existentielle Bedeutung, die das Schreiben für die jungen Talente hat.

Sie, liebe Leserinnen und Leser, halten also einen Band in den Händen, der neun ausgewählte Texte junger Autorinnen und Autoren aus der Euregio Maas-Rhein

sammelt – in der Originalfassung und übersetzt in die beiden jeweils anderen Sprachen.

Ich lade Sie auf eine literarische Rundreise durch die Euregio Maas-Rhein ein – blättern Sie über Länder- und Sprachgrenzen hinweg und entdecken Sie dabei den kulturellen Reichtum der EMR, vertreten durch junge Schreib-Talente aus allen fünf Partnerregionen.

Ich wünsche Ihnen viel Vergnügen beim Lesen!

Gisela Walsken

Präsidentin der Euregio Maas-Rhein

Präsidentin des Zweckverbandes Region Aachen

Regierungspräsidentin des Regierungsbezirkes Köln

Avant-propos de la marraine

Chères lectrices et chers lecteurs,

Nous avons pour la deuxième fois décerné un prix aux jeunes écrivains talentueux de l'Euregio Meuse-Rhin et j'en suis très heureuse. Cette année encore des textes en allemand, en français et en néerlandais ont pu concourir.

Les lauréats et lauréates de la première édition du prix ont été si motivés et si fiers de cette belle publication, que nous avons décidé de modifier légèrement le règlement du concours et d'offrir à un plus grands nombre la possibilité d'y figurer. Cette fois-ci, ce ne sont pas les seuls lauréats mais les trois premiers du classement qui y figurent.

Les jeunes auteurs se sont parfois risqués à traiter des sujets difficiles. Certains textes reflètent la signification existentielle de l'écriture pour ces jeunes talents.

Vous tenez entre vos mains, chères lectrices et chers lecteurs un recueil des neuf textes des jeunes auteurs de l'Euregio – les textes originaux et leur traduction dans les deux autres langues.

Je vous invite donc à ce voyage littéraire au cœur de notre Euregio Meuse-Rhin. Tout en tournant les pages vous passerez les frontières et découvrirez la richesse culturelle

de l'EMR, représentée par de jeunes talents de nos trois régions partenaires.

Je vous souhaite un grand plaisir de lecture,

Gisela Walsken

Présidente de la Stichting Euregio Meuse-Rhin
Présidente de l'Association de la Région d'Aix-la-Chapelle
Présidente du Gouvernement de l'arrondissement de
Cologne

Begroetingswoorden van de beschermvrouw

Beste lezers,

Ik verheug me zeer dat we in mei 2018 voor de tweede keer de NXT TXT Awards hebben mogen uitreiken aan jonge schrijftalenten in de Euregio Maas-Rijn. Ook dit jaar konden weer ongepubliceerde teksten worden ingediend in het Duits, Nederlands en Frans.

De prijswinnaars van de eerste ronde bleken zo gemotiveerd en trots te zijn op de mooie publicatie van hun teksten dat we besloten dit jaar de procedure een beetje te veranderen om een nog hoger aantal jonge auteurs een platform te kunnen bieden. Daarom zijn dit jaar naast de teksten van de eerste prijswinnaars ook die van de tweede en derde prijswinnaars in de publicatie opgenomen.

Enkele auteurs hebben moeilijke onderwerpen aangedurfd. Sommige teksten weerspiegelen de existentiële betekenis die het schrijven voor de jonge talenten heeft.

Beste lezers, u houdt dus een boek in handen, met een verzameling van negen teksten van jonge auteurs uit de Euregio Maas-Rijn – het origineel en telkens de vertaling in de twee andere talen.

Ik nodig u uit voor een literaire rondreis door de Euregio Maas-Rijn – blader over lands- en taalgrenzen heen en ontdek de culturele rijkdom van de EMR, vertegenwoordigd door jonge schrijftalenten uit alle vijf partnerregio's.

Ik wens u veel plezier bij het lezen!

Gisela Walsken

Voorzitter van de Stichting Euregio Maas-Rijn
Voorzitter van de Zweckverband Region Aachen
Regeringspresident van de districtsregering Keulen



18 ans, Liège

Alicia Kempeneers

Tes yeux

Les yeux sont des armes, je l'ai toujours pensé. Je les ai craints, comme bénis. Proie de regards inconnus, je me suis longtemps enfuie en moi, loin de ce que j'étais réellement, noyée et égarée dans les narcisses peuplant la mare de mes réflexions. J'étais de ces gens. Cachée sous des sourires de porcelaine mais si fragile qu'au moindre regard de travers, je vacillais. Devenue quelqu'un d'autre, éloignée de moi, bâtie sur des négations, des oppositions, j'ai revêtu une cape de fierté qui ne m'a jamais quittée. Ma bonté n'a jamais eu d'égal que ma lâcheté. La lâcheté de quelqu'un ayant fini par se croire supérieur à ceux qu'elle redoutait. Pourtant, je sais depuis bien longtemps que je ne vaudrais pas mieux que ceux que je fuis.

Toi non plus d'ailleurs.

Je relève le visage sous ma cagoule. Je n'arrive qu'à distinguer vaguement des rais de lumière à travers les mailles de laine collant à ma peau. Une laine poussiéreuse, remémorant à mes narines les après-midis d'août passées à jouer sous les mansardes du grenier de mes grands-parents. Je suis enserrée par des liens des épaules aux mains, dans l'impossibilité de me mouvoir de plus de quelques centimètres. Mes jambes pliées me lancent douloureusement. Le sol et son pelage bétonné n'aide en rien à la dissolution de la fourmilière grouillant dans mon réseau sanguin.

Pourtant je n'ai plus peur. Je t'entends respirer bruyamment. Tes pas secs crissent sur le tapis de poussière qui amortit tes pas. Tes gestes fouettent l'air muet de la pièce alors même que ta nervosité hurle son douloureux antagonisme à ta présence en ces quatre murs. Je ne suis pas dupe, je sais que tu comprends le français. Je t'ai entendu

parler à l'un de tes « frères », comme tu te plais à les appeler. Peut-être as-tu plus peur que moi au fond ? Vous avez entendu que la coalition internationale se rapproche, que des villes ont été reconquises et que le nombre de victimes est colossal. Vous reculez, et quelque chose dans cette vérité te fait peur. Cependant, j'ignore quoi au juste. As-tu peur de te faire prendre ? De devoir assumer tes actes ? Ou bien cette raison est-elle plus personnelle ? Ne veux-tu pas rentrer chez toi ? Te questionner sur tes certitudes ? Je voudrais te le demander. Pour une raison que j'ignore, je me sens proche de toi. Pourtant, tu n'as probablement pas atteint mon âge. As-tu d'ailleurs seulement atteint ta majorité ? J'aurais envie de te voir, toi qui, après m'avoir permis de voler les images d'un prétendu monstre pleurant devant le cadavre d'une fillette, m'as fusillé d'un regard d'impuissance au moment de me prendre en otage. Je suis désormais tributaire de ta fierté.

Depuis que j'ai commis le crime d'apercevoir tes larmes perler au-dessus de cette enfant, ma seule obsession est de voir tes yeux. Je veux les revoir, pouvoir les admirer une dernière fois, même si c'est le dernier spectacle auquel il me sera donné d'assister dans ma vie. Je veux pouvoir les admirer, percevoir la construction de ton âme dans tes iris gonflés : me rendre témoin de ton humanité.

Soudain, le sol tremble et une neige de sable tombe sur mes bras et mes mains. Le bâtiment dans lequel nous nous trouvons gémit dans un grondement sourd me faisant aussitôt relever le visage. Je t'entends te précipiter à la fenêtre derrière moi. Je sens ta respiration plus haletante, tes dents laissent même échapper un juron où je pourrais

presque reconnaître un semblant de français. Tu ne m'en voudras pas si je te dis que cela me fait sourire, n'est-ce pas ? J'ignore d'ailleurs pourquoi je suis aussi détachée de ce qu'il m'arrive. Depuis que je t'ai vu, je me sens comme étrangère à moi-même, à la réalité dont avaient pu me faire part jusque là mes pauvres yeux témoins des cernes creusées par les années. Toute volonté de résistance est anesthésiée par ta présence. Je te laisse sans mal me dresser sur mes jambes dans un geste qui, bien que se voulant déterminé, renferme certainement plus de tendresse que tu ne l'aurais désiré. Pourtant, un once de résistance demeure. Une volonté sourde et farouche m'interdisant de baisser les armes, une volonté ne tenant qu'à quelques fils de laine.

Je veux voir tes yeux.

Tu me guides dans le bâtiment grinçant. Or, bien qu'aveugle, j'y perçois de plus en plus d'agitation. Nous ne devons pas être loin d'une rue. Je t'entends t'adresser à quelqu'un dans une langue dont je ne comprends que quelques bribes, puis d'un geste plus assuré, tu m'entraînes dehors. Une bourrasque d'air chaud vient aussitôt se frotter à moi alors que des parfums orangés réussissent à s'introduire dans ma prison cotonneuse. Tu ne me laisses cependant guère le temps d'en profiter, indiciblement tu me soumets à ta cadence forcée. Je perçois des cris de femmes, d'enfants, d'hommes : des cris de peur, la même que la tienne. Tu as peur, j'en suis sûre maintenant. Tes doigts se crispent sur ma peau. Ta peau est sèche et rugueuse, ta poigne ferme, et pourtant, tu trembles. Un coup sec et ton emprise céderait. Pourtant, cette vague

idée de fuite ne fait que traverser mon esprit sans s'y attarder. Je te sens t'appuyer sur moi, comme une vigne se hisse sur les murs d'un mas craignant l'effondrement. Sans moi tu tomberais sans pouvoir te relever, à la merci de ta peur, tes doutes t'aveugleraient et c'en serait fini de toi. Malgré moi, je donne un but. Je ne le connais pas et ne veux tout bonnement pas le connaître, même si j'en ai une vague idée. Quoiqu'il en soit, le fait de m'accompagner t'octroie une légitimité aux yeux de tes « frères », sans aucun doute, mais d'abord et surtout à tes propres yeux.

Je veux les voir.

Nous nous arrêtons et tu me jettes dans une voiture brûlante. Tu ne tardes pas à monter à ton tour, suivi apparemment par quelqu'un, à en supposer par les deux secousses successives qui chahutent le véhicule. Vous vous échangez quelques mots, puis le moteur démarre. Je suis seule à l'arrière, non attachée, et les portes ne résisteraient sûrement pas à un coup d'épaule. J'ignore si tu l'as fait exprès ou pas, mais ça me décroche un sourire.

Je ferme les yeux.

Ne suis-je pas consciente de ce que je risque ? Ai-je perdu la tête ? Etouffé mon instinct de survie ? La question m'effleure. Peut-être vais-je mourir dans quelques secondes, minutes ou heures. Pourquoi n'en suis-je pas plus inquiète ? Mes penchants obscurs m'auraient-ils soudainement rattrapée au détour de cette guerre ? L'ombre d'un autre moi a-t-elle trouvé dans cette menace une sortie à la hauteur de son égo ? Bien que cela se pourrait, j'ai l'intime conviction que cela n'est pas le cas. Malgré les apparences, je ne me considère pas à ta merci. Plus que jamais animée

d'une volonté farouche, je me sens à ma place. Plus que jamais, je suis vivante. Mes sens endormis par le confort et la routine, et cette fierté, encore et toujours elle, sont réveillés. Il ne s'agit pas d'une victoire pour mon égo seul, mais d'une confirmation. Une approbation d'un combat entamé bien avant que je ne te rencontre. Une lutte ayant été jugée idéaliste par beaucoup, irréalisable pour d'autres. Il n'aura fallu que quelques secondes, quelques images. Une, peut-être deux larmes essuyées d'un revers de manche pour que j'aie la certitude que ce en quoi j'ai cru jusque là n'était pas qu'une morale enfantine. Mes pensées fusent à présent, claires et distinctes. J'admire ce spectacle derrière l'écran noir de mes paupières, nullement effrayée, presque euphorique. Tout ça grâce à toi. Non, je ne veux pas m'enfuir, je veux te remercier, te dire tout cela, te le graver dans le cœur, que tu t'en souviennes à jamais. Que toi aussi, tu puisses bénéficier de cette clarté, de ce pardon envers toi-même, envers tes actes mais surtout tes pensées.

Le véhicule s'arrête soudainement, m'extirpant de mes songes. Tes mains brûlées par le cuir du volant m'arrachent de la banquette. Ma tête est projetée en arrière et mes yeux voient à nouveau le jour. Mes paupières papillonnent quelques instants face à la violence de la lumière ambiante.

Tu viens bien de me rendre la vue.

Sans plus de ménagement, tu entraînes mon corps douloureux vers un 4X4 devant lequel on a dressé une sommaire toile de tente. Sont assis sur des tapis trois hommes, débattant avec grandiloquence. Plus nous approchons,

plus le débat perd peu à peu de sa verve, pour finalement s'éteindre tout à fait à mes pieds. Ils me dévisagent puis s'adressent à toi. Je ne parviens pas à saisir le sens que ce qu'ils te disent sinon les mots « journaliste » « silence » et « menace ». Je reste impassible, concentrée sur ta voix qui, bien qu'assurée, cache quelques trémolos d'inquiétude. Je voudrais tant te regarder, te capturer d'un geste de cils. Mais un des trois hommes se lève et secoue la tête. Il me scrute quelques instants, sans ciller. Ses yeux ne sont pas les mêmes que les tiens. Ils sont pâles, délavés, aveuglés par des croyances devenues certitudes. Sa vie doit être triste, un peu semblable au discours de ce professeur blasé récitant des mots dont il a oublié le sens avec les années et pour qui la reconnaissance passe par l'adoration. Il semble me défier du regard encore quelques instants, silencieux. Je finis par lui adresser un sourire tendre dans lequel je ne parviens pas à camoufler totalement la peine que j'éprouve à son égard. Il recule d'un pas, comme effrayé de ce qu'il vient de voir se dessiner sur mon visage. Il crie quelques mots et tu me tires à l'écart. Tu m'emmènes vers une autre tente en dessous de laquelle sont également étendus des tapis. Sans ménagement aucun, tu me pousses dessus et me fais rouler sur le flanc. Je reste immobile, le front contre l'épais tissu, mes cheveux cachant mon sourire. Tu ne bouges pas, je peux apercevoir tes pieds du coin de l'œil.

« Pourquoi tu souris ? » finis-tu par lancer en français, les notes de ta voix tremblant d'un mélange d'énervement et d'anxiété.

Tes mots mettent du temps à m'atteindre, ils chantent dans une langue que je n'ai plus entendue depuis long-

temps. Je relève lentement les yeux vers toi. Mes cheveux collent à mon front et mon visage perle de sueur. Ton regard affolé me scrute de haut en bas. Tu es à contrejour et je ne parviens à distinguer tes yeux, seulement leur orientation et celle de ton visage. Tu as les jambes écartées, la main serrée sur la crosse de ton arme. Je souris davantage. Tu me fais penser à ces enfants dans les cours de récré avec leurs jouets clinquants, revêtant la confiance inébranlable que leur confèrent leur joujou. Tu es à cet instant leur portrait craché, à la différence près que toi, ta confiance, ce joujou te l'enlève. Mes yeux levés vers toi te fusillent bien plus que tu ne pourras jamais le faire derrière ton viseur.

– Je voudrais les voir...

Tu te raidis soudainement. Tes doigts se crispent sur ton arme.

– De quoi tu parles ? me craches-tu au visage.

– Tes yeux, ceux avec lesquels tu as regardé cette petite fille... je voudrais les revoir...

Tu ne bouges plus. Immobile également, je suis trop fascinée par les lumières jouant sur ton profil. Puis, sans que j'y fasse attention, les ombres se mettent à danser, entraînées par ta mâchoire tremblante. Le frisson se propage peu à peu à tout ton corps qui se retrouve bientôt pris de soubresauts.

– S'il te plaît..., je souffle.

Tu recules, d'un pas, puis de deux, maladroitement puis fais demi-tour et disparais derrière le 4X4 au pied duquel discutaient les trois hommes. Aussitôt que ton ombre se résorbe, je me sens étreinte par une profonde

et intense tristesse. Il peut m'arriver n'importe quoi à cet instant, mais je dois voir tes yeux. Ces larmes que tu as versées devant la mort étaient celles d'un humain, non d'un monstre. Un humain, avec ses défauts, ses qualités et sa foutue fierté. Cette fierté s'est brisée, car elle s'est trompée, elle t'a trompé, elle nous a trompé.

Sans que j'en prenne conscience, un homme me saisit par les épaules et lève mon corps. Il me pousse du bout d'un canon jusqu'au sommet d'une petite bute de laquelle je peux avoir une vue panoramique sur l'horizon couronné de lumière. L'homme m'ayant amené jusque là m'impose de lui faire volte face et m'agenouille d'une pression sur l'épaule aux pieds des 3 hommes aperçus plus tôt. Devant moi se trouve un trépied sur lequel trône une caméra. Il ne me faut que peu de temps pour comprendre.

Je ferme les paupières.

C'est donc la fin. Une fin au goût de sable, de transpiration et de sang. Sans que j'en sois tout à fait consciente, mes pensées s'orientent vers tous ceux peuplant mes hiers. Quelques indicibles et douloureuses sensations secouent alors mes entrailles de désarroi au fil de ma mémoire et de sa pellicule aux négatifs parfois oubliés. Puis, rejoignant le moment présent, la bobine achevée et rangée, le calme revient. Mon esprit s'apaise, l'agitation des souvenirs laisse place à un calme plat et serein nullement pollué par quelques croyances ou craintes. L'œil froid de la caméra me fixe et me renvoie mon reflet déformé par la lentille. Il ne me faut encore qu'une seule chose. Je sens ta main se poser sur mon bras. Tu es derrière moi. À ma droite je perçois un éclat brillant faire de l'œil au soleil.

Et pourtant, cet éclat noble flageole dans ta main. Ta nervosité est palpable à la manière dont ta main gauche enserme mon bras. Un homme vient se planter dos à nous et commence à discourir pour une assemblée absente. Sa voix à lui ne tremble pas, elle reste muette, ses mots n'ont pas d'âme, pas de sens. Après s'être tu, il se tourne une dernière fois vers moi, impassible, et sort du champ de la caméra. Il n'y a plus que nous en scène. Je peux apercevoir de là où je suis que tu portes un turban pour te protéger du soleil, le tissu ne découvre que tes yeux.

La lame de feu se lève, tremblante, à ma droite, alors que ta main gauche se pose sur mon épaule toujours en tressautant. Je sens le contact du métal chaud contre ma gorge, je déglutis. Puis, dans un geste d'une lenteur effroyable, la lame remonte vers le ciel et vient chatouiller les nuages flottant au zénith. J'ose enfin relever le visage vers toi, vers l'astre éblouissant te chapeautant, quitte à m'en brûler les yeux.

Dès lors, alors que le soleil se couche, je t'adresse un dernier sourire,
je les ai vus,
et ils saignent des larmes.

Alicia Kempeneers

Deine Augen

aus dem Französischen von
Elsbeth Ranke

Die Augen sind Waffen, das fand ich schon immer. Sie machen mir Angst, und sie sind mir ein Segen. Vor fremden Blicken bin ich lange in mich selbst geflohen, weit weg von meinem eigentlichen Ich, ertränkt und verloren in den Narzissen auf dem Teich meiner Gedanken. So eine war ich. Verborgен hinter porzellanweißem Lächeln, aber so zerbrechlich, dass ich beim geringsten schiefen Blick ins Schlingern kam. Ich war eine andere geworden, weit weg von mir, auf Ablehnung gebaut, auf Zurückweisung, und der Mantel des Stolzes, in den ich mich hüllte, verließ mich nie. So stark wie meine Sanftmut war nur eines, meine Feigheit. Die Feigheit derer, die sich am Ende für etwas Besseres hielt als die, die sie fürchtete. Dabei weiß ich schon lange, dass ich nicht besser bin als die, vor denen ich davonlaufe.

Du übrigens auch nicht.

Unter der Maske hebe ich das Gesicht. Nur ungefähr erkenne ich Lichtstrahlen durch das wollene Gestrick, das mir auf der Haut klebt. Staubige Wolle, ihr Geruch erinnert mich an die Augustnachmittage, die ich spielend auf dem Dachboden meiner Großeltern verbrachte. Von den Schultern bis an die Hände schnüren mich Fesseln ein, mehr als um ein paar Zentimeter kann ich mich nicht rühren. Meine Beine, auf denen ich knie, schmerzen. Der Boden und sein Betonbelag sind alles andere als förderlich, um den kribbelnden Ameisenhaufen in meinen eingeschlafenen Beinen zu zerstreuen.

Angst habe ich trotzdem nicht mehr. Ich höre dein Schnaufen. Deine Schritte sind hart, der knirschende Staubteppich federt sie ab. Deine Bewegungen peitschen

durch die trockene, stumme Luft im Raum, und zugleich heult deine Nervosität heraus, wie schmerzlich fehl am Platz du zwischen diesen vier Wänden bist. Ich lasse mir nichts vormachen, ich weiß, dass du Französisch verstehst. Ich habe dich reden hören mit einem deiner »Brüder«, wie du sie gerne nennst. Vielleicht hast du im Grunde mehr Angst als ich? Ihr habt mitbekommen, dass das internationale Bündnis heranrückt, dass schon Städte zurückerobert wurden und dass die Opferzahlen unermesslich sind. Ihr seid auf dem Rückzug, und irgendetwas an dieser Wahrheit macht dir Angst. Was genau, weiß ich zwar nicht. Hast du Angst, dich erwischen zu lassen? Für deine Taten geradestehen zu müssen? Oder ist es persönlicher? Willst du nicht nach Hause zurück? Deine Gewissheiten in Frage stellen? Gern möchte ich dich das fragen. Ich weiß nicht warum, aber ich fühle mich dir nahe. Dabei bist du wahrscheinlich jünger als ich. Bist du überhaupt schon volljährig? Ich hätte Lust, dich zu sehen, nachdem du mich erst die verstohlenen Bilder von einem angeblichen Ungeheuer hast schauen lassen, das vor dem Leichnam eines kleinen Mädchens weinte, und mich dann mit einem hilflosen Blick durchbohrt hast, während du mich zur Geisel nahmst. Von jetzt an bin ich abhängig von deinem Stolz.

Seit ich das Verbrechen begangen habe, deine blinkenden Tränen über dieses Kind zu erblicken, will ich nur noch eines: deine Augen sehen. Ich will sie noch einmal sehen, sie ein letztes Mal bestaunen können, auch wenn das der letzte Anblick ist, der mir in meinem Leben vergönnt ist. Ich möchte sie bestaunen können, in deinen

geschwollenen Pupillen erkennen, wie deine Seele gebaut ist: Zeuge werden von deiner Menschlichkeit.

Plötzlich bebt der Boden, und ein sandiger Schnee rieselt mir auf die Arme und Hände. Das Gebäude, in dem wir sind, ächzt unter einem dumpfen Grollen, bei dem ich sogleich das Gesicht anhebe. Ich höre dich in meinem Rücken ans Fenster stürzen. Ich merke, dein Atem geht keuchender, durch die Zähne entfährt dir ein Fluch, in dem ich fast einen Hauch Französisch erkenne. Du nimmst es mir doch nicht übel, wenn ich dir sage, dass mich das zum Lächeln bringt? Übrigens weiß ich gar nicht, warum ich so unbeteiligt bin an dem, was mir hier zustößt. Seit ich dich gesehen habe, fühle ich mich wie entfremdet von mir selbst, von der Wirklichkeit, die mir meine armen Augen bisher immer gezeigt haben, Zeugen der von den Jahren gegrabenen Ringe. Jeden Willen zum Widerstand hat deine Gegenwart erstickt. Ich lasse ganz einfach zu, dass du mich hochziehst in einer Geste, die zwar entschieden wirken soll, aber sicher zärtlicher ist als du sie meintest. Doch, ein Funken Widerstand bleibt. Ein dumpfer, wilder Willen, der mir verbietet, den Kampf aufzugeben, auch wenn dieser Willen nur noch an ein paar Wollfäden hängt.

Ich will deine Augen sehen.

Du führst mich durch das knirschende Gebäude. Obwohl ich blind bin, nehme ich immer mehr Bewegung wahr. Ganz in der Nähe muss eine Straße sein. Ich höre dich jemanden ansprechen, in einer Sprache, von der ich nur ein paar Brocken verstehe, dann ziehst du mich mit einem festeren Griff nach draußen. Gleich kommt ein

warmer Luftzug und reibt sich an mir, und irgendwie schafft es ein Duft nach Orangen in mein wattiges Gefängnis. Doch du lässt mich das kaum genießen, wortlos zwingst du mich in deinen Rhythmus. Ich höre Schreie von Frauen, Kindern, Männern: Schreie der Angst, derselben wie deine. Du hast Angst, jetzt bin ich mir sicher. Deine Finger umklammern meine Haut. Deine Haut ist trocken und rau, dein Griff fest, und dennoch zitterst du. Ein gezielter Schlag, und du würdest loslassen. Trotzdem durchfährt mich dieser vage Fluchtgedanke nur und hält nicht vor. Ich spüre, wie du dich auf mich stützt, so wie der Wein sich an einem halb eingestürzten Bauernhaus hochrankt. Ohne mich würdest du fallen und nicht mehr hochkommen, wärest deiner Angst ausgeliefert, deine Zweifel würden dich blenden und es wäre aus mit dir. Ganz ungewollt gebe ich dir ein Ziel. Ich kenne es nicht und will es auch gar nicht kennen, obwohl ich es grob erahne. Wie auch immer: dass du mich begleitest, rechtfertigt dich in den Augen deiner »Brüder«, das sicher, aber zuerst und vor allem in deinen eigenen Augen.

Ich will sie sehen.

Wir bleiben stehen, du stößt mich in ein überhitztes Auto. Gleich hinter mir steigst auch du ein, danach offenbar noch jemand, jedenfalls erschüttern nacheinander zwei Stöße den Wagen. Ihr wechselt ein paar Worte, dann springt der Motor an. Ich sitze alleine hinten, ohne Gurt, und die Türen würden einem Stoß mit der Schulter sicher nicht standhalten. Ich weiß nicht, ob du das mit Absicht gemacht hast oder nicht, aber es entlockt mir ein Lächeln.

Ich schließe die Augen.

Ist mir nicht klar, was mir droht? Habe ich den Kopf verloren? Meinen Überlebensinstinkt erstickt? Die Frage streift mich. Vielleicht bin ich in ein paar Sekunden, Minuten oder Stunden tot. Warum beunruhigt mich das nicht weiter? Haben mich am Rande dieses Krieges meine düsteren Neigungen eingeholt? Hat der Schatten eines anderen Ich in dieser Bedrohung einen Ausweg gefunden, der seinem Ego entspricht? Das wäre zwar möglich, aber ich bin absolut überzeugt, dass es nicht so ist. Allem Anschein zum Trotz fühle ich mich dir nicht ausgeliefert. Ich strotze mehr denn je von einem verbissenen Willen, fühle mich an meinem Platz. Mehr denn je lebe ich. Eingelullt von Bequemlichkeit und Routine und immer wieder von diesem Stolz, sind meine Sinne jetzt hellwach. Das ist nicht nur ein Sieg für mein Ego, sondern eine Bestätigung. Die Anerkennung eines Kampfes, der begonnen hat, lange bevor ich dir begegnet bin. Diesen Kampf hielten viele für idealistisch, andere für aussichtslos. Nur ein paar Sekunden waren nötig, ein paar Bilder. Eine, vielleicht zwei mit dem Handgelenk weggewischte Tränen, und ich war sicher, dass das, woran ich schon immer geglaubt habe, kein Kindertraum ist. Jetzt rasen meine Gedanken, klar und deutlich. Ich bestaune das Schauspiel hinter dem schwarzen Schirm meiner Augen, bin gar nicht verängstigt, fast schon euphorisch. Und alles das verdanke ich dir. Nein, ich will nicht fliehen, ich will dir danken, dir alles das sagen, es dir ins Herz schreiben, damit du es niemals vergisst. Damit auch du in den Genuss dieses hellen Lichts kommst,

dieser Vergebung für dich selbst, für deine Taten und vor allem für deine Gedanken.

Der Wagen bleibt abrupt stehen, reißt mich aus meinen Träumen. Deine Hände, brennend heiß vom Leder am Steuer, reißen mich von der Rückbank. Mein Kopf wird nach hinten geworfen, meine Augen sehen wieder. Meine Lider flattern kurz unter der aggressiven Helligkeit.

Du hast mir das Augenlicht wiedergegeben.

Ohne weiteres Aufhebens schleifst du meinen schmerzenden Körper zu einem Jeep, vor dem ein notdürftig errichtetes Zelt steht. Auf Teppichen sitzen drei Männer, die hochtrabend debattieren. Je näher wir kommen, desto lahmer wird das Gespräch, um schließlich vor meinen Füßen ganz zu ersterben. Sie mustern mich, dann wenden sie sich an dich. Ich verstehe nicht, was sie dir sagen, nur die Wörter »Journalistin«, »Schweigen« und »Bedrohung« schnappe ich auf. Ich bleibe unbeeindruckt, konzentriere mich auf deine Stimme, die zwar fest klingt, aber doch eine Spur von Unruhe verrät. Ich möchte dich so gerne anschauen, mit einem Augenaufschlag fangen. Aber einer der drei Männer steht auf und schüttelt den Kopf. Ohne zu blinzeln, mustert er mich von oben bis unten. Seine Augen sind nicht so wie deine. Bleich sind sie, verwaschen, verblendet von einem Glauben, der zur Gewissheit geworden ist. Sein Leben muss traurig sein, ein bisschen wie das Gerede dieses überheblichen Lehrers, Worte, deren Sinn er mit den Jahren vergessen hat, als Anerkennung versteht er nur noch Bewunderung. Noch einen Moment scheint er mich mit dem Blick herauszufordern, aber ohne ein Wort. Irgendwann schenke ich

ihm ein zärtliches Lächeln, das mein Mitleid für ihn nicht ganz verbergen kann. Er weicht einen Schritt zurück, als erschreke er vor dem, was er eben über mein Gesicht hat huschen sehen. Er schreit ein paar Worte, du ziehst mich weg. Bringst mich zu einem anderen Zelt, in dem auch Teppiche liegen. Schonungslos stößt du mich vor und lässt mich auf die Seite kullern. Ich bleibe reglos liegen, die Stirn an dem dicken Gewebe, meine Haare als Schleier vor meinem Lächeln. Du rührst dich nicht, ich kann aus dem Augenwinkel deine Füße sehen.

»Warum lächelst du?«, stößt du schließlich auf Französisch hervor, und deine zitternde Stimme moduliert zwischen Ärger und Angst.

Es dauert, bis deine Worte mich erreichen, sie singen in einer Sprache, die ich lange nicht mehr gehört habe. Langsam hebe ich die Augen zu dir. Meine Haare kleben mir an der Stirn, mein Gesicht ist von Schweiß überströmt. Dein panischer Blick mustert mich von oben bis unten. Du stehst im Gegenlicht, deine Augen kann ich nicht erkennen, nur wohin sie blicken und dein Gesicht. Breitbeinig stehst du da, die Hand auf dem Griff deiner Waffe. Ich lächle erst recht. Du erinnerst mich an die Kinder im Schulhof mit ihrem blitzenden Spielzeug, mit dem unerschütterlichen Selbstvertrauen, das dieser Kram ihnen verleiht. Ihnen ähnelst du gerade wie ein Ei dem anderen, mit dem einen Unterschied, dass dir dein Spielzeug das Selbstvertrauen nimmt. Meine erhobenen Augen schießen viel schärfer auf dich als du es durch das Fadenkreuz je könntest.

»Ich möchte sie sehen ...«

Plötzlich erstarrst du. Die Finger auf deiner Waffe verkrampfen.

»Wovon redest du?«, schleuderst du mir ins Gesicht.

»Von deinen Augen, mit denen du dieses kleine Mädchen angeschaut hast ... die möchte ich noch einmal sehen ...«

Du rührst dich nicht mehr. Auch ich bin reglos, zu fasziniert von dem Licht auf deinem Profil. Und ohne dass ich es beachte, fangen die Schatten zu tanzen an, so stark zittert dein Kiefer. Nach und nach breitet sich das Beben über deinen ganzen Körper aus, der bald überall zuckt.

»Bitte ...«, hauche ich.

Du weichst zurück, einen Schritt, dann zwei, stolperst, dann machst du kehrt und verschwindest hinter dem Jeep, vor dem die drei Männer debattiert haben. Sobald dein Schatten verschwunden ist, spüre ich mich von einer tiefen, intensiven Traurigkeit umhüllt. Mir kann jetzt alles passieren, aber ich muss deine Augen sehen. Diese Tränen, die du vor dem Tod vergossen hast, waren die eines Menschen, nicht eines Ungeheuers. Eines Menschen mit seinen Fehlern, seinen Stärken und seinem verdammten Stolz. Dieser Stolz ist zerbrochen, denn er hat sich getäuscht, er hat dich getäuscht und uns.

Ohne dass ich es wirklich merke, fasst mich ein Mann an den Schultern und hebt meinen Körper. Mit dem Gewehrlauf stößt er mich ganz oben auf einen kleinen Hügel, von dem ich weit auf den lichtgekrönten Horizont sehen kann. Der Mann, der mich hergebracht hat, heißt mich umdrehen und mit einem Druck auf die Schultern vor den drei Männern von vorhin niederknien. Vor mir

steht ein Stativ mit einer Filmkamera. Im Nu habe ich verstanden.

Ich schließe die Lider.

Das Ende also. Ein Ende, das nach Sand schmeckt, nach Schweiß und nach Blut. Nur halb bewusst gehen meine Gedanken zu all denen, die mein Gestern bevölkert haben. Ein paar unaussprechliche, schmerzliche Gefühle fahren mir durch den Unterleib, elend spult sich mein Gedächtnis ab und der Film mit den manchmal vergessenen Aufnahmen. Dann, wieder im Jetzt, als die Spule zu Ende ist und weggeräumt, kehrt die Ruhe wieder. Mein Geist ist befriedet, der Aufruhr der Erinnerungen weicht einer glatten, heiteren Ruhe ohne jede Eintrübung durch Glauben oder Ängste. Das kalte Auge der Kamera fixiert mich, wirft von der Linse verzerrt mein Spiegelbild zurück. Nur eines brauche ich noch. Ich spüre, wie deine Hand sich auf meinen Arm legt. Du bist hinter mir. Rechts sehe ich ein helles Blinken mit der Sonne flirten. Dabei bebt dieses edle Blinken in deiner Hand. Ich spüre deine Nervosität an der Art, wie deine linke Hand meinen Arm umklammert. Ein Mann stellt sich mit dem Rücken vor uns und beginnt eine Rede an ein unsichtbares Publikum. Seine Stimme zittert nicht, sie bleibt stumm, seine Worte haben keine Seele, keinen Sinn. Als er fertig ist, wendet er sich ein letztes Mal zu mir um, gefühllos tritt er aus dem Sichtfeld der Kamera. Nur wir sind noch auf der Bühne. Von da, wo ich bin, kann ich erkennen, dass du einen Turban trägst zum Schutz vor der Sonne, nur deine Augen lässt der Stoff frei.

Bebend hebt sich die Feuerklinge zu meiner Rechten, während deine Linke immer noch zitternd auf meiner Schulter liegt. Ich spüre das warme Metall an meiner Kehle, ich schlucke. Dann, in einer entsetzlich langsamen Geste, steigt die Klinge in den Himmel, kitzelt die Wolken hoch oben im Blau. Endlich wage ich, das Gesicht zu dir zu heben, zu dem blendenden Gestirn über deiner Stirn, und wenn ich mir dabei die Augen verbrenne.

Da, beim Untergehen der Sonne, widme ich dir ein letztes Lächeln,
ich habe sie gesehen,
und sie bluten von Tränen.

Alicia Kempeneers

Je ogen

Uit het Frans vertaald door
Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen

Ogen zijn wapens, dat heb ik altijd gevonden. Ik ben er bang voor geweest maar ook dankbaar. Ten prooi aan blikken van onbekenden ben ik lange tijd weggekropen in mezelf, ver weg van wie ik echt ben, verstikt en verdwaald tussen de narcissen in de vijver van mijn gedachten. Zo iemand was ik. Weggestopt onder een porseleinen glimlach maar zo breekbaar dat ik bij de minste scheve blik aan het wankelen ging. Ik was een ander geworden, ver van mezelf, gebouwd op ontkenningen en contradicties, met een mantel van trots die ik nooit meer uitdeed. Mijn vriendelijkheid werd alleen geëvenaard door mijn lafheid. De lafheid van iemand die zich superieur was gaan wanen aan degenen die haar angst aanjoegen. Toch weet ik al heel lang dat ik niet veel beter ben dan de mensen voor wie ik op de loop ga.

Jij ook niet trouwens.

Ik kijk op van onder mijn bivakmuts. Door de wollen mazen die tegen mijn huid plakken kan ik maar vaag lichtstralen zien. Stoffige wol, die mijn neusgaten herinnert aan de augustusmiddagen die ik spelend doorbracht op de zolder van mijn grootouders. Ik ben van mijn schouders tot mijn handen ingesnoerd, ik kan me niet meer dan een paar centimeter bewegen. Mijn benen doen pijn van het geknield zitten. De vloer met zijn betonnen bekleding helpt niet om de krioelende mierenhoop in mijn bloedbaan te verjagen.

Toch ben ik niet bang meer. Ik hoor je luid ademen. Het knarsen van je kordate voetstappen wordt gedempt door het tapijt van fijn zand. Je bewegingen geselen de droge en stille lucht in de kamer terwijl je zenuwachtig-

heid tegelijkertijd uitschreeuwt hoe vreselijk je het vindt om hier tussen deze vier muren te zijn. Ik ben niet stom, ik weet dat je Frans verstaat. Ik heb je tegen een van je ‘broeders’ horen praten, zoals je hen graag noemt. Misschien ben jij wel banger dan ik? Jullie hebben opgevangen dat de internationale coalitie dichterbij komt, dat er steden heroverd zijn en dat het aantal slachtoffers kolossaal hoog is. Jullie wijken terug, en iets in dat feit maakt jou bang. Maar wat precies weet ik niet. Ben je bang gepakt te worden? Je te moeten verantwoorden voor je daden? Of is er een persoonlijkere reden? Wil je niet naar huis terug? Je overtuigingen ter discussie stellen? Ik zou het je willen vragen. Ik weet niet waarom maar ik voel me verwant met je. Toch heb je waarschijnlijk niet eens mijn leeftijd. Ben je eigenlijk wel meerderjarig? Ik zou je willen zien, jij die me, toen je me gijzelde, met een blik vol machteloosheid neersabelde, nadat je me eerst de beelden had laten stelen van een zogenaamd monster dat huilt bij het lijk van een meisje. Van nu af aan ben ik onderworpen aan je trots.

Sinds ik de misdaad beging je tranen te zien bij dat kind, is mijn enige obsessie je ogen zien. Ik wil ze opnieuw zien, ze een laatste keer bewonderen, zelfs al is dat het laatste dat ik in mijn leven zal mogen zien. Ik wil ze kunnen bewonderen, in je gezwollen irissen kunnen zien hoe je ziel in elkaar zit: getuige worden van jouw menselijkheid.

Opeens beeft de vloer en dwarrelt zand als sneeuw op mijn armen en mijn handen. Het gebouw waar we ons bevinden kreunt, een dof gerommel doet me opkijken. Ik hoor dat je naar het raam achter me rent. Ik voel dat je nu sneller ademt, je laat zelfs een vloek tussen je tanden

ontsnappen waar ik vaag iets Frans in herken. Je neemt het me toch niet kwalijk als ik je zeg dat dat me doet glimlachen? Ik heb trouwens geen idee waarom ik zo weinig geraakt word door wat me overkomt. Sinds ik je heb gezien, voel ik me vervreemd van mezelf, vervreemd van de werkelijkheid die ik tot dan toe had kunnen waarnemen met mijn arme ogen die getuige waren geweest van de sporen die de jaren hadden nagelaten. Je aanwezigheid smoorde elke opwelling van verzet in de kiem. Ik laat me gewillig weer op mijn voeten zetten, met bewegingen die, ook al bedoelde je ze kordaat, vast meer tederheid in zich dragen dan je wilde. Toch rest me nog een heel klein beetje verzet. Een stille en onverzettelijke wil die me verbiedt de wapens neer te leggen, een wil die maar aan een paar wollen draadjes hangt.

Ik wil je ogen zien.

Je leidt me door het krakende gebouw. En ook al kan ik niets zien, toch word ik meer en meer drukte gewaar. We zijn waarschijnlijk niet ver van een straat. Ik hoor je tegen iemand praten in een taal waar ik maar een paar flarden van begrijp, vervolgens trek je me vastberadener mee naar buiten. Ik word ogenblikkelijk omhuld door een warme windstoot en de geur van sinaasappelessence kringelt door de stof waarin ik gevangen zit mijn neusgaten binnen. Maar je gunt me geen tijd om ervan te genieten, zonder één woord leg je me je snelle ritme op. Ik hoor kreten van vrouwen, kinderen, mannen: kreten van angst, dezelfde angst als die van jou. Je bent bang, dat weet ik nu wel zeker. Je vingers liggen verkrampd op mijn huid. Je huid is droog en ruw, je houdt me fors vast en toch beef je. Eén

ruk en je greep zou lossen. Toch blijft deze vage gedachte aan vluchten niet hangen in mijn hoofd. Ik voel dat je op me steunt, zoals een wingerd die zich optrekt aan de muren van een hoeve die op instorten staat. Zonder mij zou je vallen en niet weer kunnen opstaan, ten prooi aan je angst, je twijfels zouden je verblinden en het zou met je afgelopen zijn. In weerwil van mezelf geef ik je een doel. Ik ken dat doel niet en wil het ook niet kennen, al heb ik wel een vermoeden. Hoe dan ook, door me te begeleiden legitimeer je je ongetwijfeld in de ogen van je 'broeders', maar eerst en vooral in je eigen ogen.

Ik wil ze zien.

We houden halt en je gooit me in een gloeiend hete auto. Je stapt meteen na mij zelf ook in, blijkbaar gevolgd door iemand, zoals ik kan afleiden uit de twee opeenvolgende schokken die door de auto gaan. Jullie wisselen een paar woorden, daarna wordt de motor gestart. Ik zit alleen op de achterbank, niet vastgemaakt, terwijl de portieren vast niet bestand zijn tegen een schouderstoot. Ik weet niet of je dat met opzet hebt gedaan, maar het doet me glimlachen.

Ik doe mijn ogen dicht.

Ben ik me niet bewust van het gevaar dat ik loop? Ben ik mijn verstand kwijt? Heb ik mijn overlevingsinstinct de kop ingedrukt? De vraag schiet door me heen. Misschien sterf ik over een paar seconden, minuten of uren. Waarom maak ik me daar niet meer zorgen om? Zouden mijn duistere neigingen me door deze oorlog plots hebben ingehaald? Heeft de schaduw van een andere ik in deze dreiging een uitlaatklep gevonden die bij haar ego

past? Mogelijk, maar ik ben er diep in mijn binnenste van overtuigd dat het niet zo is. Hoewel het er anders uitziet, beschouw ik me niet als jouw prooi. Ik voel me hier goed, meer dan ooit bezield door een onverzettelijke wil. Meer dan ooit bruisend van leven. Mijn door comfort en routine ingedommelde zinnen, en die trots, telkens weer die trots, zijn weer gewekt. Dit is geen overwinning voor mijn ego, maar een bevestiging. De legitimering van een gevecht dat al was begonnen lang voor ik je ontmoette. Een strijd die velen afdeden als idealistisch, anderen als onrealistisch. Een paar seconden, een paar beelden, meer was er niet nodig. Eén, misschien twee tranen weggeveegd met een mouw gaven me de zekerheid dat waar ik tot dan toe in had geloofd meer was dan een kinderlijke moraal. Nu schieten de gedachten door me heen, helder en duidelijk. Ik bewonder dit schouwspel achter het zwarte doek van mijn oogleden, ben helemaal niet bang, bijna euforisch. Allemaal dankzij jou. Nee, ik wil niet vluchten, ik wil je bedanken, je dit allemaal zeggen, het in je hart griffen zodat je het voor altijd onthoudt. Zodat ook jij je voordeel doet met deze helderheid, met deze vergevingsgezindheid tegenover jezelf, tegenover je daden maar vooral tegenover je gedachten.

De auto stopt bruusk en rukt me uit m'n gedachten. Je handen zijn gloeiend heet van het leer van het stuur en trekken me ruw van de achterbank. Mijn hoofd slaat achterover en mijn ogen zien het daglicht weer. Het geweld en het felle licht doen mijn oogleden even knipperen.

Dankzij jou mag ik het daglicht weer aanschouwen.

Zonder pardon sleur je mijn pijnlijke lijf in de richting van een 4x4 waaraan een eenvoudig tentzeil is opgehangen. Drie mannen zitten op tapijten hoogdravend te discussiëren. Hoe dichterbij we naderen, hoe slapper de discussie wordt, om uiteindelijk helemaal stil te vallen bij mijn komst. Ze bekijken me van top tot teen en richten vervolgens het woord tot jou. Het enige wat ik begrijp zijn de woorden 'journaliste', 'zwijgen' en 'bedreiging'. Ik blijf onverstoort, concentreer me op je stem die vastberaden klinkt maar waar toch ook een zweem van ongerustheid in ligt. Ik zou je zo graag aankijken, je gevangennemen met een oogopslag. Maar een van de drie mannen komt overeind en schudt het hoofd. Hij kijkt me heel even onderzoekend en onbewogen aan. Zijn ogen zijn niet dezelfde als die van jou. Ze zijn bleek, flets, verblind door overtuigingen die zekerheden zijn geworden. Zijn leven moet triest zijn, een beetje zoals die afgestompte leraar die in zijn redevoeringen woorden uitkraamde waarvan hij de betekenis met de jaren was vergeten en voor wie erkenning gelijkstond met verafgoding. Zijn blik lijkt me nog heel even uit te dagen, stilzwijgend. Uiteindelijk schenk ik hem een tedere glimlach waarin ik niet helemaal kan verbergen dat ik medelijden met hem heb. Hij zet een stap achteruit, lijkt geschrokken van wat hij van mijn gezicht heeft afgelezen. Hij schreeuwt een paar woorden en je sleurt me weg. Je neemt me mee naar een andere tent waar eveneens tapijten liggen. Je duwt me ruw neer en doet me op mijn zij rollen. Ik blijf onbeweeglijk liggen, mijn voorhoofd op de dikke stof, mijn haar verbergt mijn

glimlach. Jij beweegt niet, vanuit een ooghoek kan ik je voeten zien.

‘Waarom glimlach je?’ gooi je er uiteindelijk uit in het Frans, met een stem die trilt van woede en angst tegelijk.

Je woorden doen er even over om me te bereiken, ze zingen in een taal die ik al lang niet meer heb gehoord. Ik kijk langzaam naar je op. Mijn haar plakt op mijn voorhoofd en het zweet parelt op mijn gezicht. Je wanhopige blik onderzoekt me van top tot teen. Je staat in tegenlicht en ik kan je ogen niet zien, alleen dat ze net als je gezicht naar mij toe gericht zijn. Je staat met gespreide benen, je hand geklemd om de kolf van je wapen. Ik glimlach nog meer. Je doet me denken aan die kinderen op de speelplaats met hun protserige speelgoed, die hun onwankelbare zelfvertrouwen uit hun speeltjes putten. Op dit moment ben je net als zij, behalve dan dat jouw speeltje je zelfvertrouwen wegneemt. Mijn ogen die naar jou zijn opgeslagen doorzeven jou heel wat meer dan jij ooit met jouw wapen kunt.

‘Ik zou ze willen zien...’

Je verstijft bruusk. Je vingers verkrampen zich rond je wapen.

‘Waar heb je het over?’ spuw je in mijn gezicht.

‘Je ogen, de ogen waarmee je naar dat meisje hebt gekeken... Ik zou ze opnieuw willen zien...’

Je beweegt niet meer. Ik ook niet, gefascineerd als ik ben door het licht dat om je silhouet speelt. En dan, zonder dat ik er acht op sla, gaan de schaduwen aan het dansen, meegesleurd door je trillende onderkaak. De ril-

ling breidt zich langzamerhand uit over je hele lijf, dat al snel gaat schokken.

‘Alsjeblieft...’ fluister ik.

Je zet een stap achteruit, nog een, onhandig, je draait je om en verdwijnt achter de 4x4 waar de drie mannen zaten te discussiëren. Zodra je schaduw verdwenen is, voel ik me overmand door een diep en intens verdriet. Er mag me om het even wat overkomen nu, maar ik moet je ogen zien. De tranen die je hebt gehuild bij het zien van de dood waren de tranen van een mens, niet die van een monster. Een mens, met zijn gebreken, zijn kwaliteiten en zijn verdomde trots. Die trots is gebroken, want hij heeft zich vergist, hij heeft je bedrogen, hij heeft ons bedrogen.

Zonder dat ik het merk pakt een man me bij mijn schouders en zet me op mijn voeten. Met de loop van zijn wapen duwt hij me vooruit tot op de top van een heuveltje vanwaar ik een weids uitzicht heb op de stralende horizon. De man die me tot daar heeft gebracht dwingt me me naar hem om te draaien en doet me met een druk op mijn schouders knielen voor de drie mannen die ik eerder had gezien. Voor mij staat een statief met een camera erop. Ik heb niet veel tijd nodig om het te begrijpen.

Ik doe mijn ogen dicht.

Dit is dus het einde. Een einde met de smaak van zand, zweet en bloed. Zonder dat ik me er helemaal bewust van ben, waaiëren mijn gedachten uit naar al wie mijn leven heeft bevolkt. Mijn geheugen en de film met soms vergeten negatieven worden afgespeeld, en onuitsprekelijke en pijnlijke gevoelens jagen wanhoop door mijn ingewanden. Ik keer terug naar het nu, de film is weer opgerold en

opgeborgen, het is weer rustig. Mijn geest wordt kalm, de opwinding van de herinneringen maakt plaats voor een serene rust die niet bezoedeld wordt door overtuigingen of angsten. Het kille oog van de camera is op mij gericht, in de lens mijn vervormde spiegelbeeld. Ik wil nog maar één ding. Ik voel hoe je je hand op mijn arm legt. Je staat achter me. Rechts van mij bemerk ik iets fel schitterends dat lonkt naar de zon. En toch trilt die schittering in je hand. Aan de manier waarop je linkerhand mijn arm omklemt voel ik hoe zenuwachtig je bent. Een man komt met zijn rug naar ons toe voor ons staan en begint een toespraak te houden voor een afwezig publiek. Zijn stem trilt niet, ze blijft dof, zijn woorden hebben geen ziel, geen betekenis. Nadat hij is opgehouden draait hij zich een laatste keer naar me om, onbewogen, en stapt uit het beeld van de camera. Nu zijn alleen wij nog in beeld. Van waar ik ben kan ik zien dat je een tulband draagt om je te beschermen tegen de zon, de stof laat alleen je ogen onbedekt.

Rechts van mij gaat het vurige lemmet omhoog, trillend, terwijl je linkerhand op mijn schouder nog altijd schokt. Ik voel het warme metaal tegen mijn keel, ik slik. Daarna, in een gruwelijk langzaam gebaar, gaat het lemmet de lucht in en kriebelt de wolken. Eindelijk durf ik mijn gezicht naar je op te richten, naar de verblindende ster die boven je hoofd schittert en mijn ogen haast verbrandt.

Op dat moment, bij het ondergaan van de zon, schenk ik je een laatste glimlach.

Ik heb ze gezien,
en ze bloeden tranen.



18 ans, Liège

Zahra Benasri

On n'est pas sérieux
quand on a dix-sept ans

Les quais de la Meuse me faisaient face, narquois, presque provocants, alors que les lampadaires et l'ensemble des immeubles encore illuminés en cette nuit qui n'en finissait plus se reflétaient sur l'eau. J'avais de la hauteur, mon regard absent posé sur eux. Je me voyais plonger dedans, dans cette eau froide pénétrant mes poumons, lutter paradoxalement pour une bouffée d'oxygène. Mon corps cessant de combattre, vaincu, chuter lentement dans les profondeurs du fleuve.

– Marguerite ! articula Sophie, imbibée et enthousiaste.

Je me tournai vers elle, tirée de mes pensées.

– Reste pas devant la fenêtre, reviens avec nous !

Je n'avais pas sauté, c'était juste un fantasme. Le fracas du fantasme.

– J'arrive, dis-je avec un sourire qui se voulait convaincant.

« La vie n'en vaut pas la peine. » Telle était ma conclusion après dix-sept ans d'existence. Je croyais que j'avais fait le tour des émotions. J'en avais assez. Ça suffisait. Si ça continuait d'empirer, autant s'arrêter là. J'aurais eu dix-sept ans toute ma vie.

C'était douloureux, ce vide, ça faisait mal, tout de même. Un jour, vous êtes remplis de tout, pour tout et par tout. L'autre, vous êtes vidés de tout, pour tout, et par tout. Voici la question que désormais je me posais : étais-je vide avant et m'avait-il remplie ou m'avait-t-il vidée alors que j'étais initialement remplie ?

Dans les deux cas, j'étais amenée à un manque, une place laissée, une pièce manquante. Des morceaux

s'étaient perdus en cours de route, dissimulés sous un vieux canapé. Et un jour, l'aspirateur les aspirait, et les pièces restaient introuvées. C'était donc ça d'avoir le cœur brisé.

Je n'attendais plus rien. En finir était dans mes plans seulement ; la boîte de médicaments pour se gaver était trop coûteuse, l'idée de m'insérer tout objet tranchant dans la peau me rebutait atrocement, sauter dans la Meuse semblait une bonne idée mais cela m'obligeait à mourir sale avec les cheveux humides, emmêlés... Je préférais encore continuer à vivre. Je n'étais pas assez courageuse pour changer la litière qu'était ma vie. Alors, ça sentait mauvais, c'était sale, et ça provoquait des maladies. Ah, la mélancolie, cette maladie.

Ce soir-là, je passais pourtant un bon moment

En bonne compagnie, une soirée aux conversations légères où la présence du vin nous empêchait de nous taire. Cette même présence, provoquant l'éclat de nos rires, les débats les plus houleux, ou les regards les plus mélancoliques. C'étaient ces moments qui me faisaient hésiter. Ces êtres qui me manqueraient indéfiniment.

J'arrivai dans le salon, pas surprise de voir ces dégénérés se déhancher d'un côté sur des musiques dont les paroliers étaient sans doute issus de l'Académie française, ou d'autres buvant cul-sec des mélanges laissant à désirer. Je souris. Il y avait de fortes chances que le saxophone de la mère de Sophie, accroché au mur, finisse brisé au sol, vu la façon dont la fête était partie. Sur le divan, polémique et contestation. Sujet mis sur la table : la fidélité. Nicolas défendant avec ferveur qu'on ne puisse pas tromper si

l'on aimait, Emilienne convaincue qu'avoir des relations sexuelles avec un ou une autre, n'atténuait pas pour autant les sentiments éprouvés. L'amour et le sexe étant deux entités déliées.

Au même moment, un concours des plus élégants s'arbitrait devant l'énorme fenêtre vitrée ouverte au milieu de la pièce. Celui qui cracherait le plus loin, devenait le vainqueur d'un trophée imaginaire. Un point bonus si une voiture ou un passant était touché. Simon et Alex, en tant que grands athlètes buccaux, s'adonnaient au défi à cœur joie.

Comment leur dire ? Pourquoi leur dire ? Leur dire, que bien que leur chaleur m'avait apaisée, leur humour consolée, ou que leur vivacité m'avait réveillée, cela ne m'empêchait pas de vouloir en finir.

Les taches de rousseur d'Emilienne changeant de couleur au moment où la discussion devenait laborieuse, l'écoute de Barbara en salopette en mangeant des cornichons, les nuages aux formes tendancieuses que l'on indique couché sur la pelouse, les chapeaux melons dans Orange Mécanique, le cheveu sur la langue de la dame qui vendait des frites, le chant de Sophie sur du Charles Aznavour à deux heures du matin, la fenêtre ouverte même après la énième plainte de ses voisins, les ronronnements matinaux de mon chat pour le nourrir, la bière de Simon perpétuellement renversée avant d'être terminée, le combat que l'on mène contre le sommeil devant un film, persuadé que fermer les yeux quelques minutes ne nous ferait pas rejoindre Morphée, les lunettes teintées de Jean-Luc Godard, peut-être ces frôlements de mains

qui donnent des papillons dans le ventre, à en avoir envie de dévorer des chenilles pour que ça dure éternellement. Tout ça me manquerait.

J'avais dit que je rentrais plus tôt, avec pour argumentation la préférence de dormir dans mon propre lit. Accompagné de sourcils froncés, de moues boudeuses, on tenta de me convaincre de rester. En vain. Je voulais rentrer. Rentrer dans la nuit, en étant sûre de passer sur les quais. Juste pour hésiter à nouveau.

Les apparences ne laissaient pas percevoir à quel point j'avais été fissurée. Je n'étais plus enjouée, l'instigatrice de bien d'étranges idées.

Seulement à chaque nouveau chagrin, une plaie se rouvrait, on se disait qu'on n'éprouverait plus jamais une souffrance aussi forte, jusqu'à ce que pire encore, arrive. Cette souffrance était celle de trop. Celle qui vint remettre en doute la continuité de mon avenir. Ça me fatiguait de vivre. Ceci me demandait une énergie que je n'avais plus.

Avant de passer la porte, je les avais tous embrassés, comme si je les quittais pour l'éternité, ces relations de l'ordre de l'amitié. Dans la cage d'escalier, rapidement, avec une démarche haletante, j'étais prête à m'en aller.

C'est ainsi que j'errai ; il devait être trois heures du matin, quelque chose qui s'en rapprochait. Ces fameux instants alimentaient mon doute. Mais ils n'effaçaient pas mon chagrin. Le cœur est un amnésique. À chaque fois que la douleur intervient, elle le touche par surprise, elle le frappe, semblant inconnue, alors que notre cœur ensanglanté est au sol, elle le regarde et lui demande s'il

se souvient d'elle, tout d'un coup il se remémore qui elle est, et elle n'a jamais fait aussi mal.

Emmitouflée dans la chaleur de ma veste, j'observais les rues désertes, légèrement éclairées. Si je disparaissais, je voyais déjà la culpabilité maladive de ma mère la ronger jusqu'à ce qu'elle dépérisse de peine. Mes amis, tous touchés d'une manière ou d'une autre. Certains se plongeant dans un mutisme profond, d'autres tentant d'oublier ce malheur dans la vie nocturne, et la boisson comme lot de consolation. Ça ferait de belles jambes à mes camarades de classe. L'annonce de ma mort, le traumatisme de ma perte, les touchant ou non, les obligerait, si besoin, à s'acoquiner avec un psychologue, et puis avec un peu de chance, la bonne nouvelle serait la probable annulation de leurs examens.

L'interrogation que cela provoquerait chez toutes ces connaissances tant éloignées que proches. Cet habitué de la librairie, à qui je vendais une bonne dizaine de livres tous les mois, la voisine dont je gardais occasionnellement le chat, cette collègue avec qui j'avais vaguement parlé de mon amour pour Marguerite Duras, ce garçon s'asseyant à mes côtés au cours de latin, Nicolas sans qui les petits-déjeuners n'auraient plus tant de saveur, ces professeurs m'ayant eue durant des heures assises devant eux ne sachant pas que mon inattention à leur cours cachait le désir profond d'une immolation. Mais surtout, lui.

Lui qui décida d'un coup sec de me briser le cœur, cette personne pour qui je n'éprouvais pas de la passion, ni un amour de déraison, mais avec qui la vie semblait moins terne et prenait une autre dimension. Il avait voulu

que je disparaisse de sa vie. Ceci m'avait tant meurtrie, que ça me démangeait de disparaître de la mienne aussi.

Ce qui demeurerait dans leurs esprits : « Qu'est-ce qui lui a pris ? Qu'est-ce qu'on a raté ? Pourquoi ? ». Il serait égoïste de ma part, de leur faire subir ça. D'autant-plus que ma mort n'avait point pour but de les culpabiliser, ni le projet de me rendre intéressante. Si je voulais mourir, ce n'était pas pour une simple amourette ou pour une grotesque crise d'adolescence, non. Si cette idée me traversait l'esprit, c'était parce que je faisais partie de ces personnes en incapacité de gérer la vitesse des jours qui passent au moment où les émotions arrêtent le temps.

Je n'étais pas déterminée à mourir. Juste d'être en veille, faire une pause, plus ou moins longue. Juste peut-être de disparaître. Ne plus exister ou n'avoir jamais existé. Je me sentais pathétique qu'une tristesse aussi immature me donne des envies tragiques. Ma raison et mon émotion réalisaient une bataille sans-nom.

Les adultes rabâcheront que je n'étais qu'une enfant, que des douleurs j'en connaîtrais d'autres certainement, qu'avec le temps ça passerait. Dans quelques mois, dans un an sûrement. C'est pourtant si long un an, quand on a dix-sept ans. Mais dites-moi, et si ça ne passait pas ?

Savez-vous quelle odeur prend la tristesse lorsqu'on est adolescent, ne vous souvenez-vous pas des peines qui vous ont changé ? Changeant la couleur de votre vie ? La faisant passer de rose à gris. Vous savez, cette couleur, le gris, couleur incomprise. Cette couleur mitigée, ce métissage entre du noir et du blanc. Non seulement, le gris symbolise un mélange opposé, mais tant bien que mal,

la tristesse. Cette addition banale. Négatif plus positif égale une somme négative. Tantôt il incarne la pureté, tantôt son intimité avec l'obscurité est plus que fraternelle. Pourtant le gris a des gènes de clair. La clarté synonyme de bon, l'assombrissement synonyme de mal. Et dans tout ça, jaillissant des entrailles de deux couleurs totalement contradictoires, il y a le gris. C'est cette couleur que prend la vie.

Mes pieds sur le rebord du quai, tremblant presque, s'empêchant de commettre l'irréversible. Cet élan furtif ferait flotter mon corps sans vie, à la surface du fleuve.

J'étais arrivée au bord de l'eau.

« Si je saute, ça prendra fin. Si je saute, plus de papillons dans le ventre. Si je saute, il n'y aura plus jamais de gris. »

Je ne voulais plus jamais éprouver quoi que ce soit, ni faire éprouver n'importe quelle chose. On m'avait brisé le cœur, j'en avais broyé un. Et ça, je ne m'en remettrai jamais.

Si ce connard de Rimbaud revenait à la vie, qu'il me crachait à la gueule son « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans », je ne l'aurais pas visé dans la jambe, mais en plein dans le cœur. Arthur, je te déteste, crois-moi je sais mieux tirer que Verlaine.

– Ma petite demoiselle, faites attention ! vint me marmotter une voix rauque.

Un petit vieux tenant un chien en laisse, un béret sur la tête, me toisait, hébété. « Aujourd'hui, quand une insomnie nous saisit on promène donc son chien », pensai-je très fort.

– Il ne faut pas rester aussi près de l'eau, je me doute que vous trouvez ça joli mais n'y mettez pas la tête la première !

Les larmes me montèrent aux yeux, tentant d'étouffer un sanglot qui pourrait jaillir à tout instant je répondis :

– Ne vous inquiétez pas Monsieur, je ne faisais qu'admirer la vue.

– Il ne faut pas être si triste, vous êtes jeune vous savez ! On n'est pas triste quand on a la jeunesse ! s'exclama-t-il étirant par la même occasion les rides de son visage.

Il prit son chien dans ses bras et continua sa promenade nocturne, me laissant seule dans ma peine.

– C'est que vous n'avez jamais eu dix-sept ans, murmurai-je.

Je n'étais pas certaine, il faisait trop noir, pourtant j'aurais juré que dans son regard, il y avait du gris.

Il me restait donc le choix d'écrire ou de mourir, je me rendis compte que publier un livre me coûterait peut-être un peu moins que des obsèques et un enterrement. Alors moi Marguerite, dix-sept ans, je pris la décision de mourir en restant vivante, en ne sautant pas mais en écrivant.

« Parce qu'on n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans. »

Zahra Benasri

Man ist nicht ernsthaft,
wenn man siebzehn ist

aus dem Französischen von
Kirsten Gleinig

Die Kaimauern der Maas blickten mich von gegenüber an, spöttisch, provozierend fast, wobei sich die Straßenlaternen und die Häuser, die in dieser nicht enden wollenden Nacht noch erleuchtet waren, im Wasser spiegelten. Ich stand weit oben, schaute abwesend auf die Lichter. Ich sah mich eintauchen in das kalte Wasser, das in meine Lungen drang, und paradoxerweise um einen Atemzug voll Sauerstoff kämpfen. Meinen besiegten Körper, der sich nicht mehr wehrte, langsam auf den Grund des Flusses sinken.

»Marguerite!«, hörte ich Sophies betrunkene Stimme begeistert rufen.

Aus meinen Gedanken gerissen, wandte ich mich zu ihr um.

»Bleib nicht da am Fenster stehen, komm wieder zu uns!«

Ich war nicht gesprungen, es war nur eine Einbildung. Eine Einbildung, die sich lautstark Gehör verschaffte.

»Ich komme«, sagte ich mit halbherzigem Lächeln.

»Das Leben lohnt sich nicht.« Zu diesem Schluss war ich nach siebzehn Jahren gekommen. Ich glaubte, alle Gefühle schon zu kennen. Ich hatte genug davon. Es reichte mir. Wenn es weiter immer schlimmer wurde, konnte ich ebenso gut jetzt aufhören. Dann wäre ich mein Leben lang siebzehn Jahre alt gewesen.

Diese Leere war schmerzlich, sie tat wirklich weh. An einem Tag ist man erfüllt von allem, ein für alle Mal. Am nächsten ist man völlig leer, ein für alle Mal. Daraus ergab sich mir folgende Frage: War ich schon vorher leer

und hatte *er* mich erfüllt, oder hatte *er* mich leer gemacht, nachdem ich ursprünglich erfüllt war?

Beides hatte einen Mangel zur Folge, eine Leerstelle, ein Stück, das fehlte. Manche Teile waren im Laufe der Zeit verloren gegangen, lagen versteckt unter einem alten Sofa. Und eines Tages würde der Staubsauger sie aufsaugen, und sie würden für immer unauffindbar bleiben. Genau so war es mit einem gebrochenen Herzen.

Ich erwartete nichts mehr. Ich hatte den Plan gefasst, Schluss zu machen, aber eine ganze Kiste voller Medikamente zu beschaffen, war zu teuer, der Gedanke, mich mit irgendeinem scharfen Gegenstand zu schneiden, war mir vollkommen zuwider, in die Maas zu springen, schien eine gute Idee, aber dann müsste ich dreckig und mit nassen, zerzausten Haaren sterben ... Ich würde lieber noch weiterleben. Mir fehlte der Mut, um mein Leben zu ändern. Mein Leben, das einem Lager aus Stroh glich, das ich nicht auszutauschen wagte. Und so stank es, es war dreckig, und man wurde krank davon. Krank, melancholisch, ach.

Obwohl ich doch einen schönen Abend verbrachte.

Einen Abend in guter Gesellschaft, mit beschwingten Gesprächen und Wein, der kein Schweigen duldete. Und der uns in Gelächter ausbrechen ließ, für die lebhaftesten Diskussionen sorgte und für äußerst melancholische Blicke. Diese Momente waren es, die mich zögern ließen. Diese Menschen, die mir ewig fehlen würden.

Ich kam ins Wohnzimmer und war keineswegs verwundert über die völlig Abgedrehten, die entweder zu Musik tanzten, deren Texte garantiert der Académie

française entstammten, oder undefinierbare Mischungen auf ex tranken. Ich lächelte. Wahrscheinlich würde das Saxofon von Sophies Mutter, das an der Wand hing, am Ende kaputt auf dem Boden liegen, angesichts dessen, wie die Party sich entwickelt hatte. Auf dem Teppich wurde heftig diskutiert. Das Thema: Treue. Nicolas beharrte inbrünstig darauf, man könne nicht betrügen, wenn man wirklich liebe, Emilienne war überzeugt, Sex mit einem oder einer anderen würde die Gefühle nicht beeinträchtigen. Denn Liebe und Sex seien völlig voneinander getrennt.

Gleichzeitig fand mitten im Zimmer ein äußerst stillvoller Wettkampf vor dem riesigen geöffneten Fenster statt. Wer am weitesten spuckte, sollte irgendeine ausgedachte Trophäe gewinnen. Wenn man ein Auto oder einen Fußgänger traf, gab es einen Bonuspunkt. Simon und Alex als große Kampftrinker nahmen sich genüsslich der Herausforderung an.

Wie sollte ich es ihnen sagen und warum? Ihnen sagen, dass mich ihre Zugewandtheit zwar beruhigt, ihr Humor mich getröstet und ihre Lebensenergie mich wieder aufgemuntert hatte, aber dass ich trotzdem Schluss machen wollte.

Emilienes Sommersprossen, die die Farbe wechseln, sobald die Diskussion schwierig wird, wie Barbara in Latzhosen aufmerksam zuhört und dabei Cornichons isst, im Gras liegend Formen in den Wolken erkennen, die Melonenhüte in *Clockwork Orange*, das Lispeln der Frau, die die Pommes verkaufte, wie Sophie um zwei Uhr nachts bei geöffnetem Fenster zu Charles Aznavour singt, obwohl die Nachbarn sich schon x-mal beschwert haben,

das Schnurren meiner hungrigen Katze am Morgen, das ständig ausgekippte Bier von Simon, bevor er ausgetrunken hat, der Kampf gegen den Schlaf, während man einen Film schaut und überzeugt ist, dass man, wenn man die Augen nur ein paar Minuten schließt, schon nicht einschlafen wird, die getönte Brille von Jean-Luc Godard, vielleicht diese ganz leichte Berührung der Hände, die einem Schmetterlinge im Bauch macht, sodass man Lust bekommt, Raupen zu essen, damit es nie aufhört. All das würde mir fehlen.

Ich hatte gesagt, ich wolle früher nach Hause, um im eigenen Bett zu schlafen. Sie versuchten, mich zu überzeugen, doch zu bleiben, kräuselten dabei die Augenbrauen und zogen einen Schmollmund. Vergebens. Ich wollte zurück. Zurück in die Nacht, und auf jeden Fall an der Kaimauer entlanggehen. Nur um noch einmal zu zögern.

Man sah mir nicht an, wie sehr ich innerlich gebrochen war. Ich versprühte keine Heiterkeit mehr, brachte keine verrückten Ideen mehr ins Rollen.

Doch mit jedem neuen Kummer platzte die Wunde wieder auf, man sagte sich, man würde nie wieder solch einen Schmerz empfinden, bis schließlich etwas noch Schlimmeres passierte. Dieser Schmerz war einer zu viel. Derjenige, der meine Zukunft infrage stellte. Das Leben ermüdetet mich. Es verlangte mir eine Kraft ab, die ich nicht mehr hatte.

Bevor ich ging, hatte ich sie alle umarmt, als würde ich sie für immer verlassen, die wie Freunde waren. Keuchend lief ich das Treppenhaus hinunter und war schnell bereit zu gehen.

So irrte ich herum; es musste etwa drei Uhr morgens gewesen sein, oder fast. Die Zeit, die bekanntermaßen meinen Zweifel nährte. Aber den Kummer nicht wegwischte. Das Herz leidet an Amnäsie. Jedes Mal, wenn der Schmerz sich meldet, ist es wieder überraschend, er schlägt wie ein Unbekannter zu, während das Herz blutverschmiert am Boden liegt, er schaut es an und fragt, ob es sich an ihn erinnert, plötzlich fällt ihm wieder ein, wer der Schmerz ist, und er hat nie zuvor so weh getan.

Eingemummelt in meine warme Jacke, beobachtete ich die verlassenen, schwach beleuchteten Straßen. Falls ich sterben würde, sah ich meine Mutter schon von krankhaften Schuldgefühlen zermürbt und am Ende vor Kummer dahinsiechen. Meine Freunde reagierten unterschiedlich. Manche verfielen in Schweigen, andere versuchten, das Unglück im Nachtleben zu vergessen und im Alkohol zu ertränken. Meinen Klassenkameraden war es egal. Ob die Nachricht meines Todes, der Schock angesichts des Verlustes, sie träfe oder nicht, wenn nötig müssten sie sich auf einen Psychologen einlassen, und mit ein bisschen Glück würden die Prüfungen eventuell verschoben.

Ich fragte mich, was es bei denen auslösen würde, die ich kannte, Entfernten und Nahestehenden. Bei der Stammkundin in der Buchhandlung, der ich jeden Monat mindestens zehn Bücher verkaufte, der Nachbarin, deren Katze ich hin und wieder hütete, bei der Kollegin, mit der ich am Rande über meine Vorliebe für Marguerite Duras gesprochen hatte, bei dem Jungen, der im Lateinkurs neben mir saß, bei Nicolas, ohne den das Frühstück nicht mehr schmecken würde, bei den Lehrern, die mich

stundenlang vor sich hatten sitzen sehen, ohne zu wissen, dass sich hinter meiner Unaufmerksamkeit im Unterricht der tiefe Wunsch versteckte, zu sterben. Aber vor allem bei *ihm*.

Bei *ihm*, der sich mit einem Schlag entschied, mein Herz zu brechen, dem Menschen, für den ich weder Leidenschaft empfand noch naive Liebe, aber mit dem das Leben weniger stumpf schien und eine andere Bedeutung bekam. Er hatte gewollt, dass ich aus seinem Leben verschwinde. Das hatte mich derart verletzt, dass ich unbedingt auch aus meinem eigenen Leben verschwinden wollte.

Sie würden mit der Frage zurückbleiben: »*Was hat sie überkommen? Was haben wir nicht mitbekommen? Warum?*« Es wäre egoistisch von mir, sie das durchmachen zu lassen. Umso mehr, als mein Tod ihnen gar keine Schuld zuweisen oder mich interessant machen wollen würde. Mein Wunsch zu sterben erwuchs nicht aus irgendeiner kleinen Liebschaft oder einer verschrobene Pubertätskrise, nein. Wenn mir dieser Gedanke durch den Kopf ging, dann weil ich zu den Leuten zählte, die nicht mit der Schnelligkeit umzugehen vermochten, in der die Tage verfliegen, während die Gefühle die Zeit anhalten.

Ich war nicht entschlossen zu sterben. Wollte nur auf Stand-by schalten, eine mehr oder weniger lange Pause einlegen. Nur vielleicht verschwinden. Nicht mehr existieren oder niemals existiert haben. Ich fühlte mich erbärmlich, weil eine so unausgegorene Trauer mir derart tragische Gedanken einflüsterte. Mein Verstand und meine Gefühle lieferten sich einen unbeschreiblichen Kampf.

Die Erwachsenen werden mir ständig sagen, dass ich doch noch ein Kind sei, dass ich später noch ganz anderen Kummer erleben würde, dass es mit der Zeit vorbeiginge. In ein paar Monaten, in einem Jahr ganz sicher. Aber ein Jahr ist doch so lang, wenn man siebzehn ist. Und sagt mir mal, was ist, wenn es nicht vorbeigeht?

Wisst ihr, wie Traurigkeit riecht, wenn man jung ist, erinnert ihr euch nicht an den Schmerz, der euch verändert hat? Der die Farbe eures Lebens verändert hat? Von Rosa zu Grau. Wisst ihr, diese Farbe, Grau, diese Farbe, die man nicht versteht. Diese zwiespältige Farbe, diese Verschmelzung aus Schwarz und Weiß. Grau symbolisiert nicht nur die Mischung zweier Gegensätze, sondern auch irgendwie die Traurigkeit. Diese triviale Rechnung: Negativ plus positiv gleich negativ. Mal verkörpert es Reinheit, mal ist es mit der Dunkelheit verwandt. Dennoch trägt das Grau die Klarheit in sich. Klarheit bedeutet gut, Verdunkelung bedeutet schlecht. Und in all dem steckt das Grau, das aus zwei vollkommen gegensätzlichen Farben entspringt. Und diese Farbe nimmt das Leben an.

Meine Füße auf der Kaimauer, fast zitternd, drauf und dran, das Unumkehrbare zu verhindern. Eine flüchtige Anwandlung, und mein lebloser Körper würde an der Wasseroberfläche treiben.

Ich stand am Ufer.

»Wenn ich springe, hört es auf. Keine Schmetterlinge mehr im Bauch, wenn ich springe. Nie mehr Grau, wenn ich springe.«

Nie wieder wollte ich irgendetwas empfinden oder Anlass irgendeiner Empfindung sein. Jemand hatte mir

das Herz gebrochen, ich selbst hatte ein Herz zu fest gedrückt. Und davon würde ich mich nie erholen.

Wenn dieser Vollidiot von Rimbaud wieder lebendig und mir sein »Man ist nicht ernsthaft, wenn man siebzehn ist« entgegenschleudern würde, dann würde ich ihm nicht ins Bein schießen, sondern direkt ins Herz zielen. Arthur, ich hasse dich, glaub mir, ich kann besser schießen als Verlaine.

»Vorsicht, kleines Fräulein!«, murmelte mir da eine heisere Stimme zu.

Ein kleiner alter Mann mit einem Hund an der Leine und einer Baskenmütze auf dem Kopf musterte mich benommen. »Wenn man heutzutage nicht schlafen kann, führt man seinen Hund spazieren«, ging es mir ganz deutlich durch den Kopf.

»Man sollte nicht so nah am Wasser stehen, ich kann mir denken, dass Sie das schön finden, aber gehen Sie nicht kopfüber hinein!«

Tränen stiegen mir in die Augen, und ein Schluchzen unterdrückend, das jederzeit hervorbrechen konnte, antwortete ich:

»Keine Sorge, Monsieur, ich bewundere nur den Ausblick.«

»Man soll nicht so traurig sein, Sie sind doch jung! Man ist nicht traurig, wenn man jung ist!«, rief er aus und zog dabei die Falten auseinander im Gesicht.

Er nahm seinen Hund in den Arm, setzte seinen Nachtspaziergang fort und ließ mich allein mit meinem Kummer.

»Sie waren also niemals siebzehn«, murmelte ich.

Ich war nicht ganz sicher, es war zu dunkel, aber ich hätte schwören können, dass etwas Graues in seinem Blick lag.

Ich hatte also die Wahl zwischen Schreiben und Sterben, ich sah ein, dass eine Buchveröffentlichung vielleicht ein wenig billiger wäre als ein Begräbnis und die Trauerfeier. Darum entschied ich, Marguerite, siebzehn Jahre, mich dafür, zu sterben und gleichzeitig am Leben zu bleiben, indem ich nicht das Springen, sondern das Schreiben wählte.

»Denn man ist nicht ernsthaft, wenn man siebzehn ist.«

Zahra Benasri

Je meent het niet als je zeventien bent

Uit het Frans vertaald door
Gertrud Maes

Voor me lagen de Maaskades, spottend, bijna provocerend, terwijl de straatlantaarns en de huizenblokken waar nog licht brandde in deze eindeloze nacht weerspiegeld werden in het water. Ik stond hoog en keek er afwezig over uit. Ik zag mezelf erin duiken, in dat koude water, dat mijn longen binnendrong, zag mezelf tegenstrijdig genoeg vechten voor een hap zuurstof. Zag mijn overwonnen lichaam de strijd staken en langzaam wegzinken naar de bodem van de rivier.

‘Marguerite!’ riep Sophie, enthousiast en aangeschoten.

Ik draaide me naar haar om, opgeschrikt uit mijn gedachten.

‘Blijf daar niet voor het raam staan, kom weer bij ons!’

Ik was niet gesprongen, het was alleen maar een fantasie. Fanfare van de fantasie.

‘Ik kom,’ zei ik met een half overtuigende lach.

Het leven is niet de moeite waard. Dat was mijn overtuiging na zeventien jaar bestaan. Ik dacht dat ik het hele scala aan emoties had ervaren. Ik had er genoeg van. Zo was het welletjes. Als het alleen maar erger werd, kon je net zo goed nu stoppen. Dan zou ik mijn hele leven zeventien blijven.

Het was pijnlijk, die leegte, het deed behoorlijk zeer. De ene keer ben je vol van alles, om alles, door alles. De andere keer ben je leeg van alles, om alles, door alles. Sindsdien vroeg ik me af: was ik vroeger leeg en had *hij* me vol gemaakt of had *hij* me leeg gemaakt terwijl ik oorspronkelijk vol was geweest?

In beide gevallen was er in mij een gemis ontstaan, een opengevallen plaats, een ontbrekend stuk. Gaandeweg waren er brokjes zoekgeraakt, onder een oude bank. En op een dag had de stofzuiger ze opgezogen en bleven ze zoek. Dat was dus een gebroken hart hebben.

Ik verwachtte niets meer. Er een eind aan maken was alleen nog maar een voornemen; een doosje pillen om je mee vol te stoppen was te duur, het idee om welk snijdend voorwerp dan ook in mijn vel te zetten stond me verschrikkelijk tegen, in de Maas springen leek een goed idee, maar dan was ik gedwongen om vies en met nat, klitterig haar dood te gaan. Dan bleef ik nog liever leven. Ik was niet moedig genoeg om de kattenbak die mijn leven was te verschonen. Dus stonk het, was het vies en veroorzaakte het ziektes. Ach, melancholie, die ziekte.

Toch had ik het die avond leuk.

In goed gezelschap, een avond van luchtige gesprekjes waarbij de wijnvoorraad voorkwam dat we uitgepraat raakten. Dezelfde voorraad die onze lachsalvo's, hoogoplopende discussies en melancholieke blikken veroorzaakte. Het waren die ogenblikken die me aan het twijfelen brachten. Die mensen die ik zo ontzettend zou missen.

Ik kwam de woonkamer binnen en was niet verbaasd daar een zootje ongeregeld half te zien heupwiegen op liedjes waarvan de tekstschrijvers waarschijnlijk van de Academie française waren, en anderen die bedenkelijke mixdrankjes achterover sloegen. Ik glimlachte. Grote kans dat de saxofoon aan de muur, van Sophies moeder, kapot op de grond zou eindigen, gezien de manier waarop het feest van start was gegaan. Op de bank woordenstrijd en

meningsverschil. Het onderwerp dat ter tafel lag: trouw. Nicolas, die met vuur verdedigde dat je niet vreemd kon gaan als je echt van iemand hield, Emilienne, die ervan overtuigd was dat seks hebben met iemand anders niet per se bestaande gevoelens hoefde af te zwakken. Omdat liefde en seks twee verschillende dingen zijn.

Tegelijkertijd werd er een uiterst elegante wedstrijd beslist voor het grote raam halverwege de kamer, dat openstond. Degene die het verste kon spuwen werd de winnaar van een denkbeeldige trofee. Een bonuspunt als een auto of een voorbijganger werd geraakt. Simon en Alex gaven zich, als grote orale atleten, met hart en ziel over aan de uitdaging.

Hoe zou ik het ze moeten zeggen? Waarom zou ik het zeggen? Zeggen dat hoewel hun warmte me had gekalmeerd, hun humor me had getroost en hun levendigheid me wakker had geschud, me dat er niet van weerhield er een eind aan te willen maken.

Emilienes sproeten, die van kleur veranderden zodra de discussie moeizaam werd, zoals Barbara luisterde, in tuinbroek terwijl ze augurkjes at, de veelbetekenende wolken die je duidt als je in het gras ligt, de bolhoeden uit *A Clockwork Orange*, het slissen van de vrouw in de frietkraam, het zingen van Sophie op wijsjes van Charles Aznavour, om twee uur 's nachts met het raam open, zelfs na de zoveelste klacht van haar burens, het spinnen 's ochtends van mijn kat omdat hij eten wil, Simons bier dat steevast omvalt voordat het op is, de strijd tegen de slaap bij een film, omdat je heus wel weet dat een paar minuten je ogen sluiten je niet terug bij Morpheus brengt, de

getinte brillenglazen van Jean-Luc Godard, misschien die strelende hand die je vlinders in je buik bezorgt, je zou er haast rupsen van gaan eten om het eeuwig te laten duren.

Ik had gezegd dat ik vroeger naar huis zou gaan, met als argument dat ik liever in mijn eigen bed sliep. Met gefronste wenkbrauwen en pruillippen probeerden ze me over te halen om te blijven. Tevergeefs. Ik wilde naar huis. Naar huis in het donker, met de zekerheid dat ik over de kades kwam. Alleen maar om opnieuw te aarzelen.

Er was niet aan me te zien hoezeer ik vanbinnen verscheurd werd. Ik was niet vrolijk meer, niet meer het brein achter allerlei dwaze plannen.

Maar bij elk nieuw verdriet werd er een oude wond opengereten en dan hield je jezelf voor dat je nooit meer zo veel pijn zou voelen, totdat er iets nog ergers gebeurde. Deze pijn was de druppel. De druppel die het twijfelachtig maakte of mijn toekomst zou voortduren. Ik werd moe van het leven. Het vergde een energie die ik niet meer had.

Voordat ik de deur uit ging had ik ze allemaal omhelsd alsof ik ze voor altijd verliet, die mensen uit de categorie vriendschap. In het trappenhuis was ik gejaagd en klaar om te gaan.

Zodoende liep ik rond te dwalen; het moet drie uur 's nachts zijn geweest, of iets wat daarbij in de buurt kwam. Die gedenkwaardige momenten voedden mijn twijfel. Maar ze verdreven niet mijn verdriet. Het hart lijdt aan geheugenverlies. Telkens als de pijn optreedt, raakt die het hart als bij verrassing, deelt een tik uit, maar lijkt een onbekende, en terwijl ons hart bloedend op de grond ligt, kijkt de pijn toe en vraagt of het nog weet wie

hij is en ineens herinnert het hart zich weer wie de pijn is, en nooit eerder deed die zo'n zeer.

Warm weggedoken in mijn jasje keek ik door de lege, vaag verlichte straten. Ik zag al voor me dat het ziekelijke schuldgevoel aan mijn moeder zou knagen als ik zou verdwijnen, totdat ze zou zijn verkommerd van verdriet. Dat mijn vrienden allemaal op de een of andere manier getroffen zouden zijn. Dat sommige zich zouden onderdompelen in een diep stilzwijgen en andere de ellendige gebeurtenis zouden proberen te vergeten in het nachtleven, met drank als troost. Mijn klasgenoten zouden er niet veel mee opschieten. De aankondiging van mijn dood, het trauma van het verlies, dat hen zou raken of niet, zou hen er zo nodig toe verplichten met een psycholoog te praten, en met een beetje geluk was het goede nieuws dat hun examens misschien wel werden geannuleerd.

De vragen die het zou oproepen bij alle kennissen, zowel de verre als de naaste. De vaste klant bij de boekhandel aan wie ik elke maand een tiental boeken verkocht, de buurvrouw voor wie ik soms op haar kat paste, de collega met wie ik vaag had gepraat over mijn liefde voor Marguerite Duras, de jongen die met Latijn naast me kwam zitten, Nicolas zonder wie de ontbijtjes niet zo lekker zouden smaken, de leraren die me urenlang voor hun neus hadden zonder te weten dat mijn gebrek aan aandacht voor hun lessen de diepe wens verborg om mezelf te doden. Maar vooral *hem*.

Hij die ineens besloot mijn hart te breken, de persoon voor wie ik geen hartstocht koesterde en ook geen dwaze liefde, maar met wie het leven minder saai leek en een

andere dimensie kreeg. Hij had gewild dat ik uit zijn leven verdween. Dat had me zo gekwetst dat ik zin kreeg om ook uit mijn eigen leven te verdwijnen.

Wat er in hun hoofd zou blijven hangen: wat heeft haar bezielde? Wat is ons ontgaan? Waarom? Het zou egoïstisch van me zijn ze dat aan te doen. Te meer daar mijn dood niet bedoeld was om ze een schuldgevoel te bezorgen en ook geen plan was om mezelf interessant te maken. Dat ik dood wilde was niet vanwege een simpel avontuurtje of een belachelijke puberbevlieging, nee. Dat idee kwam bij me op omdat ik behoorde tot de mensen die niet in staat waren controle te houden over de snelheid van de dagen die voorbijgaan op het moment dat gevoelens de tijd stilzetten.

Ik had niet besloten om te sterven. Alleen maar om in wachtstand te staan, om een kortere of langere pauze in te lassen. Misschien om gewoon te verdwijnen. Niet meer bestaan of nooit bestaan te hebben. Ik voelde me pathetisch doordat een dermate onvolwassen droefheid me van die tragische neigingen gaf. Mijn verstand en mijn gevoel voerde een onnoemlijke strijd.

De volwassenen zouden blijven herhalen dat ik nog maar een kind was, dat ik nog wel heviger verdriet zou meemaken, dat het met de tijd wel zou overgaan. Over een paar maanden, over een jaar, zeker. Maar een jaar is erg lang als je zeventien bent. En vertel me eens, wat als het nou eens niet overgaat?

Weet u welke geur droefheid krijgt als je in de puberteit bent, herinnert u zich niet de pijn die u heeft veranderd? Die uw leven een andere kleur gaf? Die het van roze

liet overgaan naar grijs. Weet u wel, die kleur, het grijs, die miskende kleur. Die gemengde kleur, die menging van zwart en wit. Niet alleen is grijs het symbool van een tegengesteld mengsel, maar ook zo goed en zo kwaad als het gaat, van droefheid. De banale optelsom. Negatief plus positief is een negatief totaal. Nu eens belichaamt het de puurheid, dan weer is zijn vertrouwelijke omgang met het duister meer dan broederlijk. Toch heeft het grijs lichte genen. Licht als synoniem van goed, donker als synoniem van kwaad. En in dat alles zit, opborrelend vanuit die twee totaal tegengestelde kleuren, het grijs. Dat is de kleur die het leven aanneemt.

Mijn voeten steunden op de rand van de kade, ze trilden bijna, weerhielden zich van de onomkeerbare daad. De vluchtsprong zou mijn levenloze lichaam laten drijven aan het oppervlak van de rivier.

Ik stond aan het water.

Ik dacht als ik spring, zal er een eind aan komen. Als ik spring, geen vlinders meer in mijn buik. Als ik spring, is er nooit meer grijs.

Ik wilde nooit meer wat dan ook voelen, en ook niet laten voelen. Iemand had mijn hart gebroken, ik had iemands hart gebroken. En daar zou ik nooit overheen komen.

Als die hufter van een Rimbaud weer tot leven kwam en me zijn 'Je meent het niet als je zeventien bent' zou toebijten, zou ik niet op zijn benen mikken, maar recht op zijn hart, Arthur, ik haat je, en geloof me, ik schiet beter dan Verlaine.

'Voorzichtig, juffertje!' bromde een schorre stem.

Een kleine, oude man met een hond aan de lijn en een baret op zijn hoofd bekeek me met een vermoeide blik.

Als je tegenwoordig niet kunt slapen, laat je dus je hond uit, dacht ik heel sterk.

‘Je moet niet zo dicht bij het water blijven staan, ik vermoed dat je het leuk vindt, maar duikel er niet voorover in!’

De tranen sprongen me in de ogen, en terwijl ik probeerde een opwellende snik te onderdrukken, zei ik: ‘Maakt u zich geen zorgen, meneer, ik keek alleen maar naar het mooie uitzicht.’

‘Niet zo treurig zijn, je bent jong, weet je! Je hoort niet treurig te zijn als je jong bent!’ riep hij, terwijl hij daarbij de rimpels uit zijn gezicht trok.

Hij tilde zijn hond op en vervolgde zijn nachtwandeling, mij alleen achterlatend met mijn verdriet.

‘Alsof u nooit zeventien bent geweest,’ mompelde ik.

Zeker was ik er niet van, het was te donker, maar ik had durven zweren dat er een zweem grijs in zijn ogen zat.

Ik stond dus voor de keuze om te schrijven of te sterven en ik bedacht dat een boek schrijven me misschien ietsje minder zou kosten dan een begrafenis met alle ceremonieel. Toen besloot ik, Marguerite, zeventien jaar oud, te sterven en toch te blijven leven door niet te springen, maar te schrijven.

Omdat je het niet meent als je zeventien bent.



18 ans, Liège

Jeanne Loyen

Rendez-vous au quarante-sixième

Le soleil venait de disparaître derrière la colline, plongeant ainsi la métropole dans une obscurité rassurante jusqu'à l'aube prochaine. Toutes les fourmis qui s'étaient affairées la journée pour accomplir leur tâche avaient réintégré le nid familial pour profiter d'une soirée calme et apaisante dans la chaleur moite et l'affection de leurs proches.

Et moi, insecte opiniâtre et courageux, je pianotais mes dernières notes sur le clavier de l'ordinateur. Je jetais mes dernières forces dans la réalisation d'un nouveau programme qui devrait améliorer de manière significative le taux de production de nos usines. Le patron m'avait donné carte blanche pour ce travail et garanti un appointement financier non négligeable en cas de réussite du projet ; ce qui avait le don de m'encourager, malgré ma santé défaillante, à accumuler les heures supplémentaires, au mépris du souhait insistant de mon cardiologue de ménager mes efforts.

Je consultai distraitement le cadran de ma montre. Vingt-trois heures, et les heures filaient ; il était grand temps de rentrer à la maison. Je devais être en forme, car le lendemain matin, j'avais un rendez-vous important avec un ami qui devait m'aider à achever mon travail. Fermement, je pressai l'interrupteur de la machine. Les symboles imprimés sur l'écran se confondirent en un seul point, une minuscule parcelle blanche qui disparut après quelques secondes de vie. L'existence est éphémère, et je suis déjà si vieux...

Je rangeai méthodiquement les dossiers, enfilai mon manteau et nouai soigneusement une longue écharpe de laine grise autour de mon cou. Je refermai attentivement

toutes les portes qui étaient restées ouvertes et, soulagé, je me dirigeai vers le parking souterrain où j'avais rangé ma voiture, comme chaque matin depuis bientôt cinq ans.

J'extirpai de mon portefeuille un petit bout de carton blanc qui me rappela l'emplacement qui avait accueilli mon véhicule ce matin : quarante-sixième sous-sol, secteur F, emplacement 423.

« Mais, ce n'est pas possible... Je ne suis jamais descendu si bas... ». Je consultai rapidement la notice imprimée au dos du ticket... « Un parking moderne... 2500 places... Vingt niveaux... ». Vingt ! Le quarante-sixième sous-sol n'existait pas ! Mais que signifiait cette comédie ?

Je décidai de gagner le bureau du veilleur de nuit. Il me fallait marcher longtemps car ce local avait été installé de l'autre côté du parking.

Excédé par cette mésaventure, fatigué des contretemps et de cette marche forcée, c'est particulièrement agressif que j'ai dû lui apparaître quand je l'ai interpellé :

« Bonsoir. Votre ordinateur est défaillant. Je me suis tapé une demi-heure de marche pour venir ici. Mon ticket n'est pas correct. Le quarante-sixième niveau n'existe pas.

– Qu'en savez-vous ? Me répondit-il calmement.

– Il n'y que vingt niveaux. C'est inscrit ici.

– Avez-vous seulement pris la peine de vérifier ? me demanda-t-il d'un air arrogant.

– Vérifier ? À quoi bon ? De toute manière, je ne suis pas descendu très bas ce matin.

– Vous me fatiguez. Si votre ticket indique le quarante-six, c'est que votre voiture est au niveau quarante-six. L'ordinateur ne se trompe jamais, me lança-t-il agacé.

– L’ascenseur ne permet pas de descendre jusqu’au niveau quarante-six. Puisque votre ordinateur est si malin, demandez-lui donc comment accéder à ce fameux niveau quarante-six !

– Prenez cet ascenseur là-bas ! Il vous y emmènera... » me répondit-il poliment.

Je me dirigeai vers la cage métallique. Les portes s’ouvrirent devant moi. J’entrai et inspectai le cadran : seul l’accès à vingt niveaux était possible !

« J’ai besoin de ma voiture et tout de suite, insistai-je.

– Votre voiture ? À quoi bon ?

– Elle m’appartient et doit me ramener chez moi.

– Très bien. Prenez cet ascenseur et composez le quarante-six avec les chiffres disponibles sur le clavier.

– Pourquoi ne pas me l’avoir dit plus tôt, imbécile ?

– Parce que vous ne me l’avez pas demandé, Monsieur.

– Vous êtes vraiment désagréable et vous venez de perdre un bon client. Sachez que je prendrai bien soin de faire votre publicité ! dis-je, irrité, en m’éloignant rapidement vers l’ascenseur.

– Je viens peut-être d’en gagner un, Monsieur. » me lança-t-il sentencieusement tandis que les portes se fermaient.

*

« Réveillez-vous ! Vous n’allez quand même pas rester là toute la nuit ! Allons, debout !

Un individu, haut en verbe mais court de taille venait brusquement de surgir derrière moi et manœuvrait sans

délicatesse ses mains vigoureuses sous mes aisselles. Pé-
niblement, je me redressai. Je me rendis vite compte que
c'était cette même personne avec qui j'avais eu un léger
accrochage dans la soirée en voulant récupérer ma voiture,
le veilleur de nuit.

– Ma voiture ! Je dois... reprendre... ma voiture...

– Plus tard ! Nous avons tant de choses à faire ! me
répliqua-t-il.

– Mais... C'est que je suis terriblement en retard... Je
dois m'en aller, protestai-je.

– Ici, il n'y a ni retard ni avance. Le temps ne compte
plus.

– Qu'avez-vous donc ? C'est la pleine lune ou quoi ?
Vous me faites encore une fois perdre mon temps avec vos
sottises ! Du vent ! Du balai !

Je le repoussai violemment hors de l'ascenseur. Il tré-
buché sur la marche et s'étala sur le béton. Souplement,
il se releva et s'approcha de moi :

– Je suis un ami. Ecoutez-moi, je ne veux que votre
bien.

– Alors aidez-moi à retrouver ma voiture, lui lançai-je.
Impassible, il me répondit d'une voix monocorde :

– Il n'y a pas de voiture ici.

– On n'est pas au niveau quarante-six ?

– Bien sûr que si, mais il n'y a pas de voiture. Il n'y a
rien. Rien d'autre que vous et moi.

– Que venez-vous faire ici, alors ?

– Je suis venu pour vous guider. Je savais que vous alliez
arriver, que vous aviez été choisi pour nous rejoindre.

– Vous rejoindre où ? Je ne comprends décidément plus rien.

– Ne soyez pas impatient. L'impatience n'active pas le cours des événements, elle ne fait que retarder leur compréhension, me répondit-il d'un ton moralisateur.

– Soit. Dites-moi ce que vous avez à me dire. Je vous écouterai, sagement, et puis je m'en irai. On est bien d'accord ?

– Ce n'est pas aussi simple. Mais puisque vous êtes disposé à entendre mon discours, je ne vais pas m'attarder davantage. Ni ménager votre susceptibilité.

Il m'agaçait et je ne pus contrôler mon agressivité :

– Allez ! Que diable ! Parlez !

– Vous êtes aux portes de la mort, me souffla-t-il.

– Ha ! Ha ! Ha ! Moi ? Aux portes de la mort ? Vous aurez au moins le mérite de m'avoir fait rire cette nuit.

– Il ne faut pas rire... Ce n'est pas bien. Je sais que c'est difficile à comprendre, mais c'est la vérité, dit-il avec un sourire gêné.

– Ne soyez pas stupide ! Je me sens très bien. Fatigué mais vivant. Vous me parlez, je vous entends, je vous réponds ! Je suis une réalité vivante et vous aussi ! hurlai-je.

– Nous sommes deux réalités évoluant dans un monde qui n'est pas réel.

– Soit. Je vous ai écouté, comme convenu. Je suis mourant, très bien, c'est entendu. Mais maintenant je vais regagner la surface et rentrer chez moi. Tant pis pour la voiture. Je chercherai demain. »

Je me dirigeai vers l'ascenseur, actionnai la fermeture des portes. Le petit homme me regardait intensivement.

Je faisais mine de l'ignorer. La double porte métallique se referma et j'entamai l'ascension sans même lui avoir adressé un petit signe d'adieu.

La violente clarté du jour naissant m'aveugla quand je franchis les dernières marches de l'escalier qui donnait sur la rue. Ils se pressaient, s'activaient, cravatés jusqu'aux yeux, enveloppés dans un tissu anglais ou italien bien coupé, les pieds comprimés dans des chaussures brillantes qui grincent.

J'aperçus à quelques mètres devant moi cet ami en question que je devais rejoindre le lendemain matin, qui, serein, semblait attendre quelqu'un, sans doute moi. Je lui fis un grand signe de la main mais il ne me vit pas. Je m'approchai et le bousculai fraternellement. Mais je ne le touchai pas. Il ne voyait pas, je n'existais pas.

Mais peut-être était-ce moi qui rêvais ? Je me plaçai au milieu du trottoir et décidai de ne plus bouger. Ils passaient sans me voir, sans même m'éviter, ils passaient. Ils passaient au travers de mon corps, sans heurts. Déssemparé, je ne savais plus où aller ; j'avançais à gauche, à droite ; je voulais leur parler, les toucher, mais je n'existais plus pour eux. Je hurlai un mot très vulgaire, du plus fort que je pouvais, à me faire éclater la tête, mais personne ne se retourna.

« Vous êtes courageux. Mais cette lutte est inutile. Votre décès était programmé et toute résistance a ses limites. Il serait sage d'écouter mes conseils et de rentrer avec moi. » Je sursautai en reconnaissant cette voix. Ce satané veilleur de nuit avait pris place à côté de moi.

– Que s’est-il passé ? Que m’avez-vous fait ? Pourquoi ne me voient-ils plus ? hurlai-je.

– Soyez raisonnable. Votre résistance est appréciable mais vaine. Il est tard. Rentrons ! » dit-il, insistant. J’acquiesçai en soupirant.

Dans l’ascenseur, l’homme poursuivit : « Chaque lieu, chaque temps accueille la mort. Elle est imprévisible, surprenante, intransigeante. Nous avons été mal préparés à sa venue. C’est pourquoi il existe des guides, une main tendue qui soulage et soutient. Pour toi, je suis ce guide. Et toi aussi, tu seras guide. Je suis las, maintenant. » Et discrètement, il s’éclipa.

Un mois s’était écoulé depuis cette terrible nuit. Je m’ennuyais dans ce local de verre exigü et peu confortable où je ne rencontrais jamais personne. Je tapais les cartes toute la journée, seul, je m’activais à créer de nouvelles patiences. Mais, si les jours semblaient s’écouler monotones et solitaires, le temps ne me paraissait pas long. Je savais qu’il viendrait, et je l’attendais.

Une nuit, j’aperçus une silhouette sombre et chancelante qui prenait appui sur un des piliers de fondation. Exténué, il s’approcha de moi : « Je ne comprends pas ! Mon ticket d’accès indique le niveau quarante-six et je ne peux y accéder. » Je lui indiquai l’ascenseur et lui expliquai la démarche à suivre. Il m’obéit scrupuleusement et je ris doucement en pensant aux ennuis que mon entêtement avait pu provoquer. Mon client était docile, il avait déjà disparu.

En bas, le veilleur de nuit que j'avais remplacé l'attendait patiemment pour le guider. Et moi, je rangeai le local, éteignis l'ampoule et fermai la porte derrière moi.

J'étais bien.

Jeanne Loyen

Das sechshundvierzigste Stockwerk

aus dem Französischen von
Tatjana Marwinski

Die Sonne war soeben hinter dem Hügel verschwunden, und die Stadt versank bis zum Morgengrauen in eine trauten Dunkelheit. All die Emsen, die tagsüber eifrig ihren Geschäften nachgegangen waren, waren ins behagliche feuchtwarme Nest zurückgekehrt, um einen ruhigen und entspannten Abend im Kreise Ihrer Lieben zu genießen.

Und ich unermüdliches und tapferes Insekt spielte die letzten Noten auf der Klaviatur des Computers. Ich legte meine letzten Kräfte in die Erarbeitung eines Programms, das die Produktivität unserer Werke deutlich verbessern sollte. Der Chef hatte mir dafür freie Hand gegeben und mir, sollte mein Konzept erfolgreich sein, eine beachtliche finanzielle Vergütung in Aussicht gestellt; das hatte mich beflügelt, trotz meiner angeschlagenen Gesundheit die Überstunden anzuhäufen und den dringenden Rat meines Kardiologen zu ignorieren, ja meine Kräfte zu schonen.

Ich schaute flüchtig auf die Uhr. Dreiundzwanzig Uhr, die Stunden flogen nur so dahin; es wurde Zeit, nach Hause zu gehen. Ich musste fit sein, denn am nächsten Morgen hatte ich eine wichtige Verabredung mit einem Freund, der mir helfen sollte, meine Arbeit zu Ende zu bringen. Ich drückte entschlossen auf den Schalter des Gerätes. Die Symbole auf dem Bildschirm schmolzen zu einem einzigen Punkt zusammen, einem winzigen weißen Fleck, der nach wenigen Sekunden erlosch. Das Leben ist so kurz, und ich bin schon so alt ...

Ich räumte akribisch alle Akten auf, zog den Mantel an und schlang mir sorgfältig einen langen grauen Wollschal um den Hals. Ich achtete darauf, sämtliche offenstehende

Türen zu schließen, und erleichtert begab ich mich zum unterirdischen Parkhaus, in dem ich seit fast fünf Jahren jeden Morgen meinen Wagen abstelle.

Ich kramte aus meiner Brieftasche einen kleinen weißen Zettel, auf dem stand, wo genau ich meinen Wagen heute Morgen geparkt hatte: sechsendvierzigstes Untergeschoss, Reihe F, Platz 423.

»Das ist doch nicht möglich... ich war noch nie so weit unten...«. Ich schaute kurz auf die Rückseite des Zettels... »Modernes Parkhaus ... 2500 Plätze ... Zwanzig Ebenen« ... Zwanzig! Es gab also gar kein sechsendvierzigstes Untergeschoss! Was sollte dieses Theater?

Ich beschloss, zum Nachtwächter zu gehen. Ich musste lange laufen, denn sein Büro lag am anderen Ende des Parkhauses. Diese ganze Geschichte hatte mich verärgert, die Verzögerung und der lange Marsch gereizt, und so muss ich ihm besonders aggressiv vorgekommen sein, als ich ihn ansprach:

»Guten Abend. Ihr Computer funktioniert nicht richtig. Ich renne hier seit einer halben Stunden rum ... Mein Parkschein ist falsch. Es gibt kein sechsendvierzigstes Untergeschoss.«

»Woher wollen Sie das wissen?«, fragte er seelenruhig.

»Es gibt nur zwanzig Geschosse. Hier steht es.«

»Haben Sie sich überhaupt die Mühe gemacht, es nachzuprüfen?«, entgegnete er ziemlich arrogant.

»Nachprüfen? Wozu denn das? So weit hinunter bin ich heute Morgen nicht gefahren.«

»Sie sind wirklich anstrengend. Wenn auf Ihrem Parkschein Sechsendvierzigstes steht, dann befindet Ihr Fahr-

zeug sich auch auf Ebene sechsundvierzig. Der Computer irrt nie«, fügte er entnervt hinzu.

»Der Aufzug fährt gar nicht bis zur Ebene sechsundvierzig. Wenn Ihr Computer so klug ist, dann fragen Sie ihn doch, wie man auf diese ominöse Ebene sechsundvierzig kommt!«

»Nehmen Sie den Aufzug dort! Der bringt Sie dorthin ...«, antwortete er höflich.

Ich ging auf die Metalltür zu. Sie öffnete sich vor mir. Ich studierte das Bedienfeld: Es gab nur zwanzig Ebenen!

»Ich brauche meinen Wagen, und zwar sofort«, drängte ich.

»Ihren Wagen? Wozu das denn?«

»Er gehört mir und soll mich nach Hause bringen.«

»Nun gut. Nehmen Sie diesen Aufzug und geben Sie die sechsundvierzig auf der Tastatur ein.«

»Warum haben Sie mir das nicht früher gesagt, Sie Trottel?«

»Weil Sie mich nicht danach gefragt haben, mein Herr.«

»Sie sind wirklich sehr unfreundlich, und Sie haben gerade einen guten Kunden verloren. Für Ihren Ruf werde ich schon sorgen, darauf können Sie wetten«, fügte ich wütend hinzu und ging forschend Schrittes auf den Aufzug zu.

»Es kann sein, dass ich soeben einen neuen Kunden gewonnen habe, mein Herr«, rief er mir vielsagend zu, als die Türen sich schlossen.

*

»Aufwachen! Sie wollen doch nicht die ganze Nacht hier bleiben! Los, aufstehen!«

Hinter mir stand plötzlich ein Kerl, von kleiner Statur, dafür umso lauter, der mich unsanft mit seinen Pranken unter den Achseln packte und hochzog. Ich stand mühsam auf. Ich merkte schnell, dass es derselbe Mensch war, mit dem ich mich am Abend gestritten hatte, als ich meinen Wagen suchte, der Nachtwächter.

»Mein Wagen ... Ich muss meinen Wagen ... holen.«

»Später! Wir haben noch so viel zu tun!«, erwiderte er.

»Ja, aber Ich bin sehr spät dran, ich muss unbedingt gehen«, wendete ich ein.

»Hier gibt es kein Zu Spät und kein Zu Früh. Zeit spielt keine Rolle mehr.«

»Was ist denn mit Ihnen los? Ist etwa Vollmond? Wieder verschwenden Sie meine Zeit mit Ihrem Quatsch! Weg mit Ihnen! Verschwinden Sie!«

Ich stieß ihn rabiatisch aus dem Aufzug. Er stolperte über die Schwelle und schlug der Länge nach auf dem Betonboden auf. Er sprang behände auf und kam auf mich zu:

»Ich bin Ihr Freund. Hören Sie zu, ich will nur Ihr Bestes.«

»Dann helfen Sie mir, meinen Wagen zu finden«, rief ich.

Mit unbewegter Miene und ausdrucksloser Stimme antwortete er:

»Hier gibt es keinen Wagen.«

»Wie, sind wir hier nicht im sechsendvierzigsten Untergeschoss?«

»Doch, sicher. Aber es gibt keinen Wagen. Es gibt nichts. Nur Sie und mich.«

»Was machen Sie dann hier?«

»Ich bin gekommen, um Sie zu begleiten. Ich wusste, dass Sie kommen würden, dass Sie ausgewählt wurden, sich uns anzuschließen.«

»Anschließen? Wem denn? Ich verstehe wirklich gar nichts mehr.«

»Nur mit der Ruhe! Ungeduld beschleunigt den Lauf der Dinge nicht, er verzögert nur deren Verständnis«, erwiderte er streng.

»Also gut. Sagen Sie mir, was Sie zu sagen haben. Ich werde Ihnen brav zuhören, und dann gehe ich. Sind wir uns einig?«

»So einfach ist das alles nicht, aber wenn Sie schon bereit sind mir zuzuhören, werde ich nicht länger drum herumreden. Und Sie auch nicht schonen.«

Er ging mir auf die Nerven und ich konnte mich nicht mehr beherrschen:

»Na los, zum Teufel! Reden Sie endlich!«

»Sie stehen an der Schwelle des Todes«, hauchte er.

»Ha! Ha! Ha! Ich? An der Schwelle des Todes? Wenigstens haben sie mich heute Nacht zum Lachen gebracht.«

»Lachen Sie nicht... Das gehört sich nicht. Ich weiß, es ist schwer zu verstehen, aber es ist die Wahrheit«, sagte er mit einem verlegenen Lächeln.

»Reden Sie keinen Unsinn! Ich fühle mich kerngesund. Müde, aber lebendig. Sie reden mit mir, ich höre Sie, antworte Ihnen! Ich bin lebendig und real, und Sie auch!« schrie ich.

»Wir sind beide real in einer Welt, die es nicht ist.«

»Also gut. Ich habe Ihnen zugehört wie versprochen. Von mir aus stehe ich an der Schwelle des Todes. Aber jetzt kehre ich an die Oberfläche zurück und gehe nach Hause. Und das Auto suche ich morgen.«

Ich ging zum Aufzug und drückte den Knopf, um die Türen zu schließen. Der kleine Mann schaute mich unverwandt an. Ich ignorierte ihn. Beide Seiten der Metalltür schlossen sich, und ich fuhr ohne ein Zeichen des Abschieds hinauf.

Das grelle Licht des aufkommenden Tages blendete mich, als ich die letzten Stufen der Treppe erklomm, die auf die Straße führte. Sie eilten dahin, liefen eifrig umher, die Krawatte fest um den hochgeschlossenen Kragen gebunden, in englisches oder italienisches Tuch gehüllt, die Anzüge perfekt geschnitten, die Füße in glänzende quietschende Schuhe eingezwängt.

Ein paar Meter vor mir erblickte ich den Freund, mit dem ich mich am nächsten Tag treffen sollte und der gelassen auf jemanden wartete, wahrscheinlich auf mich. Ich winkte ihm überschwänglich zu, aber er sah mich nicht. Ich näherte mich ihm und schubste ihn freundschaftlich an, aber ich berührte ihn nicht. Er sah mich nicht, ich existierte nicht.

Vielleicht war es ja nur ein Traum? Ich stellte mich mitten auf den Bürgersteig und beschloss, mich nicht mehr zu bewegen. Sie gingen an mir vorbei ohne mich wahrzunehmen, sogar ohne mir auszuweichen, sie gingen einfach weiter. Sie gingen einfach durch mich hindurch. Ich war verwirrt, wusste nicht mehr wohin; ich ging nach

rechts, ich ging nach links; ich wollte mit ihnen sprechen, sie anfassen, aber ich existierte für sie nicht mehr. Ich schleuderte ihnen eine wüste Beschimpfung entgegen, so laut ich konnte, bis mir der Kopf zu platzen drohte, aber niemand drehte sich um.

»Sie haben Schneid. Aber Sie kämpfen umsonst. Ihr Tod war programmiert, jeder Widerstand ist letztlich nutzlos. Es wäre vernünftiger, auf meinen Rat zu hören und mit mir zurückzukehren.« Ich fuhr zusammen, als ich diese Stimme vernahm. Neben mir stand wieder dieser verdammte Nachtwächter.

»Was ist passiert? Was haben Sie mir angetan? Warum können die mich nicht mehr sehen?«, schrie ich.

»Seien Sie vernünftig. Ihr Widerstand ist bewundernswert, aber sinnlos. Es ist spät. Lassen Sie uns zurückgehen!«, beschwor er mich. Ich nickte ergeben.

Im Aufzug fuhr der Mann fort: »Jeder Ort, jede Zeit empfängt den Tod. Er ist unberechenbar, unerwartet, unerbittlich. Wir wurden ungenügend auf ihn vorbereitet. Deshalb gibt es Begleiter, eine ausgestreckte Hand, die besänftigt und Halt bietet. Ich bin dieser Begleiter für Dich. Und auch Du wirst Begleiter sein. Nun bin ich erschöpft.« Leise ging er davon.

Ein Monat ist seit dieser schrecklichen Nacht vergangen. Ich habe mich in diesem engen und wenig komfortablen Glaskasten gelangweilt, wohin kein Mensch sich verirrte. Mutterseelenallein legte ich den lieben langen Tag Patienen, beschäftigte mich damit, immer neue Spielarten zu erfinden. Aber wenn die Tage auch eintönig und einsam zu vergehen schienen, so wurde mir die Zeit

nicht lang. Ich wusste, dass er kommen würde, und ich erwartete ihn.

Eines Nachts sah ich eine dunkle Silhouette, die sich schwankend an einem Pfeiler abstützte. Erschöpft kam er auf mich zu: »Ich verstehe nicht. Auf meinem Parkschein steht sechsendvierzigstes Untergeschoss, aber ich komme nicht dahin!« Ich zeigte ihm den Aufzug und erklärte ihm, was er machen musste. Er gehorchte mir aufs Wort, und ich lachte in mich hinein bei dem Gedanken, wieviel Zeit meine Sturheit gekostet hatte. Mein Kunde war gehorsam, er war schon verschwunden.

Unten wartete der Nachtwächter, den ich vertreten hatte, geduldig auf ihn, um ihn zu führen. Und ich räumte auf, löschte die Glühbirne und schloss die Tür hinter mir.

Alles war gut.

Jeanne Loyen

Afspraak op min zesenvestig

Uit het Frans vertaald door
Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen

De zon was net verdwenen achter de heuvel, zodat de stad tot de volgende dageraad in een geruststellende duisternis was gehuld. Alle mieren die de hele dag druk in de weer waren geweest met het vervullen van hun taak hadden het huiselijke nest weer opgezocht om te genieten van een rustige en vredige avond in de klamme warmte en de genegenheid van hun geliefden.

En ik, naarstig en dapper insect, tikte mijn laatste woorden op het toetsenbord van mijn computer. Ik besteedde mijn laatste krachten aan het uitwerken van een nieuw programma dat de productiecapaciteit van onze fabrieken significant moest verhogen. De baas had me hiervoor carte blanche gegeven en me, als het project slaagde, een niet onaanzienlijke financiële beloning in het vooruitzicht gesteld, wat me behoorlijk motiveerde om, ondanks mijn zwakke gezondheid en in weerwil van de nadrukkelijke vraag van mijn cardioloog mijn krachten te sparen, overuren te maken.

Ik wierp een verstrooide blik op mijn horloge. Elf uur 's avonds, en de uren gleden voorbij; het was hoog tijd om naar huis te gaan. Ik moest in vorm zijn want de volgende ochtend had ik een belangrijke afspraak met een vriend die me zou helpen mijn werk te voltooien. Kordaat zette ik mijn computer uit. De symbolen op het scherm vervloeiden in één punt, een minuscule witte stip die na een paar seconden in het niets verdween. Het leven is vergankelijk, en ik ben al zo oud...

Ik ruimde de dossiers meticuleus op, deed mijn jas aan en sloeg zorgvuldig mijn lange grijze wollen sjaal om mijn hals. Ik deed scrupuleus alle deuren dicht die open wa-

ren blijven staan en liep opgelucht naar de ondergrondse parkeergarage waar ik mijn auto had geparkeerd, net als elke ochtend nu al bijna vijf jaar lang.

Ik diepte een stukje wit karton op uit mijn portefeuille waarop de precieze plek van mijn auto die dag stond: min zesenvestig, sector F, plaatsnummer 423.

‘Maar, dit kan helemaal niet... Ik heb mijn auto nog nooit zo diep geparkeerd...’ Ik wierp een snelle blik op de bedrukte achterzijde van het ticketje. ‘Een moderne parkeergarage... 2500 plaatsen... Twintig niveaus...’ Twintig! Min zesenvestig bestond niet! Wat had dit te betekenen?

Naar het hokje van de nachtwaker dus. Het was een heel eind lopen, tot aan het andere eind van de parkeergarage.

Geërgerd door dit gedoe en vermoeid door de onvoorziene omstandigheid en het hele eind dat ik had moeten lopen, maakte ik waarschijnlijk een erg agressieve indruk toen ik de nachtwaker aansprak:

‘Goeieavond. Uw computer doet het niet. Ik heb een halfuur moeten lopen om tot hier te komen. Mijn ticket is niet correct. Min zesenvestig bestaat niet.’

‘Wat weet u daarvan?’ antwoordde hij rustig.

‘Er zijn maar twintig niveaus. Dat staat hier.’

‘Hebt u wel de moeite genomen om dat te controleren?’ vroeg hij arrogant.

‘Controleren? Waarom zou ik? Ik heb mijn auto deze ochtend in ieder geval niet heel diep geparkeerd.’

‘U werkt me op de zenuwen. Als er op uw ticketje min zesenvestig staat, dan wil dat zeggen dat uw auto op

niveau min zesenvestig staat. De computer vergist zich nooit,' zei hij geïrriteerd.

'De lift gaat niet tot niveau min zesenvestig. Als uw computer dan toch zo slim is, vraag hem dan hoe ik op dat niveau min zesenvestig moet komen!'

'Neem die lift daar! Hij brengt u erheen...,' antwoordde hij beleefd.

Ik liep naar de metalen kooi. De deuren gingen voor me open. Ik stapte in en keek op het schermpje: er stonden maar twintig niveaus op aangeduid!

'Ik heb mijn auto nodig en wel nu meteen', drong ik aan.

'Uw auto? Waarom?'

'Mijn auto is van mij en moet me weer naar huis brengen.'

'Prima. Neem deze lift en tik zesenvestig in met de cijfers op het cijferbordje.'

'Waarom heb je dat niet eerder gezegd, stommeling?'

'Omdat u het niet hebt gevraagd, meneer.'

'U bent echt heel onsympathiek en hebt zonet een trouwe klant verloren. Reken maar dat ik geen goede reclame zal maken voor u!' zei ik geërgerd en liep snel in de richting van de lift.

'Misschien heb ik er zonet een gewonnen, meneer', sprak hij geheimzinnig terwijl de deuren dichtgingen.

*

'Word wakker! U wilt hier toch niet de hele nacht blijven! Kom op, overeind!'

Een kleine maar luidruchtige manspersoon was achter me opgedoken en wrong hardhandig zijn sterke handen onder mijn oksels. Ik kwam moeizaam overeind. Ik had al snel door dat dit dezelfde man was met wie ik een woordenwisseling had gehad in de loop van de avond toen ik mijn auto wilde ophalen: de nachtwaker.

‘Mijn auto! Ik moet... mijn auto... ophalen...’

‘Later! We hebben veel te doen!’ antwoordde hij.

‘Maar... Ik ben vreselijk te laat... Ik moet gaan,’ protesteerde ik.

‘Hier ben je nooit te laat of te vroeg. Tijd is niet meer van belang.’

‘Wat krijgt u nou? Is het volle maan of zo? U doet me opnieuw tijd verliezen met uw onzin! Praatjes! Geleuter!’

Ik duwde hem hardhandig de lift uit. Hij struikelde over de trede en viel languit op het beton. Vlotjes sprong hij weer overeind en kwam op me toe:

‘Ik ben een vriend. Luister naar me, ik wil u geen kwaad doen.’

‘Help me dan mijn auto terug te vinden,’ gooide ik hem in het gezicht.

Laconiek antwoordde hij met monotone stem:

‘Hier is geen auto.’

‘Zijn we niet op niveau min zesenvestig?’

‘Natuurlijk wel, maar er is geen auto. Er is niets. Alleen maar u en ik.’

‘Wat komt u hier dan doen?’

‘Ik ben hier om u te gidsen. Ik wist dat u zou komen, dat u was uitverkoren om ons te vervoegen.’

‘Jullie vervoegen? Waar dan? Ik begrijp er echt geen snars meer van.’

‘Wees niet ongeduldig. Ongeduld versnelt de loop der gebeurtenissen niet, het vertraagt alleen het begrip ervan,’ antwoordde hij op moraliserende toon.

‘Goed dan. Zeg me wat u te zeggen hebt. Ik zal braaf naar u luisteren en daarna weggaan. Akkoord?’

‘Zo eenvoudig is het niet. Maar aangezien u bereid bent naar me te luisteren, zal ik u niet langer laten wachten. En u ook niet sparen.’

Hij ergerde me en ik kon mijn woede niet inhouden:

‘Vooruit! Zeg wat u te zeggen hebt!’

‘U staat op de drempel van de dood,’ fluisterde hij me toe.

‘Ha ha ha! Ik? Op de drempel van de dood? U hebt me tenminste aan het lachen gemaakt vannacht.’

‘Lach niet. Dat is niet goed. Ik weet dat het moeilijk te begrijpen is, maar het is de waarheid,’ zei hij met een bedremmelde glimlach.

‘Doe niet zo idioot! Ik voel me kiplekker. Moe maar levend. U praat tegen me, ik hoor u, ik antwoord! Ik ben een levende realiteit en u ook!’ schreeuwde ik.

‘Wij zijn twee realiteiten die zich bewegen in een wereld die niet reëel is.’

‘Goed dan. Ik heb naar u geluisterd, zoals afgesproken. Ik ben stervende, prima, akkoord. Maar nu ga ik weer naar boven en naar huis. Pech voor die auto. Die kom ik morgen wel zoeken.’

Ik liep naar de lift, drukte op het knopje om de deuren dicht te doen. Het kleine mannetje keek me indringend

aan. Ik deed alsof ik hem niet zag. De dubbele metalen deur ging dicht en ik begon omhoog te gaan zonder hem zelfs maar ten afscheid te hebben gegroet.

Toen ik de laatste treden opliep die uitkwamen op straat, werd ik verblind door het felle ochtendlicht. Iedereen haastte zich, kwam op gang, van top tot teen netjes in stropdas en pak van puike Engelse of Italiaanse snit, de voeten in blinkende krakende schoenen geperst.

Een paar meter bij me vandaan zag ik de vriend staan die ik die ochtend moest ontmoeten. Hij leek rustig op iemand te staan wachten, waarschijnlijk op mij. Ik zwaaide uitbundig naar hem maar hij zag me niet. Ik liep op hem toe en gaf hem een vriendschappelijke por. Maar ik raakte hem niet. Hij zag me niet, ik bestond niet.

Maar misschien was ik het die droomde? Ik ging midden op de stoep staan en besloot niet meer te bewegen. De mensen liep langs zonder me te zien, zonder zelfs voor me uit de weg te gaan, ze liepen gewoon door. Ze liepen door mijn lichaam, zonder me te raken. Ik was verbijsterd en wist niet waarheen, bewoog naar links, naar rechts, ik wilde met hen praten, hen aanraken, maar ik bestond niet meer voor hen. Ik schreeuwde iets heel vulgairs, zo hard ik maar kon, zodat mijn kop er bijna van ontplofte, maar niemand draaide zich naar me om.

‘U bent moedig. Maar het is een zinloze strijd. Uw dood was geprogrammeerd en elk verzet kent zijn grenzen. Het zou wijs zijn naar mijn raad te luisteren en met me mee te gaan.’ Ik schrok me een hoedje, ik kende die stem. Die verdomde nachtwaker was naast me komen staan.

‘Wat is er gebeurd? Wat hebt u met me gedaan? Waarom zien ze me niet meer?’ schreeuwde ik.

‘Kom, wees redelijk. Ik waardeer uw verzet maar het is zinloos. Het is laat. Laten we gaan!’ drong hij aan. Met een zucht gaf ik me over.

In de lift ging de man door: ‘Iedere plek, ieder tijdstip is ontvankelijk voor de dood. Hij is onvoorspelbaar, verrassend, onverzettelijk. We zijn slecht voorbereid op zijn komst. Daarom bestaan er gidsen, een uitgestoken hand die opluchting en steun biedt. Voor jou ben ik die gids. En ook jij zult gids zijn. Ik ben moe nu.’ En onopvallend verdween hij.

Er was een maand voorbijgegaan sinds die vreselijke nacht. Ik verveelde me in dit nauwe en ongemakkelijke glazen hok waar ik nooit iemand ontmoette. Ik speelde de hele dag lang kaart, alleen, ik hield me bezig met het bedenken van nieuwe patiencespelletjes. Maar hoewel de dagen monotoon en eenzaam leken, ging de tijd niet traag voor me. Ik wist dat hij zou komen, en ik wachtte op hem.

Op een nacht zag ik een donker en wankelend silhouet dat steun zocht bij een van de pijlers. Uitgeput kwam hij op me toe: ‘Ik begrijp het niet! Op mijn ticket staat niveau min zesenvertig maar daar kan ik niet naartoe.’ Ik wees hem de lift en legde hem uit wat hij moest doen. Hij gehoorzaamde me heel precies en ik moest stilletjes lachen bij de gedachte aan de last die mijn eigenwijsheid had veroorzaakt. Mijn klant was volgzaam, hij was al verdwenen.

Beneden wachtte de nachtwaker die ik had vervangen geduldig op hem om hem te gidsen. En ik ruimde het hok op, deed het licht uit en de deur achter me dicht.

Ik voelde me goed.



19 jaar, Neerpelt

Doreen Hendrikx

Wees welkom!

In naam van mezelf en van mij alleen, heet ik u welkom en dank ik u hartelijk voor uw aanwezigheid op deze receptie. Neemt u gerust plaats links van nergens. De firma vraagt u vriendelijk om uw ontevredenheid langs alle mogelijke wegen duidelijk te maken. Wij willen dan ook alle haters danken voor de aandacht die ze ons schenken.

Maar dat even terzijde, we zijn hier tegen wil en dank in vrede bijeengekomen om het te hebben over ons. Ik, u, wij, hier, iedereen, overal, want dat is wie we zijn geworden. Voor u ben ik gewoon de gastvrouw die hier staat te schitteren in een galajurk die duidelijk duurder is dan het gemiddelde huis van een Indiër, en terwijl u mij hier aanhoort en van de hapjes aan het vreten bent, vertegenwoordig ik ook de onderhandelingen voor het vredesverdrag tussen Noord- en Zuid-Korea dat er de eerste eeuwen toch niet zal komen. Over belangenvermenging gaan we het vanavond niet hebben, want ik zei dat we in vrede bijeengekomen zijn, ook al is het tegen wil en dank. Daarom presenteer ik u, voor hen die het echt nog niet kennen en voor het echt oorlog is: Droomt u nog? Inc.

Droomt u nog? Inc. zoekt mensen met kleur en verzamelt ze om een front te vormen. Geloof me, dat is niet zo simpel. Mevrouw, u staat helemaal vooraan, bedenkt u zich even dat ik uw afkeurende gezicht kan zien. Dit is niet Twitter waar u zich kan verschuilen achter Japanse tekens en kattenfoto's om uw diepe, ongegronde haat tegen de mensheid te uiten en uw persoonlijke trauma te verzachten door het op anderen te projecteren. Ik kan er

ook niets aan doen dat u grijzer ziet dan het gemiddelde wolkendek dat het Belgische luchtruim doorkruist, en dat is dan nog een understatement. En om mijn statement te maken: dat grijzer zien geldt voor iedereen in de zaal.

Mais bon: wij zijn op zoek naar mensen die het gemiddelde ver achter zich laten. Ons bedrijf ziet wit en zwart en daarmee ziet het ook de rest van het kleurenspectrum dat voor uw menselijke ogen verborgen blijft.

Ik geef toe, het is een moeilijke klus, haast onmogelijk dezer dagen, maar boven onze eigen verwachtingen slagen we erin om deze loodzware taak voort te zetten.

Laat me u voorstellen aan Lila Vermandere. Vlaams, van eigen bodem dus en bewonderenswaardig grijs op het eerste gezicht. Kijkt u echter beter dan u ooit heeft gedaan en beter dan u ooit zal kunnen doen, dan ziet u wat ik bedoel. Ze heeft het, ook al is ze pas zeventien. Ze heeft het lef om recht te staan in een klas vol mensen die haar mening niet delen en haar mening toch te ventileren op zo'n manier dat er naar haar geluisterd wordt. Het verschil tussen haar en de rest is, dat zo'n uitbarsting van kleur voor een verandering van grijs kan zorgen. De schakering wordt anders, de nuanceverschillen nemen het over en zij weet dat, zij voelt dat, zij kan dat. Dit zeldzame talent om tot op de dag van vandaag een gefundeerde mening te verspreiden in een wereld die bekendstaat om zijn holle woorden, is meer dan waardevol.

Dat zeldzame talent is exact waar wij naar op zoek zijn, maar om te bewijzen dat we respect hebben voor de ietwat oudere bevolking, geef ik u hier nog een springlevend voorbeeld.

Neem nu Mia Vervoort, 93 jaar, ziet ze er niet goed uit op deze zwart-witfoto? Zij weet wat het is om grijs te zijn en voor de veiligheid is zij dat ook een groot deel van haar leven geweest. De grote oorlogen waren de kleur niet erg goed gezind. Het waren massamoorden zoals wij ze vandaag de dag mooi camoufleren met nietszeggende cijfers op het nieuws, maar Mia is erin geslaagd om die te overleven en dat heeft ze volgehouden tot ik met haar sprak. Toen ik haar ons businessplan uitgelegd had, zag ik haar ogen oplichten en ze was direct verkocht. Ze vertelde me alles en ik ben zeker dat als ze haar verhalen aan iedereen zou vertellen, het grijs op de wereld anders zou worden. Misschien lichter, misschien donkerder, maar hopelijk met meer moed voor hen die de kleur in zich dragen.

Ik noem nu twee mensen, onbekend, onbemind, en van eigen bodem, maar de kleurrijken zijn over de hele wereld verspreid en soms al te zeer verborgen. Mocht ik nu in China geweest zijn, dan had ik een jongetje getoond uit de sloppenwijk van Beijing. Ook al had het grijze regime daar dat niet zo geweldig gevonden, we hadden vast wel een rode manier gevonden om ze onderuit te blazen. Iets in de aard van veel geld werkt meestal wel aan die kant van de wereldkaart.

Om ons die kosten te besparen sta ik nu hier: in een van de landen die de vrijheid van meningsuiting ondersteunt, waar kleur niet verboden is en dat staat mij toe om in zekere zin te zeggen wat ik en de verder compleet anonieme stakeholders van het bedrijf willen bereiken.

Kleur en kleur doet... leven! Inderdaad, u bent duidelijk al helemaal mee.

Ik hoor het u al zeggen, waarom verblijft u dan niet in Amerika waar ‘Yes we can!’ het leven beheerst en waarom bevinden we ons hier ergens in *the middle of nowhere* op het glooiende Vlaamse platteland? Wel, sinds enkele jaren ervaren we een probleem met de kleur in de VS en dat probleem heeft sinds een jaar een kritisch dieptepunt bereikt dat nagenoeg dramatisch is. Zeker, er zijn uitbarstingen, die zijn er overal, maar ondanks jaren van opbouw en nuttig beleid hieromtrent, vertoont onze meetapparatuur een drastische daling die niet te stoppen is voor we de rest van de wereld veroveren. Op dit moment is er meer kans om onze Russische bovenbuur aan onze zijde te krijgen dan dat de Amerikanen in ons bootje stappen. Het vrijste land ter wereld is niet zo vrij meer en dat kunt u goed zien aan de tint grijs die het land allesomvattend begint te overheersen.

Dat is trouwens maar een van de voorbeelden die we zien als goede criteria voor kleur. Vrijheid, mening, argumentatie, ziel, creativiteit, kritiek en noem maar op... Het zit in je, heel diep verborgen. Zo diep dat zelden iemand erin slaagt om het uit zichzelf naar boven te halen, zelden kunnen we zelf de ‘grijze massa’ definiëren als iets wat niet functioneel is.

Het allerbekendste voorbeeld is en blijft hoogstwaarschijnlijk nog wel een tijd Mahatma Gandhi. We hebben op zijn lichaam een autopsie mogen verrichten via een paar louche rechtszaken in India, maar die rechtszaken zijn altijd louche dus is het ons na wat briefverkeer, dat sneller via mail had gekund, toch gelukt om een afspraak te maken. Zijn lichaam barstte van de kleur. Elke centi-

meter was bedekt met kleur, zelfs nu nog, zoveel jaar na datum. Die man is een voorbeeld en de wereld mist hem. Daarmee zeg ik niet dat het goed ging in de wereld toen hij leefde, maar er was vooruitgang. De Indiase grijze massa is drastisch kleiner geworden en het grijs is naar schatting vijf tinten lichter geworden. Dat is een ongevenaard record voor een man die lang niet alles kon, maar zijn leven voor de mensheid gegeven heeft.

Overall zijn er zulke mensen waarvan we door middel van metingen te weten zijn gekomen wat voor impact ze hebben gehad. Ik begin en u vult aan? Geloof me: u weet vast over wie ik het heb. Martin Luther King, Nelson Mandela en ga zo maar door. U vindt vast wel een waardige aanvulling op dat lijstje. Ze hebben alleen zo goed als allemaal één ding gemeen: ze zijn dood. Oké, ik geef u Moeder Theresa nog, maar hoe meer van dit soort mensen sterven, hoe grijzer de wereld, hoe doder de wereld.

Want inderdaad: kleur doet leven!

Zelfs hier, waar we onszelf zien als minder grijs, gaan we op in de massa van anonimiteit en transparantie. Is dat een ramp? Niet zolang kleur bestaat! Vergis u niet, beste aanwezigen: kleur is broodnodig in deze wereld. Het wil niet zeggen dat u haar soms niet kan zien, dat het er niet is. Onbewust zoekt iedereen ernaar. Ik, u, de vrouw die hier nog steeds afkeurend naar mij staat te kijken terwijl dit toch echt niet Twitter is. We hebben het nodig, wij allemaal. En net om die reden bestaat Droomt u nog? Inc.

Wij verzamelen dromen en verspreiden die. Noem het *fake news*, wij noemen het mooie woorden die kleur stimuleren in een mens. Want ik zal voor u eens een

toekomstvoorspelling doen, beste luisteraars: vanaf het moment dat het grijs de aardbol over zal nemen en de hele wereld een grijze zone wordt – en ik gok dat het internet daar voor iets tussen zal zitten – dan bevinden we ons niet op een plek waar we willen leven en zal de acute existentiële crisis van de wereldbevolking onafwendbaar eindigen op een massa-extinctie. Dit klinkt als een goedkoop doomsday-scenario en om heel eerlijk te zijn: dat is het ook. Wij zijn geen sekte die vraagt aan iedereen om collectief zelfmoord te plegen, wij zijn een firma met een visie en die visie is dat dat beeld een mogelijk toekomstperspectief is. Een toekomstperspectief dat ook voor ons niet gunstig is, want aan wie moeten wij dan onze diensten aanbieden?

Wij zien u daarom liever allemaal hier voor onze neus staan, levend en gespaard gebleven voor de gevolgen die de grijsheid voor u in de toekomst brengt.

Want kleur doet leven en kleur is wat leven in eerste instantie gemaakt heeft tot wat het is. Een leven waarin iedereen daadwerkelijk anders is en niet hetzelfde wil zijn. Geen enkele schakering is hetzelfde en daarbij ook geen enkel mens. Een leven waarin anonimiteit onbestaande is, een leven waarin u weet wie u bent. Een leven waarin u niet zo geïndoctrineerd wordt dat de zoektocht naar uzelf moeilijker is dan opgaan in de grijze massa.

Is dat wat u wilt? Dan mag u de zaal nu verlaten. Wilt u een leven vol kleur?

Wel, dan hebben wij de oplossing voor u. Droomt u nog? Inc. biedt u een gratis hersenspoeling aan die ervoor zorgt dat de grijsheid drastisch teruggedrongen zal

worden. Ja, ook bij u mevrouw, al kan het haast niet grijsler dan bij u. Dat alles komt samen in een formule van uniciteit en kleur die uw geest goed voor zichzelf verborgen houdt op dit eigenste moment. Natuurlijk zijn er verborgen kosten verbonden aan deze behandeling, maar daar ga ik verder niet over uitweiden. Als u het formulier tekent dat momenteel al aan het rondgaan is, dan is er geen weg meer terug en zit u vast aan ons voor de rest van uw leven.

Heeft u allemaal getekend en is dit de lijst? Geweldig!

Allez, wat wij er misschien niet bij verteld hebben, maar wat wel heel duidelijk in de kleine lettertjes van de gebruiksvoorwaarden stond die u toch niet gelezen heeft, is dat u zichzelf verkoopt aan de kleur. Is dat beter dan grijs zijn? In functie van de maatschappij is dat meer dan waarschijnlijk, maar voor u kan het weleens zo zijn dat u slechts radicaliseert en de mensheid laat zien wat voor een effect grijsheid nu eigenlijk heeft. Waarom zouden wij anders een zaal zoeken vol met de meest grijze mensen van het land? Ja, mevrouw, dat is nu de vierde keer dat ik het zeg: dit geldt ook voor u! Maar troost u, u zal er niet veel van merken.

Nogmaals bedankt voor uw aandacht. Op weg terug naar buiten zult u worden meegenomen voor uw behandeling. Een fijne, verdere rest van uw leven en alvast bedankt dat u zaken met ons wilt doen. En vergeet niet: alle haat is welkom want slechte reclame is ook reclame!

Doreen Hendriks

Soyez les bienvenus !

Traduit du néerlandais par
Kim Andringa

Au nom de moi-même et de moi seule, je vous souhaite la bienvenue et vous remercie de votre présence à cette réception. N'hésitez pas à vous asseoir à gauche de nulle part. Notre firme vous prie de bien vouloir manifester votre mécontentement par tous les canaux possibles. Aussi tenons-nous à remercier tous les *haters* pour l'attention qu'ils nous accordent.

Mais revenons à nos moutons, nous sommes réunis ici en paix à notre corps défendant pour parler de nous. Moi, vous, nous, ici, chacun, partout, car voilà ce que nous sommes devenus. Pour vous, je suis simplement l'hôtesse qui brille dans une robe de gala visiblement plus chère que la maison d'un Indien moyen, et pendant que vous m'écoutez et que vous vous empiffrez de petits fours, je représente également les négociations pour le traité de paix entre les deux Corées, qui ne verra de toute façon pas le jour avant plusieurs siècles. Nous n'allons pas aborder les conflits d'intérêts ce soir, car comme je l'ai dit, nous sommes ici réunis en paix, quoiqu'à notre corps défendant. C'est pourquoi je vous présente, pour ceux qui ne connaîtraient pas encore, et avant que la guerre n'éclate pour de bon : Rêvez-vous encore ? Inc.

Rêvez-vous encore ? Inc. cherche des personnes colorées qu'elle rassemble pour former un front. Croyez-moi, ce n'est pas si simple. Madame, vous qui êtes au premier rang, n'oubliez pas que je peux voir votre air désapprobateur. Vous n'êtes pas sur Twitter, où vous pouvez vous dissimuler derrière des signes japonais et des photos de chats pour exprimer votre profonde haine gratuite de l'humanité et atténuer vos traumatismes personnels en

les projetant sur autrui. Je n'y suis pour rien si vous avez plus grise mine que la couverture nuageuse moyenne qui dans le ciel belge, et encore, je pèse mes mots. Et pour bien me faire comprendre : ce que je disais au sujet de votre grise mine vaut pour chaque personne dans cette salle.

Mais bon : nous recherchons des personnes qui sortent largement de la moyenne. Notre entreprise voit en noir et blanc, et de ce fait, elle perçoit aussi le reste du spectre chromatique qui se dérobe à vos yeux humains.

Je l'admets, la tâche est lourde, presque impossible de nos jours, mais contre toutes nos attentes, nous parvenons à poursuivre cette difficile besogne.

Permettez-moi de vous présenter Lila Vermandere. Flamande, donc bien de chez nous, et à première vue admirablement grise. Mais regardez encore, mieux que vous ne l'avez jamais fait et mieux que vous ne pourrez jamais le faire, et vous verrez ce que je veux dire. Elle a le truc, bien qu'elle n'ait que dix-sept ans. Elle a le culot de se lever dans une salle remplie de personnes qui ne partagent pas son avis, et d'y ventiler pourtant cette opinion de telle manière qu'on l'écoute. Ce qui la distingue des autres, c'est qu'une telle explosion de couleur peut changer le gris. Le ton change, des nuances différentes prennent le dessus et elle, elle le sait, le sent, en est capable. Cette rare capacité à répandre encore de nos jours une opinion fondée dans un monde connu pour ses phrases creuses, est plus que précieuse.

Ce rare talent correspond exactement à ce que nous recherchons, mais pour prouver que nous respectons les

membres un peu plus âgés de la population, voici un autre exemple bien vivant.

Prenons Mia Vervoort, 93 ans. N'a-t-elle pas l'air pimpant sur cette photo noir et blanc ? Elle sait ce que c'est que d'être gris, et pour sa propre sécurité, elle l'a été une grande partie de sa vie. Les grandes guerres n'étaient pas très favorables à la couleur. C'étaient des meurtres de masse comme ceux que de nos jours nous maquillons par des chiffres creux aux infos, mais Mia a réussi à y survivre, et elle a continué jusqu'au moment où je lui ai parlé. Après lui avoir exposé notre *business plan*, j'ai vu ses yeux s'illuminer, elle était conquise. Elle m'a tout raconté, et je suis sûre qu'en racontant ses histoires à tous, elle changerait le gris dans le monde. Peut-être deviendrait-il plus clair, peut-être plus foncé, mais j'espère que cela apporterait plus de courage à ceux qui portent en eux la couleur.

Je vais à présent citer deux personnes, inconnues, anonymes, et qui viennent d'ici, bien que si les colorés vivent dans le monde entier, parfois trop cachés. Si j'avais été en Chine aujourd'hui, je vous aurais montré un petit garçon des bidonvilles de Beijing. Même si le régime gris local n'aurait pas tellement apprécié, nous aurions bien trouvé un moyen rouge de les retourner. Les grosses sommes d'argent se révèlent souvent efficaces de ce côté-là de la mappemonde.

C'est pour nous éviter ces dépenses que je suis face à vous aujourd'hui : dans un des pays défenseurs de la liberté d'expression, où la couleur n'est pas interdite, ce qui me permet de dire dans une certaine mesure quel est

l'objectif visé par moi-même et les autres parties prenantes de l'entreprise, qui resteront tout à fait anonymes.

La couleur, et la couleur fait... vivre ! En effet, vous êtes clairement déjà tout à fait avec nous.

Je vous entends dire déjà, pourquoi n'êtes-vous pas installés en Amérique, où le « Yes we can ! » domine le quotidien, et pourquoi sommes-nous ici, perdus au milieu de nulle part dans le vallonnement de la campagne flamande ? Eh bien, cela fait quelques années que nous rencontrons un problème avec la couleur aux États-Unis, et depuis un an, ce problème a atteint un niveau critique qu'on pourrait presque qualifier de dramatique. Certes, il y a des éruptions, il y en a partout, mais malgré des années de mise en place et d'une politique utilitaire à cet égard, nos instruments de mesure enregistrent une baisse spectaculaire qu'il nous est impossible d'arrêter avant d'avoir conquis le reste du monde. En ce moment, nous avons de meilleures chances de convaincre nos voisins russes de se rallier à nous, que d'embarquer les Américains. La nation la plus libre du monde ne l'est plus tellement, et la teinte de gris qui commence à dominer l'ensemble du pays vous le montre clairement.

Par ailleurs, il ne s'agit là que d'un exemple parmi d'autres de ce que nous estimons être de bons critères de coloration. La liberté, l'opinion, l'argumentation, l'âme, la créativité, l'esprit critique et ainsi de suite... Tout cela est en vous, profondément enfoui. Si profond qu'il est rare que quelqu'un parvienne à le faire remonter à la surface : il est rare que nous puissions définir nous-mêmes la « masse grise » comme étant nonfonctionnelle.

L'exemple le plus connu est, et restera sans doute pendant un bon moment encore, le Mahatma Gandhi. Grâce à quelques procès douteux en Inde, nous avons obtenu l'autorisation de faire l'autopsie de son corps, mais ces procès sont toujours douteux, donc après l'échange de quelques lettres – nous aurions pu gagner du temps en correspondant par email – nous avons obtenu un rendez-vous. Son corps débordait de couleur. Chaque centimètre en était couvert, même encore aujourd'hui, tant d'années après sa mort. Cet homme est un exemple, et il manque au monde. Je ne veux pas dire que ce dernier se portait bien de son vivant, mais il y avait du progrès. La masse grise indienne a baissé de manière spectaculaire, et nous estimons que le gris s'est éclairci de cinq tons. C'est un record inégalé pour un homme loin d'être omnipotent, mais qui a donné sa vie pour l'humanité.

Il y a partout des gens comme lui, dont l'impact a pu être établi grâce à nos mesures. Je commence, et vous continuez l'énumération ? Faites-moi confiance, vous savez certainement de qui je parle. Martin Luther King, Nelson Mandela et tous les autres. Vous trouverez certainement un nom digne de figurer sur la liste. Seulement, ils ont quasiment tous en commun d'être morts. OK, je vous donne encore Mère Teresa, mais plus il y a de personnes comme celles-ci qui disparaissent, plus le monde sera gris, plus il sera mort.

Car en effet : la couleur fait vivre !

Même ici, où nous nous considérons comme moins gris, nous nous fondons dans la masse anonyme et transparente. Est-ce grave ? Pas tant qu'il y a de la couleur !

Ne vous y trompez pas, chère assistance : la couleur est indispensable à notre monde. Si parfois vous ne la voyez pas, cela ne signifie pas qu'elle n'est pas là. Inconsciemment, chacun la cherche. Moi, vous, cette dame qui continue de me lancer des regards désapprobateurs alors que nous ne sommes vraiment pas sur Twitter. Nous en avons besoin, nous tous. Voilà précisément la raison d'être de Rêvez-vous encore ? Inc.

Nous collectionnons du rêve et nous en distribuons. Appelez cela du *fake news* si vous voulez, nous préférons parler de belles paroles qui stimulent la couleur à l'intérieur des gens. Car laissez-moi vous prédire l'avenir, cher auditoire : à partir du moment où le gris dominera le globe terrestre et où le monde entier se transformera en zone grise – et je soupçonne qu'internet y sera pour quelque chose – alors, nous ne nous trouverons pas dans un endroit où nous aurons envie de vivre, et la crise existentielle aigüe dans laquelle sera plongée la population mondiale se terminera inévitablement par une extinction de masse. Cela ressemble à un scénario d'apocalypse facile, et pour être tout à fait honnête avec vous : c'en est un. Nous ne sommes pas une secte qui appellerait tout le monde au suicide collectif ; nous sommes une entreprise avec une vision, et dans cette vision, ce scénario constitue une perspective d'avenir plausible. Une perspective d'avenir qui ne nous est pas plus favorable qu'à vous, car à qui proposer alors nos services ?

C'est pourquoi nous préférons vous avoir tous ici face à nous, bien vivants et préservés des conséquences que la grisaille vous promet pour l'avenir.

Car la couleur fait vivre, et la couleur est ce qui, en premier lieu, a fait de la vie ce qu'elle est. Une vie où chacun est réellement différent et n'aspire pas à être pareil aux autres. Il n'existe pas deux nuances, ni deux individus identiques. Une vie qui ne connaît pas l'anonymat, une vie où vous savez qui vous êtes. Une vie libre de l'endocritinement qui rend la quête de soi plus difficile que de se fondre dans la masse grise.

Est-ce là ce que vous voulez ? Alors vous êtes libres de quitter la salle maintenant. Voulez-vous une vie remplie de couleur ? Dans ce cas, nous avons la solution. Rêvez-vous encore ? Inc. vous offre un lavage de cerveau gratuit qui permettra une réduction drastique de la grisaille. Oui, y compris à vous, madame, même si on trouvera difficilement plus gris que vous. Tout cela converge dans une formule d'unicité et de couleur que votre esprit se dissimule soigneusement en ce moment même. Bien évidemment, le traitement entraîne des frais cachés, mais je ne rentrerai pas dans ce détail. Si vous signez le formulaire qui circule déjà dans vos rangs, vous ne pourrez plus revenir en arrière, et vous serez liés à notre firme pour le restant de vos jours.

Vous avez tous signé, ceci est la liste ? Formidable !

Au fait, ce que nous n'avons peut-être pas dit, mais qui figure très clairement dans les petits caractères des conditions de souscription que vous n'avez de toute façon pas lues, c'est que vous vous vendez à la couleur. Est-ce mieux que d'être gris ? En fonction de la société, c'est plus que probable, mais à titre individuel, il se pourrait que vous ne fassiez que vous radicaliser, montrant ainsi à l'humanité

quel est vraiment l'effet de la grisaille. Sinon, pourquoi aurions-nous cherché une salle remplie des personnes les plus grises du pays ? Oui, madame, cela fait quatre fois que je vous le dis : vous y compris ! Mais consolez-vous : vous ne vous en apercevrez guère.

Je vous remercie une nouvelle fois de votre attention. À votre sortie de la salle, on vous emmènera pour votre traitement. Une bonne continuation de votre vie, et par avance merci de votre confiance. Et n'oubliez pas : toute haine est la bienvenue, car la mauvaise publicité, ça reste de la publicité !

Doreen Hendrixx

Herzlich willkommen!

aus dem Niederländischen von
Lisa Mensing

In meinem Namen, und ausschließlich in meinem Namen, heiße ich Sie willkommen und danke Ihnen herzlich für Ihre Anwesenheit bei diesem Empfang. Nehmen Sie gerne links vom Nirgendwo Platz. Die Firma bittet sie höflich darum, Ihrer Unzufriedenheit auf allen möglichen Wegen Ausdruck zu verleihen. Wir möchten außerdem allen Hatern für die uns geschenkte Aufmerksamkeit danken.

Aber das nur am Rande, wir haben uns hier mit Widerwillen in Frieden versammelt, um über uns zu sprechen. Ich, Sie, wir, hier, jeder, überall, denn das ist es, was wir geworden sind. Für Sie bin ich einfach nur die Gastgeberin, die in einem Galakleid glänzt, das deutlich teurer ist, als das durchschnittliche Haus eines Inders, und während Sie mir hier zuhören und dabei Häppchen in sich hineinstopfen, repräsentiere ich gleichzeitig auch die Verhandlungen für den Friedensvertrag zwischen Nord- und Südkorea, der in den nächsten Jahrhunderten sowieso nicht zustande kommen wird. Um Interessenskonflikte soll es heute Abend nicht gehen, denn ich habe gesagt, dass wir in Frieden zusammengekommen sind, auch wenn es mit Widerwillen geschieht. Deshalb präsentiere ich Ihnen, für diejenigen, die es wirklich noch nicht kennen, und bevor es wirklich zum Krieg kommt: Träumen Sie noch? Inc.

Träumen Sie noch? Inc. sucht Menschen mit Farbe und vereint sie, um eine Front zu bilden. Glauben Sie mir, das ist gar nicht so einfach. Gnädige Frau, Sie stehen ganz vorne, denken Sie also daran, dass ich Ihren abfälligen Gesichtsausdruck sehen kann. Das hier ist nicht

Twitter, wo Sie sich hinter japanischen Schriftzeichen und Katzenfotos verstecken können, um Ihrem tiefen, unbegründeten Hass gegen die Menschheit Ausdruck zu verleihen und Ihr persönliches Trauma zu lindern, indem Sie es auf andere projizieren. Ich kann auch nichts dagegen machen, dass Sie grauer sehen als die durchschnittliche Wolkendecke, die den belgischen Luftraum durchkreuzt – und das ist noch ein Understatement. Und um mein Statement zu machen: Das grauer sehen gilt für jeden in diesem Saal.

Aber nun gut: Wir sind auf der Suche nach Menschen, die den Durchschnitt weit hinter sich lassen. Unsere Firma sieht schwarz und weiß und somit sieht sie auch den Rest des Farbspektrums, der Ihren menschlichen Augen verborgen bleibt.

Ich gebe zu, dass es eine schwierige Aufgabe ist, in diesen Zeiten vielleicht sogar schier unmöglich, aber entgegen unseren eigenen Erwartungen ist es uns gelungen, diese zentnerschwere Aufgabe fortzuführen.

Ich möchte Ihnen gerne Lila Vermandere vorstellen. Flamin, eine Einheimische also, und auf den ersten Blick bewundernswert grau. Wenn Sie allerdings genauer hinschauen, als Sie es jemals getan haben, und genauer, als Sie es jemals können werden, dann sehen Sie, was ich meine. Sie hat es, auch wenn sie gerade mal siebzehn Jahre alt ist. Sie hat den Mumm, hier vor einem Saal voller Menschen aufrecht zu stehen, die ihre Meinung nicht teilen, und kann ihre Meinung doch auf eine Art und Weise in Worte fassen, dass ihr zugehört wird. Der Unterschied zwischen ihr und dem Rest ist, dass solch ein Farbausbruch zu

einer Veränderung des Graus führen kann. Der Farbton verändert sich, die Nuancen übernehmen es, und sie weiß das, sie spürt es, sie kann das. Diese seltene Gabe, auch heutzutage noch eine fundierte Meinung in einer Welt zu vertreten, die für ihre leeren Worte bekannt ist, ist mehr als wertvoll.

Diese außergewöhnliche Gabe ist genau das, wonach wir suchen; aber um zu beweisen, dass wir auch unserer etwas älteren Bevölkerung Respekt entgegenbringen, möchte ich Ihnen hier ein weiteres, quicklebendes Beispiel präsentieren.

Schauen Sie sich Mia Vervoort an, 93 Jahre alt – sieht sie auf diesem Schwarz-Weiß-Foto nicht gut aus? Sie weiß, was es bedeutet, grau zu sein und sicherheitshalber ist sie das auch einen Großteil ihres Lebens gewesen. Die großen Kriege waren der Farbe nicht gerade gut gesinnt. Es kam zu Massenmorden, die wir heutzutage gekonnt als nichtssagende Zahlen in den Nachrichten tarnen, aber Mia ist es gelungen, das alles zu überleben und sie hat so lange durchgehalten, dass ich mit ihr sprechen konnte. Als ich ihr unseren Businessplan präsentiert habe, leuchteten ihre Augen und es war sofort um sie geschehen. Sie hat mir alles erzählt und ich bin mir sicher, dass sich das Grau dieser Welt verändern würde, wenn sie allen ihre Geschichten erzählen würde. Vielleicht würde es heller, vielleicht dunkler, aber hoffentlich hielte es mehr Mut für diejenigen bereit, die die Farbe in sich tragen.

Ich habe gerade zwei Menschen vorgestellt, unbekannt, ungeliebt, Einheimische, doch die Farbenreichen sind über die ganze Welt verteilt und manchmal allzu gut

versteckt. Hätte ich mich nach China getraut, so hätte ich Ihnen einen Jungen aus dem Armenviertel Pekings präsentiert. Auch wenn das dortige graue Regime das bestimmt nicht befürwortet hätte, hätten wir mit Sicherheit einen roten Weg gefunden, es zu stürzen. Viel Geld etwa wirkt auf jener Seite des Globus meist Wunder.

Um diese Kosten einzusparen, stehe ich jetzt hier: In einem der Länder, in denen die Freiheit der Meinungsäußerung unterstützt wird, wo Farbe nicht verboten ist und es steht mir zu, gewissermaßen zu sagen, was ich und die vollkommen anonymen Stakeholder der Firma erreichen wollen.

Farbe, und Farbe schafft... Leben! Wahrlich, Sie sind bereits auf der richtigen Fährte.

Ich höre Sie schon fragen: Warum bleiben Sie dann nicht in Amerika, wo »Yes we can!« das Leben bestimmt und warum befinden wir uns hier irgendwo in *the middle of nowhere* auf dem leicht hügeligen, flämischen Land? Nun ja, seit einigen Jahren gibt es immer mehr Probleme mit der Farbe in den USA und diese Probleme haben seit einem Jahr einen kritischen Tiefpunkt erreicht, der nahezu dramatisch ist. Gewiss, es gibt Ausbrüche, die gibt es überall, aber trotz vielen Jahren des Aufbaus und der diesbezüglich sinnvollen Politik zeigt unser Messinstrument einen drastischen Rückgang an, der nicht gestoppt werden kann, sofern wir nicht den Rest der Welt erobern. Momentan ist die Chance größer, unsere russischen Nachbarn im Norden auf unsere Seite zu ziehen, als die Amerikaner ins Boot zu holen. Das freieste Land der Welt ist nicht mehr allzu frei, und das können Sie

gut an dem Grauton sehen, der das Land allumfassend überschattet.

Das ist übrigens nur eines der Beispiele, die wir als wichtige Kriterien für Farbe betrachten. Freiheit, Meinung, Argumentation, Seele, Kreativität, Kritik und vieles mehr... Sie tragen es in sich, ganz tief verborgen. So tief, dass es selten jemandem gelingt, es aus eigener Kraft zum Vorschein zu bringen, sogar die »graue Masse« können wir nur selten als etwas definieren, das nicht funktional ist.

Das allerbekannteste Beispiel ist und bleibt höchstwahrscheinlich noch einige Zeit lang Mahatma Gandhi. Wir durften aufgrund einiger zwielichtiger Rechtsfälle in Indien an seinem Körper eine Autopsie durchführen, die Rechtsfälle sind eigentlich immer zwielichtig, deshalb gelang es uns nach mehrfachem Briefwechsel – es wäre per E-Mail schneller gegangen – einen Termin zu vereinbaren. Sein Körper barst vor Farbe. Jeder Zentimeter ist mit Farbe bedeckt, sogar jetzt noch, so viele Jahre nach seinem Tod. Dieser Mann ist ein Vorbild und fehlt der Welt. Damit meine ich nicht, dass es der Welt gut ging, als er noch lebte, aber es gab einen Fortschritt. Die indische graue Masse hatte sich drastisch verkleinert und das Grau war Schätzungen zufolge fünf Töne heller geworden. Das ist ein beispielloser Rekord für einen Mann, der längst nicht alles konnte, aber sein Leben der Menschheit widmete.

Überall gab es solche Menschen, über die wir durch Messungen herausgefunden haben, welchen Einfluss sie hatten. Ich fange an, und Sie ergänzen. Glauben Sie mir: Sie wissen bestimmt, von wem ich spreche. Martin

Luther King, Nelson Mandela, und so könnte ich mühelos weitermachen. Sie finden mit Sicherheit würdige Ergänzungen für diese Liste. All diese Menschen haben eines gemeinsam: sie sind tot. Okay, ich möchte noch Mutter Theresa nennen, aber je mehr Menschen dieser Art sterben, desto grauer, desto toter wird die Welt.

Denn wahrlich: Farbe schafft Leben!

Sogar hier, wo wir uns als weniger grau betrachten, verschwinden wir in der Masse der Anonymität und Transparenz. Ist das eine Katastrophe? Nicht, so lange Farbe existiert! Lassen Sie sich nicht täuschen, liebe Anwesende: Farbe ist in dieser Welt bitter nötig. Wenn Sie sie manchmal nicht sehen, heißt das nicht, dass sie nicht existiert. Unbewusst sucht jeder nach ihr. Ich, Sie, die Dame, die mich immer noch abfällig ansieht, obwohl das hier wirklich nicht Twitter ist. Wir benötigen sie, wir alle. Und genau deshalb gibt es jetzt Träumen Sie noch? Inc.

Wir sammeln Träume und verbreiten sie. Für Sie sind das vielleicht *Fake News*, für uns sind es schöne Wörter, die die Farbe im Menschen stimulieren. Denn ich werde Ihnen etwas prophezeien, liebe Zuhörer: In dem Moment, wo das Grau die Erdkugel übernehmen wird und die ganze Welt eine Grauzone wird – und ich vermute, dass das Internet etwas damit zu tun haben wird – in dem Moment befinden wir uns nicht an einem Ort, wo wir leben wollen, weshalb die akute existentielle Krise der Weltbevölkerung unabwendbar in einer Massen-Auslöschung enden wird. Das klingt jetzt wie ein billiges Domsday-Szenario und um ehrlich zu sein: das ist es auch. Wir sind keine Sekte, die alle darum bittet, kollekti-

ven Selbstmord zu begehen, wir sind eine Firma mit einer Einsicht und diese Einsicht besagt, dass dieses Szenario eine mögliche Zukunftsperspektive ist. Eine Zukunftsperspektive, die auch uns nicht gefällt, denn wem sollten wir dann unsere Dienste anbieten?

Wir haben Sie alle hier deshalb lieber direkt vor der Nase, lebendig und von den Folgen verschont, die das Grau für Sie in der Zukunft birgt.

Denn Farbe schafft Leben und Farbe ist, was das Leben in erster Instanz zu dem gemacht hat, was es ist. Ein Leben, in dem jeder wirklich anders ist und nicht gleich sein will. Kein Farbton ist gleich und darüber hinaus auch kein einziger Mensch. Ein Leben, in dem Anonymität nicht existiert, ein Leben, in dem Sie wissen, wer Sie sind. Ein Leben, in dem Sie nicht so indoktriniert werden, dass die Suche nach sich selbst schwieriger ist, als das Verschwinden in der grauen Masse.

Ist es etwa das, was Sie wollen? Dann können Sie den Saal jetzt verlassen. Oder wollen Sie ein Leben voller Farbe?

Gut, dann haben wir eine Lösung für Sie. Träumen Sie noch? Inc. bietet Ihnen eine kostenlose Gehirnwäsche an, die dafür sorgt, dass das Grau drastisch zurückgedrängt wird. Ja, auch bei Ihnen, meine Dame, auch wenn es kaum noch grauer sein könnte, als bei Ihnen. Das alles findet sich in einer Formel der Einzigartigkeit und Farbe, die Ihr Geist in diesem Moment erfolgreich vor sich selbst versteckt. Natürlich sind mit dieser Behandlung versteckte Kosten verbunden, aber die werde ich mal nicht weiter erörtern. Wenn Sie das Formular unterschreiben,

das gerade herumgeht, gibt es keinen Weg mehr zurück, und Sie sind für den Rest Ihres Lebens an uns gebunden.

Haben Sie alle unterschrieben und ist das hier die Liste? Großartig!

Nun denn, was wir vielleicht nicht dazu gesagt haben, was aber deutlich im Kleingedruckten der Allgemeinen Geschäftsbedingungen stand, die Sie ja doch nicht gelesen haben, ist, dass Sie sich selbst an die Farbe verkauft haben. Ist das besser, als grau zu sein? In gesellschaftlicher Hinsicht ist das mehr als wahrscheinlich, aber bei Ihnen könnte es auch durchaus passieren, dass Sie sich lediglich radikalieren und der Menschheit zeigen, welchen Effekt das Grau eigentlich hat. Warum sonst sollten wir einen Saal suchen, der mit den grauesten Menschen des Landes gefüllt ist? Ja, meine Dame, das ist jetzt das vierte Mal, dass ich es sage: Das gilt auch für Sie! Aber lassen Sie sich trösten, Sie werden davon nicht viel merken.

Abermals vielen Dank für Ihre Aufmerksamkeit. Auf dem Weg nach draußen werden Sie abgefangen und für Ihre Behandlung mitgenommen. Ich wünsche Ihnen einen schönen, weiteren Rest Ihres Lebens und bedanke mich schon mal dafür, dass Sie Geschäfte mit uns machen wollen. Und vergessen Sie nicht: All der Hass ist willkommen, denn auch schlechte Reklame ist Reklame!



19 jaar, Achel

Jennifer Okele

Spiegelbeeld

Reflectie

‘Als ik in jou mezelf zie.’

‘Als jij in mij jezelf ziet?’ Haar stem verving hem elke keer weer van hetzelfde ontzag en enthousiasme. Zoals een kind dat een vlinder ziet ontpoppen uit een lelijke cocon.

‘Wat maakt dat ons?’ Een rilling ging door hem heen wachtend op haar woord.

‘Wij.’ Een seconde keek ze hem aan en als de wind verdween ze, hem met zijn imperfecte spiegelbeeld en een kamer vol twijfels achterlatend.

Het meisje dat recent zijn spiegelbeeld geworden was, liet hem bij elk antwoord met meer vragen achter.

Hij ging zitten op de grond. Wanneer was dit begonnen? Op een dag, dé dag misschien? Hij wist het niet. Hij had op het grasveld gelegen, grenzend aan het eindige niets dat sommigen de rivier noemden, hij zijn thuis. Het was een rare plaats eigenlijk. Een huisje aan een spoorweg, een rivier en een spoorwegbrug. Dat was zijn wereld, in de schaduw van de miljoenenstad achter zijn rug. Maar die stad deed er niet toe, met het stadsgeruis, overstemd door de luid bruisende rivier, was hij hier alleen. Een brug en een huis, zijn rijk, zijn paradijs.

Springen, verdrinken, de keuzes waren eindeloos. De dood was makkelijker dan het leven op een plaats als deze en zo vond hij zijn rust. Telkens weer wanneer het treinspoor begon te trillen sprong hij op. Op de automatische piloot nam zijn lichaam het van hem over. Het knarsende grint, zijn schoenen op de ijzeren sporen. Elke

dag dezelfde geluiden. Automatisch spanden zijn kuiten zich, en richtte hij zich op, zijn ogen gevestigd op de stad in de verte, maar zijn blik op oneindig. Zijn voeten schuifelden over de metalen sporen wachtend op... De bel. Snelheid en oorverdovend lawaai verdreven de stilte in zijn hoofd en vulden de anders altijd lege plaats. Toen hij zich aan de andere kant in het gras liet vallen, door de brug gescheiden van zijn thuis, brandden zijn spieren. De trein raasde voorbij, te laat om zijn slachtoffer te raken, misschien morgen, of de dag erna.

Op de terugweg naar zijn lege huis, over de treinsporen die nog nazinderden, kijkend naar de rivier die hij overstak, overviel hem keer op keer de zinloosheid. Hij leefde, imperfect, liep snel, te snel om het leven te beëindigen maar zou nooit de snelste zijn. Hij voelde dat hij leefde, maar nog steeds imperfect. Telkens weer overviel hem die leegte, tot die dag.

Wanneer hij terug thuis was, ging hij uiteindelijk altijd zitten voor zijn spiegel. Hij zag de jongen waar hij elke dag weer van wegliep. Hij zag zichzelf, telkens weer, tot er op een dag meer was. Meer dan hij, zij.

Zoals hij die dag zijn lichaam neerlegde op bed, legde zijn hoofd zich neer bij het feit dat zin nou eenmaal niet iets was wat hij zou vinden in het leven. Wie kan zin vinden wanneer hij alles al is verloren? Als hij maar sneller was geweest, of juist niet snel genoeg was geweest. Zijn ogen gleden over de schamele bezittingen die zijn hutje sierden. De weinige kleren die hij door de jaren heen had verzameld. De enkele dingen die hij had durven meenemen uit zijn lang vervlogen jeugd. Niet dat zijn

twintig jaar hem het uiterlijk van zijn jeugd ontnomen hadden, maar de weinige jaren van zijn leven hadden hem des te meer getekend. Als laatste gleed zijn blik over de goudomrande spiegel. De enige luxe die hij zichzelf had gegund toen hij hierheen kwam, en meteen ook zijn grootste marteling. Elke dag verplichtte hij zichzelf te kijken, zichzelf te zien. Zijn verleden, zijn fouten, zijn imperfecte evenbeeld.

Misschien was hij gelukkig daar. Totaal incapabel geluk te definiëren, te onervaren om besef te hebben van die luxe, kon hij niet anders dan stellen dat hij gelukkig was. Hij wilde niet weg, niet vluchten, slechts rennen. Niet vergeten, slechts verzachten. Niet sterven, slechts vervagen. Hij richtte zich op, ging zitten voor de spiegel en daar was zij. Eerst zoals de wind, vluchtig was ze dagenlang, totdat, alsof het lef aan haar gegeven was, ze bleef staan. Hij stond daar, keek, zag haar in zijn reflectie. In alles wat zij was, was hij haar mindere. Voor zijn gebruinde armen, had zij haar bleke huid. Geen bruine ogen vol met leegte keken terug, maar blauwe, vrij van zorgen, vrij van schuld.

‘Hi.’ Was het raar om tegen je spiegelbeeld te spreken? Ze vluchtte niet, maar, alsof ze omhuld was door mist, kon hij haar niet in beelden vangen. Vervuld van een onbekend verlangen, kon niets hem van haar weghouden.

‘Spreek,’ zei hij, smeekte hij meer. Ze kantelde haar hoofd, alsof het concept van praten haar onbekend was.

‘Zwijg!’ Haar stem verspreidde zich als een zoet parfum in zijn kleine stormige huis. Vulde hem met een licht gevoel, alsof helium hem even het gewicht van het leven ontnam. Haar stem was licht, maar haar gebod bevroor

zijn anders zo sterke lichaam. Ze leek zwak, alsof haar gestalte uit puur licht gesponnen was, maar sterk straalde de wilskracht uit haar breekbare persoon. Vanaf die eerste blik wist hij zijn hart aan haar te hebben verkocht, maar zo snel als ze gekomen was, verdween ze ook weer.

Ook al bleef ze nooit lang, zijn anders lege dagen draaiden al snel volledig om haar. Meestal zweeg ze, keek ze hem aan met haar heldere ogen, haar gouden haren omlijstten een zacht gezicht. Lief, met bolle wangen om zijn ingevallen gezicht te laten verbleken. Toch kon hij zich geen beeld vormen van het meisje dat zijn leven beheerste. Zo snel als zij verdween, leken ook zijn herinneringen aan haar te vervagen. Zijn liefde bleef, groeide, maar haar beeltenis vervaagde, totdat enkel zijn spiegelbeeld overbleef.

Ze verliet hem steeds, voordat ze duidelijk werd, haar beeld, haar woorden, ze lieten hem achter met meer raadsels dan haar antwoorden ooit beantwoordden. Hij liep nog steeds, de trein op zijn hielen, maar nu liep hij voor haar. Pas als vermoeidheid en hitte zijn hoofd deden duizelen, zag hij haar helder. Dus zou hij lopen, zijn leven vergokken, als het hem tijd met haar zou opleveren. Want men vergooit nou eenmaal alles, voor datgene wat de leegte in een hart opvult.

‘Misschien moet je meer houden van je spiegelbeeld dan van mij?’ Haar blauwe ogen schitterden in de felle twinkeling van het opkomende licht. Haar schoonheid deed het beeld rimpelen zoals een ketsend keitje het spiegelgladde oppervlak van een meer ruw verstoort. In de rimpeling zag hij zijn eigen doffe blik.

‘Waarom zou ik dat doen. Waarom moet ik van imperfectie houden?’

‘Dus ik ben...’

‘Perfect, jij bent perfect.’ Hij wist het ineens zo zeker. Alsof de gedachte als een zaadje in zijn hoofd was geplant en zich nu stevig in zijn hoofd had verankerd.

Ze schudde haar hoofd en frustratie gleed over haar zorgeloze blik. In een oogwenk gleed een mes uit haar zak.

‘Imperfectie kan best perfect zijn,’ fluisterde ze bijna. Met een snelle beweging gleed het mes door haar gouden haar. De lokken dwarrelden nog naar beneden, maar zij was lang vervlogen.

‘Je bent er.’ Zijn blikveld beneveld door zwarte vlekken, sterren fonkelden voor haar beeld. Zijn lichaam was op, maar zijn ziel leefde. Het was het waard, want voor de eerste keer beseftte hij ten volle hoe mooi ze was. Elke keer zag hij meer, maar elke keer werd het zwaarder om haar terug te zien. Zijn lichaam was gewend geraakt aan de verwaarlozing, maar slechts in uitputting verscheen zij.

‘Ik ben er. Waarom moet ik er zijn?’

‘Wat bedoel je? Ik kan niet leven zonder jou.’ Ze schudde haar hoofd met een zweem van teleurstelling. De zorgeloosheid was helaas uit haar ogen vervlogen.

‘Mijn perfecte meisje,’ fluisterde hij haar toe. Hoewel ze glimlachte om zijn opmerking, leek het haar verdriet evenzeer te verhogen. Haar handen sloten zich om het lemmet van het mes en een druppel bloed vloede naar beneden. Geschokt zette hij een stap naar achter.

‘Ben ik nu niet meer perfect?’

Ze veegde een traan weg en een streep bloed bleef achter op haar eerst zo bleke huid.

‘Tuurlijk wel,’ fluisterde hij, zijn stem haperde. ‘Jij bent altijd perfect.’ Hij zei het, maar hij wist niet of zijn stem de woorden ver genoeg droeg om ze aan haar te laten horen. Ze schudde haar hoofd.

‘Perfect imperfect.’

Hij wilde nog zoveel zeggen, maar een keer knippen, en ze was weg.

‘Je bent mooi.’

‘Ben ik nog steeds mooi?’

Hij lachte pijnlijk. Hij wist waar zijn vorige complimenten toe geleid hadden. Haar hakkelige haar viel maar juist over de snee in haar wang. Maar toch, hoe meer gehavend, hoe meer overtuiging zijn woorden droegen.

‘Jij blijft alles, ook al is er niks meer van je over.’ Tranen vulden haar normaal zo heldere ogen.

‘Een schim is jou alles? Ook al blijft er niks meer van haar over?’

Hij knikte, zij ook. Hij sloot zijn ogen, bang te zien waar het mes deze keer zou treffen.

‘Het spijt me.’ Dat zei ze, alleen dat. Met een klap sprong de spiegel in scherven uiteen.

Nu de scherven zijn vingers hadden bevlekt en zijn spiegelbeeld was verkleurd door de rode gloed, verliet hij de kamer die zijn thuis geworden was. Verliet hij het meisje dat zijn liefde geworden was.

Wanneer was de zon zo bleek geworden? Zelfs door de vergeelde ramen had hij helderder geschenen. Hij liep de spoorbrug op. Stenen knerpten onder zijn voeten. Voor

hem, de schim van zijn spiegelbeeld, van haar. De rails begonnen vervaarlijk te trillen en zoals hij dat al duizenden keren had gedaan, sloot hij zijn ogen, nu voor een laatste keer. Hij liet de zo vaak geschonden grond achter zich. Ruis en adrenaline wisten een laatste keer zijn werfelende gedachten. Lucht werd uit zijn longen gedrukt en een laatste keer sprong hij van het koele metaal op de zanderige grond. Zijn ogen schoten open en zijn hart stopte. Daar was zij, de rails onder haar slanke benen. Niet van plan te rennen, niet van plan te vluchten. Hij rende, de trein raasde, haar ogen gesloten. Zijn huid op de hare, de klap en het werd stil.

De trein raasde niet door, deze ene keer vulde stilte zijn hoofd niet. Geen stilte, maar het zachte geklop van een ander hart. Zijn longen vulden zich met de koele lucht, handen gleden over het meisje in zijn armen en voor een keer had het zin. Perfect imperfect.

Jennifer Okele

Image spéculaire

Traduit du néerlandais par
Arlette Ounanian

Reffet

« Si c'est moi que je vois en toi. »

« Si c'est toi que tu vois en moi ? » Chaque fois, sa voix le remplissait du même enthousiasme respectueux. Comme l'enfant qui voit un papillon sortir d'un vilain cocon.

« Qu'est-ce que cela fait de nous ? » Un frisson le parcourut dans l'attente des mots qu'elle allait prononcer.

« Un nous. » Elle le fixa une petite seconde puis disparut comme le vent, le laissant seul devant l'imperfection de son reflet dans une pièce remplie de doutes.

Chaque réponse de la jeune fille qui, depuis peu, était devenue son image spéculaire, faisait naître en lui de nouvelles questions.

Il alla s'asseoir sur le sol. Quand cela avait-il commencé ? Un jour, ce fameux jour peut-être ? Il ne savait pas. Il était dans la prairie bordant ce néant délimité que certains appellent la rivière et lui son chez soi. C'était un drôle d'endroit en vérité. Une maisonnette près d'une voie ferrée, d'une rivière et d'un pont de chemin de fer. C'était son monde, dans l'ombre de la métropole qui s'élevait à l'arrière-plan. Mais peu lui importait la ville et ses frémissements, le bruissement sonore de la rivière les recouvrait, il était seul ici. Un pont et une maisonnette, son royaume, son paradis.

Sauter, se noyer, il avait le choix. Il était plus facile de mourir que de vivre dans un tel endroit, et cette idée l'apaisait. À chaque fois que les rails se mettaient à vibrer, il bondissait. Son corps, sur pilote automatique, prenait

le pas sur son esprit. Le grincement des graviers, le frottement de ses pieds sur les rails. Les mêmes bruits, tous les jours. Les muscles de ses mollets tendus, il bondissait, les yeux fixés sur la ville au loin et son regard contemplant l'infini. Ses pieds frottaient légèrement les rails, attendant... le sifflet. La vitesse, le bruit assourdissant transperçaient le silence dans sa tête et envahissaient le lieu d'ordinaire si dénudé. Quand il se laissait tomber dans l'herbe, de l'autre côté des rails, le pont le séparant de sa maison, ses muscles étaient en feu. Le train filait plus avant, trop tard pour renverser sa victime, demain peut-être, ou le jour suivant.

En retournant vers sa maison vide sur les rails encore chauds, contemplant la rivière qu'il traversait, il était, à chaque fois, gagné par un sentiment d'absurdité. Il vivait, mais imparfait ; il courait vite, trop vite pour mettre fin à ses jours, mais jamais il ne serait le plus rapide. Il se sentait vivant, mais il n'atteignait pas la perfection. Et chaque fois, un grand vide l'envahissait. Jusqu'à ce jour.

Une fois chez lui, il s'asseyait devant le miroir. Et ce qu'il voyait, c'était le garçon qu'il essayait de fuir. Il le voyait sans cesse. Et puis un jour, il vit autre chose encore. Il la vit, Elle.

Ce jour-là, en s'étendant sur son lit, il accepta l'idée qu'il n'arriverait pas à mettre du sens dans sa vie. Quel sens, en effet, donner à l'existence quand on a tout perdu ? Si seulement il avait été plus rapide, ou moins rapide au contraire. Son regard glissa sur les quelques affaires qui meublaient sa maison. Les rares vêtements qu'il avait réunis au cours des ans. Les quelques objets, souvenirs

de son enfance depuis longtemps révolue, qu'il avait osé emporter. Non pas qu'à vingt ans, il ait perdu l'éclat de sa jeunesse, mais le peu d'années qu'il avait vécues l'avait déjà bien marqué. Il s'arrêta finalement sur le miroir au cadre d'or. Le seul luxe qu'il s'était permis en emménageant ici, son seul luxe mais aussi son plus grand supplice. Chaque jour, il s'obligeait à se regarder, à se voir. Son passé, ses erreurs, sa réplique imparfaite.

Peut-être qu'il était heureux dans cette solitude. Bien qu'il eut été incapable probablement de définir le bonheur, il était trop inexpérimenté pour se faire une idée du luxe que cela représentait, il ne pouvait que se croire heureux. Il ne voulait pas partir, pas fuir, seulement courir. Pas oublier, juste tempérer la douleur. Pas mourir, juste disparaître. Il s'était levé, s'était dirigé vers le miroir et soudain, elle était là. Furtive tout d'abord, un simple souffle pendant des jours entiers, puis, s'étant engaillardie, elle était restée. Immobile devant le miroir, il se regardait et la voyait transparaître dans son reflet. Dans tout ce qu'elle était, il lui était inférieur. À ses bras bronzés répondait sa peau pâle et les yeux qui le fixaient n'étaient ni bruns ni vides mais bleus, insouciant, innocents.

« Hello ? » Était-ce bizarre de parler à son reflet ? Elle n'a pas fui, mais elle était comme enveloppée de brume et il n'arrivait pas à saisir son image. Un désir inconnu et insatiable s'était emparé de lui, plus rien ne pouvait l'éloigner d'elle.

« Parle, » dit-il, supplia-t-il. Elle pencha la tête de côté, comme si le concept même de la parole lui était étranger.

« Ne dis rien. » La voix féminine se répandit comme un doux parfum dans la maisonnette orageuse. L'emplis d'un sentiment de légèreté, comme si de l'hélium lui retirait le poids de la vie. Sa voix était douce, mais son commandement pétrifia son corps, athlétique pourtant. Gracile, elle semblait constituée de fils aériens, mais une volonté sans faille émanait de cette fragilité. Dès le premier regard, il sut que son cœur était pris, mais elle disparut aussi subitement qu'elle était venue.

Bien que fréquentes, ses absences ne duraient jamais longtemps et ses journées, si vides auparavant, se remplirent vite d'elle. La plupart du temps, elle se taisait, elle le regardait avec ses yeux limpides, ses cheveux d'or encadrant son doux visage. Adorable, avec des joues rondes à faire pâlir le visage maigre du garçon. Pourtant, il n'arrivait pas à se former une idée précise de la jeune fille qui dominait sa vie. Le souvenir qu'il avait d'elle semblait s'évanouir aussitôt qu'elle disparaissait. Son amour demeurait, grandissait, mais son image à elle s'estompait jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le seul reflet du garçon.

Elle se dérobaient avant que son apparence, ses mots ne deviennent manifestes, ses réponses créaient plus d'énigmes qu'elles n'en résolvaient. Il courait toujours, le train sur les talons, mais maintenant, il le faisait pour elle. Il fallait que la fatigue et la chaleur lui tournent la tête pour qu'il la voie clairement. Il continuait donc à courir, à jouer sa vie, puisque cela lui procurait du temps avec elle. Car on est prêt à miser sa vie pour remplir la vacuité du cœur.

« Tu devrais peut-être aimer ton reflet plutôt que moi ? »
Ses yeux bleus brillaient dans le vif scintillement de l'aube naissante. Sa beauté ridait l'image comme les ricochets troublent la surface d'un lac. Les rides lui renvoyaient son propre regard, terne.

« Pourquoi le ferais-je. Pourquoi devrais-je aimer l'imperfection ?

– Donc, moi je suis...

– Parfaite, tu es parfaite. » Il en était tellement sûr tout à coup. Comme si l'idée avait germé dans son cerveau et qu'elle s'y était, maintenant, solidement implantée.

Elle secoua la tête et la frustration glissa dans son regard insouciant. En un éclair, un couteau glissa de sa poche.

« L'imperfection peut très bien être parfaite, » dit-elle dans un murmure. Vive comme l'éclair, elle passa le couteau dans ses boucles blondes. Les mèches tourbillonnaient encore vers le sol qu'elle s'était déjà évaporée depuis longtemps.

« Tu es là. » Des taches noires brouillaient sa vision, des scintillement d'étoiles traversaient son image. Son corps avait disparu mais son âme vivait. Le jeu en valait la chandelle car pour la première fois, il réalisait pleinement à quel point elle était belle. A chaque apparition, elle se dévoilait davantage, mais c'était à chaque fois plus difficile de la faire réapparaître. Son corps s'était habitué aux privations mais il devait le mener au bord de l'épuisement total pour la faire revenir.

« Je suis là. Pourquoi faut-il que je sois là ?

– Que veux-tu dire ? Je ne peux pas vivre sans toi. » Elle secoua la tête, un brin déçue. L'insouciance avait, hélas, quitté son regard.

« Mon amie parfaite, » lui murmura-t-il. Sa phrase la fit sourire mais elle n'en souffrit que davantage. Ses mains serrèrent la lame du couteau et une goutte de sang tomba sur le sol. Choqué, il fit un pas en arrière.

« Et maintenant, je ne suis plus parfaite ? »

Elle essuya une larme, laissant une trace de sang, un peu de rouge sur son visage auparavant si pâle.

« Si, bien sûr, » bredouilla-t-il, « tu es toujours parfaite. » Il le dit mais il doutait que sa voix porte assez loin pour qu'elle puisse l'entendre. Elle secoua la tête.

« Parfaite imparfaite. »

Il avait encore tant de choses à lui dire, mais vive comme l'éclair, elle avait disparu.

« Tu es belle.

– Suis-je toujours belle ? »

Il rit, un rire forcé. Il savait ce que son compliment précédent avait provoqué. Les cheveux saccagés couvraient la plaie sur son visage. Pourtant, plus elle était abîmée, plus les mots du garçon se voulaient convaincants.

« Tu seras toujours tout pour moi, quand bien même il ne resterait rien de toi. » Des larmes remplirent les yeux d'ordinaire si limpides.

« Une ombre est tout pour toi ? Même s'il ne reste plus rien d'elle ? »

Il acquiesça d'un signe de tête, elle fit de même. Il ferma les yeux, craignant de voir ce que le couteau, cette fois, allait frapper.

« Je suis désolée, » dit-elle. Rien d'autre. Le miroir se brisa brusquement en mille morceaux.

Maintenant que les éclats de verre avaient taché ses doigts, que son reflet s'était coloré de rouge, il quitta la pièce qui était devenue sa maison.

Depuis quand le soleil était-il aussi pâle ? Avant il brillait davantage, même à travers les fenêtres jaunies. Il se rendit au pont du chemin de fer. Les cailloux crissaient sous ses pieds. Devant lui, l'ombre de son reflet, d'elle. Les rails commençaient à vibrer dangereusement et, comme il l'avait déjà fait de nombreuses fois, il ferma les yeux, pour la dernière fois à présent. Il laissa le sol tant de fois foulé derrière lui. L'adrénaline et le bruit de ses pieds raclant le fer chassèrent une dernière fois le tourbillon de ses pensées. Il expira une dernière fois l'air de ses poumons et pour la dernière fois, il sauta du métal froid sur le sol sablonneux. Ses yeux s'ouvrirent brusquement et son cœur s'arrêta. Elle était là, les rails sous ses jambes élancées. Elle n'avait pas l'intention de courir, pas l'intention de fuir. Il s'élança, le train arrivait à toute vitesse, elle gardait les yeux fermés. Allongé sur elle, peau contre peau, un bruit sec puis le silence.

Le train a arrêté sa course. Cette fois-ci, ce n'est pas le silence qui remplit sa tête. C'est le doux battement d'un autre cœur. Ses poumons se remplissent d'air frais, ses mains glissent sur la fille dans ses bras et pour une fois, cela fait sens. Parfait imparfait.

Jennifer Okele

Spiegelbild

aus dem Niederländischen von
Christina Brunnenkamp

Reflexion

»Wenn ich in dir mich selbst sehe.«

»Wenn du in mir dich selbst siehst?« Ihre Stimme erfüllte ihn jedes Mal aufs Neue mit derselben Ehrfurcht und Begeisterung. Wie ein Kind, das einem Schmetterling beim Schlüpfen aus einem hässlichen Kokon zusieht.

»Zu was macht uns das?« Ein Schauer überlief ihn in Erwartung der Worte aus ihrem Mund.

»Zu einem Wir.« Eine Sekunde lang sah sie ihn an. Dann verschwand sie wie der Wind und ließ ihn mit seinem unvollkommenen Spiegelbild in einem Raum voller Zweifel zurück.

Das Mädchen, das vor Kurzem sein Spiegelbild geworden war, ließ ihn nach jeder Antwort mit mehr Fragen zurück.

Er setzte sich auf den Boden. Wann hatte das angefangen? Eines Tages, dem einen Tag vielleicht? Er wusste es nicht. Er hatte im Gras gelegen, das an das endliche Nichts grenzte, das manche den Fluss nannten, er sein Zuhause. Eigentlich war es ein seltsamer Ort. Ein kleines Haus an einem Bahndamm, einem Fluss und einer Bahnbrücke. Das war seine Welt, im Schatten der Millionenstadt in seinem Rücken. Doch die Stadt kümmerte ihn nicht; mit ihrer typischen Geräuschkulisse, die durch den laut rauschenden Fluss übertönt wurde, war er hier allein. Eine Brücke und ein Haus, sein Reich, sein Paradies.

Springen, sich ertränken, die Möglichkeiten waren endlos. An einem Ort wie diesem war der Tod einfacher als das Leben und dadurch fand er Ruhe. Jedes Mal,

wenn die Gleise zu schwingen begannen, sprang er auf. Sein Körper schaltete auf Autopilot und übernahm die Kontrolle. Der knirschende Kies, seine Schuhe auf den eisernen Schienen. Jeden Tag dieselben Geräusche. Automatisch spannten sich seine Waden an, er richtete sich auf, den Blick auf die Stadt und gleichzeitig ins Unendliche gerichtet. Seine Füße scharrten auf den metallenen Schienen in Erwartung ... des Signals. Geschwindigkeit und ohrenbetäubender Lärm vertrieben die Stille in seinem Kopf und füllten den sonst immer leeren Raum. Wenn er sich auf der anderen Seite ins Gras fallen ließ, durch die Brücke von seinem Zuhause getrennt, brannten seine Muskeln. Der Zug raste vorbei, zu spät, um sein Opfer zu erwischen, vielleicht morgen oder übermorgen.

Auf dem Heimweg zu seinem leeren Haus, über die Gleise, die noch nachbebten, während er zu dem Fluss hinuntersah, den er überquerte, überfiel ihn jedes Mal aufs Neue die Sinnlosigkeit. Er lebte, unvollkommen, lief schnell, zu schnell, um sein Leben zu beenden, doch er würde nie der Schnellste sein. Er fühlte, dass er lebte, doch das noch immer unvollkommen. Wieder und wieder überfiel ihn diese Leere, bis zu jenem Tag.

Wenn er dann nach Hause kam, setzte er sich zum Abschluss immer vor seinen Spiegel. Er sah den Jungen, vor dem er jeden Tag aufs Neue weglief. Er sah sich selbst, immer und immer wieder, bis dort eines Tages mehr war. Mehr als er. Sie.

Mit derselben Resignation, mit der er sich an jenem Tag aufs Bett gelegt hatte, hatte er sich damit abgefunden, dass er nun einmal keinen Sinn im Leben finden würde.

Wer kann Sinn finden, wenn er schon alles verloren hat? Wenn er nur schneller gewesen wäre oder gerade nicht schnell genug. Sein Blick glitt über die spärlichen Habseligkeiten, die seine Hütte zierten. Die wenigen Kleider, die sich über die Jahre bei ihm angesammelt hatten. Die vereinzelt Dinge, die er aus einer längst verflogenen Jugend mitzunehmen gewagt hatte. Nicht dass ihm diese zwanzig Jahre sein jugendliches Äußeres geraubt hätten, doch diese wenigen Lebensjahre hatten ihn umso mehr gezeichnet. Zuletzt glitt sein Blick über den goldgerahmten Spiegel. Dieser einzige Luxus, den er sich gegönnt hatte, als er hierher zog, war gleichzeitig seine größte Folter. Er hatte sich auferlegt, sich täglich anzuschauen, sich selbst zu sehen. Seine Vergangenheit, seine Fehler, sein unvollkommenes Ebenbild.

Vielleicht war er dort glücklich. Völlig unfähig, Glück zu definieren, und zu unerfahren, um diesen Luxus wertzuschätzen, blieb ihm nichts anderes übrig, als davon auszugehen, dass er glücklich war. Er wollte nicht weg, nicht flüchten, nur rennen. Nicht vergessen, nur lindern. Nicht sterben, nur verblassen. Er stand auf, setzte sich vor den Spiegel und da war sie. Zuerst wie der Wind, tagelang war sie flüchtig, bis sie Mut gefasst zu haben schien und stehen blieb.

Er stand da, schaute, sah sie in seinem Spiegelbild. In allem, was sie war, war er ihr unterlegen. Während seine Arme gebräunt waren, war sie blass. Keine braunen Augen voller Leere, sondern blaue, sorgenfreie, unschuldige blickten zurück.

»Hi.« War es seltsam, mit seinem Spiegelbild zu sprechen? Sie flüchtete nicht, doch ihr Bild blieb ungreifbar, als sei sie in Dunst gehüllt. Erfüllt von einer ungeahnten Sehnsucht konnte ihn nichts von ihr fernhalten.

»Sprich,« sagte er, fast flehentlich. Sie legte den Kopf schief, als sei ihr das Konzept »Sprechen« unbekannt.

»Schweig!« Ihre Stimme breitete sich in seinem kleinen, stürmischen Haus aus wie ein süßes Parfum. Erfüllte ihn mit einem Gefühl der Leichtigkeit, als nehme ihm Helium ein Weilchen das Gewicht des Lebens ab. Ihre Stimme war leicht, doch ihr Befehl ließ seinen sonst so starken Körper erstarren. Sie schien schwach, als sei sie aus purem Licht gesponnen, strahlte aber trotz ihrer Zerbrechlichkeit eine starke Willenskraft aus. Auf den ersten Blick wusste er, dass sie sein Herz gestohlen hatte, doch so schnell sie gekommen war, verschwand sie auch wieder.

Obwohl sie nie lange blieb, drehten sich seine sonst so leeren Tage bald nur noch um sie. Meist schwieg sie, sah ihn mit ihrem wachen Blick an, das sanfte Gesicht von goldenem Haar umrahmt. Lieb, mit vollen Wangen, neben denen sein eingefallenes Gesicht verblasste. Und doch konnte er sich kein Bild von dem Mädchen machen, das sein Leben beherrschte. Genauso schnell wie sie selbst verschwand, verblasste auch die Erinnerung an sie. Seine Liebe blieb, wuchs, doch ihr Bildnis verblasste, bis nur noch sein Spiegelbild übrigblieb.

Sie verließ ihn stets, bevor sie klar erkennbar wurde; ihr Bild, ihre Worte ließen ihn mit mehr Rätseln zurück, als ihre Antworten je beantworteten. Er lief noch immer, den Zug auf den Fersen, doch jetzt lief er für sie. Erst

wenn ihm vor Erschöpfung und Hitze schwindelig wurde, sah er sie deutlich. Deshalb würde er weiterlaufen, sein Leben aufs Spiel setzen, wenn er dadurch nur Zeit mit ihr gewänne. Denn für etwas, das die Leere im Herzen füllt, ist man zu jedem Opfer bereit.

»Vielleicht solltest du dein Spiegelbild mehr lieben als mich?« Ihre blauen Augen glitzerten in dem gleißenden Funkeln der aufgehenden Sonne. Ihre Schönheit ließ die Oberfläche kräuseln, wie ein springender Stein die spiegelglatte Oberfläche eines Sees jäh stört. In diesem Kräuseln sah er seinen eigenen trüben Blick.

»Warum sollte ich das tun. Warum sollte mir das Unvollkommene gefallen?«

»Bin ich denn ...«

»Vollkommen. Du bist vollkommen.« Auf einmal wusste er es ganz sicher. Als sei ihm dieser Gedanke wie ein Samenkorn in den Kopf gepflanzt worden und wurzle dort jetzt mit aller Macht.

Sie schüttelte den Kopf und Frustration legte sich über ihren sorglosen Blick. Plötzlich glitt ein Messer aus ihrer Tasche.

»Das Unvollkommene kann durchaus vollkommen sein,« sagte sie fast flüsternd. Mit einer schnellen Bewegung glitt das Messer durch ihr goldenes Haar. Die Locken wirbelten noch zu Boden, als sie schon längst verflogen war.

»Da bist du ja.« Sein Blickfeld war von schwarzen Flecken vernebelt, Sterne funkelten vor ihrem Abbild. Sein Körper war kaputt, doch seine Seele lebte. Das war es wert, denn zum ersten Mal wurde ihm ganz und gar

bewusst, wie schön sie war. Jedes Mal sah er mehr, doch jedes Mal fiel es ihm schwerer sie wiederzusehen. Sein Körper hatte sich an die Verwahrlosung gewöhnt, doch nur bei Erschöpfung erschien sie.

»Ja, da bin ich. Warum soll ich eigentlich hier sein?«

»Wie meinst du das? Ich kann ohne dich nicht leben.«
Sie schüttelte den Kopf mit einem Anflug von Enttäuschung. Die Sorglosigkeit war leider aus ihrem Blick verfliegen.

»Mein vollkommenes Mädchen,« flüsterte er ihr zu. Obwohl sie über diese Bemerkung lächelte, schien ihre Traurigkeit gleichermaßen zuzunehmen. Ihre Hände schlossen sich um die Messerklinge und ein Tropfen Blut floss herab. Erschrocken trat er einen Schritt zurück.

»Bin ich jetzt nicht mehr vollkommen?«

Sie wischte eine Träne weg und ein Blutstreifen blieb auf ihrer zuvor so blassen Haut zurück.

»Doch, natürlich,« flüsterte er, seine Stimme versagte.
»Du bist immer vollkommen.« Er sagte es, war sich aber nicht sicher, ob seine Stimme die Worte weit genug trug, dass sie sie hören würde. Sie schüttelte den Kopf.

»Vollkommen unvollkommen.«

Er wollte noch so vieles sagen, doch einmal geblinzelt und sie war weg.

»Du bist schön.«

»Bin ich immer noch schön?«

Er lachte schmerzvoll. Er wusste, wozu seine früheren Komplimente geführt hatten. Ihr krumm und schiefes Haar fiel nur knapp über den Schnitt in ihrer Wange.

Und doch: Je versehrter sie war, desto mehr Überzeugung legte er in seine Worte.

»Du bedeutest mir alles, auch wenn von dir nichts mehr übrig ist.« Tränen füllten ihre sonst so klaren Augen.

»Ein Schemen bedeutet dir alles? Auch wenn nichts mehr von ihm übrigbleibt?«

Er nickte. Sie auch. Er schloss die Augen, um nicht sehen zu müssen, wo das Messer sie diesmal treffen würde.

»Es tut mir leid,« sagte sie. Nur das. Mit einem Knall zersprang der Spiegel.

Als nun die Scherben seine Finger befleckt hatten und sein Spiegelbild von einer roten Glut verfärbt wurde, verließ er das Zimmer, das sein Zuhause geworden war. Verließ er das Mädchen, das seine Liebe geworden war.

Wann war die Sonne so fahl geworden? Selbst durch die vergilbten Fenster hatte sie heller geschienen. Er erklimmte die Bahnbrücke. Steine knirschten unter seinen Füßen. Vor ihm der Schemen seines Spiegelbilds, sie. Die Gleise begannen furchterregend zu schwingen, und wie er es schon tausende Male getan hatte, schloss er die Augen, jetzt zum letzten Mal. Er ließ den so oft geschändeten Boden hinter sich. Das Rauschen und das Adrenalin löschten ein letztes Mal seine wirbelnden Gedanken aus. Die Luft wurde aus seiner Lunge gedrückt, als er zum letzten Mal von dem kühlen Metall auf den Sandboden sprang. Als er die Augen aufriss, blieb ihm fast das Herz stehen. Dort stand sie, die Gleise unter ihren schlanken Beinen. Sie hatte nicht vor zu rennen, zu fliehen. Er rannte, der Zug raste heran, ihre Augen waren geschlossen. Seine Haut traf auf ihre, ein Schlag und es wurde still.

Der Zug raste nicht weiter, dieses eine Mal füllte keine Stille seinen Kopf. Keine Stille, sondern das leise Klopfen eines anderen Herzens. Seine Lunge füllte sich mit kühler Luft, seine Hände glitten über das Mädchen in seinen Armen und ausnahmsweise ergab es Sinn. Vollkommen unvollkommen.



17 jaar, Maastricht

Andrea Stevens

Een nieuwe dag

Met een diepe zucht neem ik de laatste slok van mijn inmiddels koude thee. Ik raap me bij elkaar en ruim de spullen in de vaatwasser. Het is de zoveelste dag dat ik niks te doen heb... Vandaag ga ik iets doen!

Als ik bovenkom pak ik twee doosjes uit mijn kleerkast. Ik open ze en blader door de notitieblaadjes, kaarten, wensen en herinneringen. Plots tref ik een foto aan. Een oude foto. Hè, dat ben ik... en dat is Jeroen... met Daphne! Daphne... wat is dat toch lang geleden... Hoe zou het met haar gaan? Waar is ze überhaupt? Ik staar uit het raam, zo diep in gedachte dat ik niet merk dat ik de foto bijna verkreukel.

Terug beneden ga ik op zoek naar dat boek, dat grote dikke boek. Ach, hoe heet dat boek ook alweer? Ik weet het niet – telefoonboek! Op het moment dat het woord mij te binnen schiet sta ik ermee in mijn handen, midden in de woonkamer. Ik ga op mijn favoriete mosterdgele stoel zitten aan de eettafel en blader door het boek. Daphne Peeters, waar ben je toch meisje? ‘J. D. Visser-Peeters.’ Als het goed is, is dit het juiste nummer. Ik waag het erop. Ik druk de cijfers in en hou de hoorn aan mijn oor. De telefoon gaat over. Plots breekt het zweet me uit en ik krijg een brok in mijn keel. Wat moet ik zeggen? Hoi, met je moeder, ik vroeg me af hoe het met je ging na zestien jaar? Dat kan ik niet maken.

‘Met Bovenkerken...’ Een onbekende stem doorboort mijn stresswolk en ik stamel: ‘P-pardon, sorry... met wie

spreek ik?’ ‘Met Bovenkerken? Marc?’ ‘Oh, hallo, uh, met Theresa Peeters. Ik was op zoek naar iemand, maar ik geloof dat ik de verkeerde aan de lijn heb.’ ‘Oh, het spijt me mevrouw. Zou ik mogen vragen naar wie u zoekt?’ ‘Daphne, Daphne Peeters. Ze is namelijk mijn dochter en ik heb haar al... een tijdje niet meer gezien. In het telefoonboek stond dat dit haar telefoonnummer is.’ ‘Ach, ja natuurlijk. Daphne, haar ken ik wel. Toen haar man en zij gingen scheiden hebben ze het huis verkocht aan mij. Ze waren de vorige bewoners.’ ‘Scheiden? Oh, uh, tja... Weet u misschien hoe ik haar nu zou kunnen bereiken?’ ‘Jazeker, ik kan u het adres doorgeven? Of heeft u liever het telefoonnummer?’ ‘Uh, het adres is prima. Dank u wel, meneer.’ ‘Hoogduinen 62, Oud Burg.’ Ik herhaal het adres in mijn hoofd terwijl ik zenuwachtig zoek naar een pen. Ik kribbel het adres op een blaadje en stamel: ‘Dank u wel, meneer. Echt, heel erg bedankt!’ ‘Geen dank mevrouw, veel succes!’ ‘Dag!’

Ik gooi de hoorn erop en zonder enig besef staar ik wezenloos naar de huistelefoon. Een paar keer knipper ik met mijn ogen en realiseer me dat ik na zeker tien minuten nog steeds niet in actie ben gekomen. Het verfrommelde notitieblaadje brandt in mijn gesloten vuist. Ik kijk op de klok. 14:34 uur. Zou ze thuis zijn? Zonder daar al te veel over na te denken loop ik de gang op en verwissel mijn sloffen voor schoenen. Ik laat de foto in de woonkamer liggen en pak mijn sleutels.

Nummer 56... 58... 60... Ah! Nummer 62! Ik breng de auto tot stilstand en kijk naar het huis. Mooie kleur, nette voortuin... Ik aarzel niet en stap uit mijn oldtimer. Dit is het dan. Ik ga mijn dochter weer zien, althans, als ze thuis is natuurlijk. Maar er staat een auto, dus de kans is groot dat ik haar dadelijk weer in levenden lijve zal zien. Ook al begin ik erg zenuwachtig te worden, ik kan niet wachten totdat ik haar weer spreek. Ik druk de bel eventjes in en wacht af. Het duurt even voordat ik iemand een trap af hoor lopen. Er verandert iets, alles gaat langzaam, veel te langzaam voor mijn gevoel. Een sleutel draait in het slot, de klink gaat naar beneden, de deur schuift open, mijn dochter staat in de opening, spert haar ogen wijd open en zegt iets. Ik knipper met mijn ogen en kom weer bij zinnen. Ik weet niet wat ik moet zeggen. Alle woorden die in me opkomen suizen als raketten door mijn hersens, ik hoor het allemaal kraken.

‘Hallo?’ Realiteit slaat me tegen mijn hoofd en ik staar haar aan. Ik schraap mijn keel. ‘Hallo Daphne.’ Haar naam klinkt uit mijn mond zo onwerkelijk maar toch zo vertrouwd. De schrik is van haar gezicht af te lezen. Grote ogen, rimpels in haar voorhoofd, open mond en haar handen trillen. ‘Mama...’

Verbazing, schrik, verwarring, angst en misschien een beetje blijdschap hoor ik allemaal in dat ene woord. Het woord dat ik zo lang niet meer heb gehoord, ik ben haar mama. Ik heb haar negen maanden gedragen en vijftien jaar grootgebracht. Dit is mijn kleine wondertje... ‘Dat ben ik, inderdaad...’ zeg ik uiteindelijk. ‘Waarom?’ Dat is

de ene vraag die ik hoopte dat ze niet zou stellen. Ik stel hem mezelf al de hele tijd. Waarom? Waarom nu? Waarom niet al eerder? Waarom ben ik überhaupt weggegaan? Waarom doe ik dit? Waarom had ik eerder niet een andere beslissing genomen? Waarom, waarom, waarom? ‘Eerlijk?’ vraag ik na een lange stilte. Ze trekt haar wenkbrauwen op. ‘Ik weet niet waarom? In ieder geval niet waarom nu, of waarom nu pas... Heb je eventjes tijd?’

Ik hoor aan mijn eigen stem hoe hoopvol en gretig ik ben. Ik wil het zo graag. Ik wil dat ze me de kans geeft om het uit te leggen. Dat ze naar me luistert en het hopelijk probeert te begrijpen. Ik weet van mezelf dat als ik de dochter was ik het niet één, twee, drie goed zou vinden. Hopelijk heeft ze die eigenschap niet van haar moeder overgenomen.

‘Kom erin.’ Met knikkende knieën stap ik de drempel over, loop de hal door en ga de woonkamer binnen. Ik kijk rond alsof ik een klein kind ben dat iets lekkers mag uitkiezen in een snoepwinkel. Het huis hangt vol met foto’s, overal tijdschriften en boeken en speelgoed ligt verspreid over de vloer. Ik moet uitkijken dat ik niet op een speelgoedautootje stap en uitglijd. Zachte bank, mooi behang en rustgevende kleuren lachen me toe. ‘Wil je iets te drinken?’ Ik kijk op naar mijn dochter en schud mijn hoofd. ‘Nee hoor, het is goed zo.’ Ze knikt en gaat een beetje ongemakkelijk tegenover me zitten. ‘Ik weet niet waar ik moet beginnen,’ zeg ik uiteindelijk. ‘Vanaf het begin, ma.’ Ik knik. Ik sluit mijn ogen en graaf diep in mijn gedachtes. Heel ver terug. Wat was er ook alweer

gebeurd? Een belletje rinkelt van ver en de herinneringen komen als een tsunami op me af.

‘1991,’ zeg ik. ‘Je was onverwachts, zal ik daarmee beginnen.’ ‘Dat weet ik, ma.’ ‘Nee, luister alsjeblieft. Ik wil het zo goed mogelijk proberen uit te leggen...’ Ze knikt. ‘Ga verder.’ ‘Ik was misschien al dertig, maar je vader was nog jong, nog geen vijftwintig. Ik weet dat je dat weet, maar ik wil het toch zeggen. Ik was al fulltime aan het werk en je vader was op de helft van zijn studie. Hij wilde niet. Ik wel. Het was niet de bedoeling dat ik zwanger zou raken, maar je was nooit niet gewenst. Toen ik me eenmaal realiseerde dat ik een kindje op de wereld zou zetten, was er niets dat ik liever wilde. Je vader is uiteindelijk gebleven. En toen was je er. Je was zo vol energie, vol leven. Het probleem was dat het niet meer lekker liep tussen je vader en mij. Na een paar jaar, je was nog jong. Het was de bedoeling dat we zo’n perfect gezinnetje zouden worden en blijven. Toen je vader de scheidingspapieren eenmaal had getekend wist ik het niet meer. Ik was gebroken en ik voelde me schuldig. Schuldig naar jou.

Toen ik me realiseerde dat we dat “perfecte gezinnetje” nooit waar zouden gaan maken, wilde ik weg. Weg bij je vader, en dat betekende weg bij jou. Ik wilde je meenemen, zo graag. Maar ik kon het niet over mijn hart verkrijgen om je van je vader af te pakken. Hoeveel pijn hij me ook had gedaan, ik wilde niet de moeder zijn die jouw grote voorbeeld van je af zou pakken. Dus daar ging ik. Met wat spullen, geld en een brief die ik achterliet.

Waarin ik dit uitlegde. Ik weet niet of je de brief ooit hebt gelezen, maar ik wilde dit alles vergeten. De pijn, Jeroen en jou... Maar dat is niet waar. Ik wilde niet jou vergeten, maar de herinneringen wel. Dus dat deed ik, maar na twintig jaar is het me nog niet gelukt. Daarom zit ik hier. Ik zit hier om het goed te maken, in ieder geval te proberen. Ik heb je niet zien opgroeien tot de volwassen vrouw die je nu bent. Ik was er niet toen je je eerste menstruatie kreeg. Ik was er niet om je te troosten na je eerste liefdesverdriet. Ik was er niet om je te steunen toen je een opleiding koos. Ik was er niet toen je je diploma in ontvangst nam. Ik was er tijdens een heel belangrijk stuk van je leven niet en dat spijt me. Ik weet niet hoe ik het beter moet uitleggen. Het spijt me dat ik niet het juiste voorbeeld voor je was en het spijt me dat ik de taak als moeder niet goed heb volbracht.'

Ik sta op en ga naast mijn dochter zitten. Ik pak haar handen vast en kijk haar recht in haar betraande ogen aan. 'Ik was er niet, maar nu wel. Ik ben er nu en ik ga niet weg. Ik heb je misschien niet zien opgroeien maar ik ben er nu. Als je het toelaat, als je met je hand over je hart kunt strijken, mij kunt vergeven ben ik er nu en totdat ik overlijd.' Alles is eruit. Ik val stil. Dit was alles wat ik kwijt moest en een last valt van mijn schouders. Maar als ik mijn dochter opnieuw aankijk, lijkt het alsof er een veel grotere last opnieuw rust op mijn uitgeputte schouders. Woede, verdriet, pijn, blijdschap en dankbaarheid. Ik zie het allemaal in haar ogen voorbijflitsen.

‘Mama!’ We schrikken allebei op wanneer er een klein jongetje de kamer in komt rennen en ik laat snel mijn dochter haar handen los. Hij klimt bij mijn dochter op schoot en kust haar wang. ‘Ik ben klaar met slapen.’ Hij grijnst en mijn dochter lacht. ‘Goed zo, mannetje. Lekker geslapen?’ Hij knikt hevig en kijkt naar me om. Hij fronst zijn wenkbrauwen. ‘Wie is dat, mama?’ vraagt hij zonder weg te kijken. ‘Dit -’ Ze kapt haar eigen zin af. Ik zie hoe in haar hersens allemaal wieltes en schroefjes draaien. Ik ben benieuwd wat ze gaat zeggen. Het is lastig, heel lastig. Ik zie hoe alle puzzelstukjes in elkaar vallen en de beslissing is genomen. ‘Dit is mijn moeder. En jouw oma, klein ventje.’

Het is goed? Ze heeft me vergeven? We zitten weer op één lijn? Dit was alles wat ik moest doen? Even uitleggen waarom en mijn excuses aanbieden? Serieus? Waarom ben ik haar niet eerder gaan zoeken? Het kleine jongetje houdt zijn hoofd schuin en kijkt me vreemd aan. ‘Mijn oma?’ vraagt hij verbaasd. ‘Heb ik die dan?’ Die woorden raken me, op een pijnlijke plaats... Hij kruipt naar me toe en ik aai hem over zijn hoofdje. ‘Ja, kleintje, die heb je. Vanaf nú wel. Dat beloof ik.’

Bijpraten, dat is het enige wat we doen. Elkaar vertellen wat we gemist hebben en luisteren naar waar we niet bij waren. Voor mijn gevoel gaan er uren voorbij. Het voelt zo goed, ze is echt, ze is echt weer deel van mijn leven. Het lijkt alsof ze nooit weg is geweest. Alsof we elkaar elke dag hebben gezien en weer eens bij elkaar op de koffie komen. Ik kijk hoe ze straalt en hoe ze lacht. Dit is

mijn kleine meisje. Met een goed gevoel verlaat ik haar huis en stap in mijn auto. ‘Dag!’ roep ik en ze zwaaien met z’n tweetjes naar me, voordat ik de auto achteruitrij en vertrek naar huis.

Thuis aangekomen gooi ik mijn jas uit en leg mijn sleutels op het kastje. De hele tijd herhaal ik in mijn hoofd wat er is gebeurd de afgelopen paar uur. Ik kan het nog steeds niet geloven... Ik loop de woonkamer in en ik kijk nog eens goed naar de foto. Wat ben ik blij dat alles goed is gegaan. Met een glimlach leg ik hem neer en loop naar boven. In bed leg ik mijn bril op het nachtkastje en het lampje boven mijn bed gaat uit. Ik sluit mijn ogen. Vandaag was wel een interessante dag.

Ik word langzaam wakker en rek me een beetje uit. Ik wrijf in mijn ogen en knipper een paar keer. Ik kijk om me heen en realiseer me eventjes waar ik ben. Ik ga rechtop in bed zitten en zucht diep. Het leven is zo saai... Als ik beneden aankom zak ik neer op een stoel. Ik kijk om me heen en hoor het tikken van de klok op de achtergrond. Ik grijp naar een foto en kijk er met gefronste wenkbrauwen naar. Deze lag hier gisteren nog niet. Ik kijk om me heen, wat vreemd. Ik schud het van me af en bekijk de foto eens goed. Hè, dat ben ik... en dat is Jeroen... met Daphne! Daphne... wat is dat toch lang geleden... Hoe zou het met haar gaan? Waar is ze überhaupt? Het is tijd om haar op te zoeken. Ik weet niet hoe en ik weet niet wat, maar vandaag gaat het gebeuren. Ik heb mijn kleine meisje al te lang niet meer gezien!

Ik druk de bel eventjes in en wacht af. Het duurt even voordat ik iemand een trap af hoor lopen. Voordat ik het me realiseer is de deur al open. Ik kom weer bij zinnen. Ik weet niet wat ik moet zeggen. Alle woorden die in me opkomen suizen als raketten door mijn hersens, ik hoor het allemaal kraken. ‘Mam?’ Ik schrik op uit mijn dagdroom en knik hevig. ‘Ik ben het inderdaad, meisje,’ zeg ik verlegen. Ik weet me niet goed een houding te geven, dus friemel ik wat aan een losse naad van mijn oude jas. ‘Wat doe je hier?’ vraagt Daphne verbaasd. ‘Je bent toch...’ ‘Het spijt me,’ onderbreek ik haar, ‘ik realiseer me dat je alle recht hebt om me weer weg te sturen maar alsjeblieft luister eerst naar mijn verhaal.’ ‘Maar mama, je bent hier gisteren al geweest.’ Ik schud mijn hoofd. ‘Doe niet zo mal. Ik heb vandaag pas je foto teruggevonden. Dus dat kan niet meid.’ Ik zie iets veranderen in mijn dochter haar ogen. ‘Mam... je hebt Alzheimer.’

Andrea Stevens

Une nouvelle journée

Traduit du néerlandais par
Kim Andringa

Je pousse un gros soupir et avale la dernière gorgée de mon thé, qui a refroidi. Me ressaisissant, je mets les tasses dans le lave-vaisselle. Une énième journée où je n'ai rien à faire... Aujourd'hui, je vais m'activer !

Arrivée à l'étage, je sors deux boîtes de ma penderie. Je les ouvre pour parcourir les notes, cartes, vœux et souvenirs. Tout à coup, je tombe sur une photo. Une vieille photo. Tiens, c'est moi... et là, c'est Jeroen... avec Daphné ! Daphné... ça fait tellement longtemps... Je me demande comment elle va. Où peut-elle bien être ? Je regarde par la fenêtre, tellement perdue dans mes pensées que je manque de froisser la photo sans m'en apercevoir.

Une fois redescendue, je pars en quête de ce livre, le gros pavé. Ah, comment ça s'appelle encore ? Je ne sais plus – l'annuaire ! Au moment où le mot me revient, je le tiens entre les mains, debout au milieu du salon. Je m'assieds à la table de la salle à manger à manger sur ma chaise préférée, la jaune moutarde, et je feuillette l'annuaire. Daphné Peeters, mais où es-tu, ma chérie ? « J.D. Visser-Peeters. » Ce devrait être le bon numéro. Je tente ma chance. Je compose les chiffres et porte le combiné à mon oreille. Ça sonne. Que vais-je bien pouvoir dire ? Salut, c'est ta mère, je me demandais comment tu allais après ces seize années ? Je ne peux pas faire ça.

« Allô... ? » Une voix inconnue vient transpercer mon nuage de stress, et je bégaye : « P-pardon, désolée... qui est à l'appareil ?

– C'est Bovenkerken. Marc.

– Ah, bonjour, euh, ici Theresa Peeters. Je cherchais quelqu'un, mais je crois que je suis tombée sur la mauvaise personne.

– Vous m'en voyez navrée, madame. Puis-je vous demander qui vous cherchez ?

– Daphné, Daphné Peeters. C'est ma fille, vous voyez, et ça fait... un petit moment que je ne l'ai pas vue. D'après l'annuaire, ce numéro lui appartient.

– Ah oui, bien sûr, Daphné, mais je la connais. Quand elle et son mari ont divorcé, ils m'ont vendu la maison. C'étaient les anciens propriétaires.

– Divorcé ? Ah bon, euh, eh bien... Vous savez peut-être où je pourrais la joindre ?

– Oui, bien sûr, je peux vous donner son adresse. À moins que vous ne préféreriez son numéro de téléphone ?

– Euh, l'adresse sera très bien. Merci monsieur.

– Hoogduinen 62, à Oud Burg. »

Je répète l'adresse dans ma tête en cherchant fébrilement un stylo. Je griffonne l'adresse sur un bout de papier et je bafouille : « Merci monsieur. Vraiment, un grand merci !

– De rien madame, bonne chance !

– Au revoir ! »

Après avoir raccroché, hébétée, je reste les yeux rivés sur l'appareil téléphonique. Je cligne plusieurs fois des yeux avant de me rendre compte qu'au moins dix minutes plus tard, je n'ai toujours pas bougé. Le petit papier froissé brûle dans ma main fermée. Je regarde l'heure. 14:34

heures. Se pourrait-il qu'elle soit à la maison ? Sans m'attarder sur la question, je vais dans le couloir pour troquer mes chaussons contre des chaussures. Laisant la photo dans le salon, je prends mes clefs.

Numéro 56... 58... 60... Voilà ! Numéro 62 ! J'immobilise la voiture et regarde la maison. Belle couleur, jardin bien entretenu... Sans hésiter, je descends de ma vieille voiture. Ça y est. Je vais revoir ma fille, du moins, si elle est là. Mais compte tenu de la voiture garée devant, il est tout à fait probable que je ne vais pas tarder à la revoir en chair et en os. Même si je commence à être très nerveuse, j'ai hâte de lui parler de nouveau. J'appuie un coup bref sur la sonnette et j'attends. Au bout d'un petit moment, j'entends des pas qui descendent un escalier.

Quelque chose change, tout se passe si lentement, bien trop lentement à mon goût. Une clef se tourne dans la serrure, la clenche s'abaisse, la porte s'ouvre, ma fille se tient dans l'encadrement, écarquille les yeux, et dit quelque chose. Je cligne des yeux et reviens à moi. Je ne sais pas quoi dire. Tous les mots qui me viennent à l'esprit fusent à travers mon cerveau comme des roquettes, j'entends des crépitements dans tous les sens.

« Bonjour ? » La réalité me frappe en pleine tête, et je fixe ma fille du regard. Je me racle la gorge. « Bonjour Daphné. » Dans ma bouche, son nom paraît si irréel et si familier à la fois. Je lis l'effarement sur son visage. Ses grands yeux, les rides qui creusent son front, sa bouche ouverte et ses mains tremblantes.

« Maman... »

L'étonnement, la surprise, la confusion, la peur et peut-être un petit peu de joie : j'entends tout cela dans ce mot unique. Ce mot que je n'ai plus entendu depuis si longtemps ; je suis sa maman. Je l'ai portée pendant neuf mois, puis élevée durant quinze ans. Elle est ma petite merveille...

« En effet, c'est moi... finis-je par dire.

– Pourquoi ? »

C'est l'unique question que j'espérais qu'elle ne me pose pas. Je me la pose déjà tout le temps à moi-même. Pourquoi ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi pas plus tôt ? Et tout d'abord, pourquoi suis-je partie ? Pourquoi j'agis ainsi ? Pourquoi ne pas avoir pris une autre décision autrefois ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi ?

« Honnêtement ? » demandé-je après un long silence. Elle hausse les sourcils. « Je ne sais pas pourquoi. En tout cas, pas pourquoi maintenant, ou pourquoi seulement maintenant... Tu as un instant à m'accorder ? »

J'entends l'espoir et le désir dans ma propre voix. Je le veux tellement. Je voudrais qu'elle me laisse une chance de m'expliquer. Qu'elle m'écoute et qu'elle essaie, je l'espère, de comprendre. Je sais que si c'était moi la fille, je n'accepterais pas si facilement. Espérons qu'elle ne tienne pas de sa mère sur ce point-là.

« Entre. » Je franchis le seuil les jambes flageolantes, traverse le hall et entre dans le salon. Je regarde autour de moi avec avidité, comme une gamine entrant dans une confiserie. Les murs sont couverts de photos, il y a des livres et des revues partout et des jouets jonchent le sol. Je

dois faire attention à ne pas glisser en marchant sur une petite voiture. Un canapé moelleux, un joli papier peint et des couleurs douces me sourient.

« Tu veux boire quelque chose ? »

Je lève les yeux sur ma fille et fais signe que non. « Non, merci, ça ira. »

Elle hoche la tête et s'assied face à moi, un peu mal à l'aise.

« Je ne sais pas par où commencer, finis-je par dire.

– Par le début, m'man. »

J'acquiesce. Je ferme les yeux pour fouiller dans mes pensées. Très loin en arrière. Que s'était-il passé encore ? Une clochette retentit au loin et les souvenirs m'assaillent comme un raz de marée. «

1991, dis-je. Tu n'étais pas prévue, commençons par là.

– Je sais cela, m'man.

– Non, je t'en prie, écoute-moi. Je veux essayer de t'expliquer du mieux que je peux... »

Elle hoche la tête. « Continue.

– Je pouvais avoir une trentaine d'années, mais ton père était encore jeune, il n'avait pas vingt-cinq ans. Je sais que tu le sais, mais je tiens à le redire. Je travaillais déjà à plein temps, et ton père était à la moitié de ses études. Lui ne voulait pas. Moi oui. Il n'était pas prévu que je tombe enceinte, mais à aucun moment tu n'as pas été désirée. Une fois que j'ai pris conscience que j'allais mettre un bébé au monde, c'est devenu mon souhait le plus cher. Ton père a fini par rester. Et puis tu es arrivée. Tu étais si pleine d'énergie, de vie. Le problème, c'est que

ton père et moi ne nous entendions plus très bien. Au bout de quelques années, tu étais encore petite... L'idée étions que nous formions une petite famille parfaite et que cela dure. Quand ton père a signé les papiers du divorce, je n'ai plus su quoi faire. J'étais brisée et je me sentais coupable.

Coupable envers toi. Quand j'ai pris conscience que nous ne serions jamais cette « petite famille parfaite », j'ai voulu m'en aller. Loin de ton père, ce qui voulait dire aussi : loin de toi. J'aurais tellement aimé t'emmener. Mais je n'avais pas le courage de t'enlever à ton père. Malgré toute la peine qu'il m'avait fait, je refusais d'être la mère qui te priverait de ton grand exemple. Je suis donc partie, emportant quelques affaires et un peu d'argent, et en laissant une lettre. Une lettre dans laquelle j'expliquais tout ceci. J'ignore si tu l'as jamais lue, mais je voulais oublier tout ça. Mes souffrances, Jeroen, et toi... Non, ce n'est pas vrai. Je ne voulais pas t'oublier, toi, mais les souvenirs. C'est donc ce que j'ai fait, mais vingt ans plus tard, je n'y suis toujours pas parvenue. C'est pour cette raison que je suis là. Je suis là pour réparer ce que j'ai fait, ou du moins pour essayer. Je ne t'ai pas vue grandir et devenir la femme adulte que tu es aujourd'hui. Je n'étais pas là quand tu as eu tes premières règles. Je n'étais pas là pour te consoler de ton premier chagrin d'amour. Je n'étais pas là pour te soutenir quand tu as choisi tes études. Je n'étais pas là quand on t'a remis ton diplôme. Je n'étais pas là pendant une partie très importante de ta vie, et j'en suis désolée. Je ne sais pas comment mieux t'expliquer. Je suis désolée de

ne pas t'avoir donné le bon exemple et désolée de ne pas avoir mené à bien ma tâche en tant que mère. »

Je me lève pour aller m'asseoir près de ma fille. Je saisis ses mains en regardant ses yeux mouillés. « Je n'étais pas là, mais me voici maintenant. Je suis là à présent, et je ne m'en irai pas. Je ne t'ai peut-être pas vue grandir, mais à présent je suis là. Si tu le permets, si tu peux passer l'éponge et me pardonner, je serai là maintenant et jusqu'à ma mort. »

J'ai tout déballé. Je me tais. J'ai dit tout ce que j'avais sur le cœur, et cela m'a enlevé un poids. Mais en regardant de nouveau ma fille, c'est comme si un nouveau poids, bien plus lourd, accablait mes épaules fatiguées. La colère, le chagrin, la souffrance, la joie et la reconnaissance : je vois tout passer dans ses yeux.

« Maman ! » Nous sursautons toutes deux quand un petit garçon entre dans la pièce en courant, et je lâche vite les mains de ma fille. L'enfant monte sur ses genoux et l'embrasse sur la joue. « J'ai fini de dormir. » Il rigole et ma fille rit. « C'est bien, bonhomme. Tu as bien dormi ? » Il acquiesce avec véhémence et se retourne vers moi. Il fronce les sourcils. « C'est qui, maman ? demande-t-il sans détourner son regard.

– C'est – » Elle s'interrompt. Je vois toutes sortes de petites roues et engrenages tourner dans son cerveau. Je me demande ce qu'elle va répondre. C'est dur, très dur. Je vois toutes les pièces du puzzle tomber à leur place : sa décision est prise. « C'est ma mère. Et ta mamie, mon petit gars. »

C'est donc arrangé ? Elle m'a pardonné ? Nous nous entendons de nouveau ? C'est tout ce que j'avais à faire ? M'expliquer et présenter mes excuses ? Vraiment ? Pourquoi ne suis-je partie à sa recherche plus tôt ?

Le petit garçon penche la tête et me regarde d'un air bizarre. « Ma mamie ? demande-t-il étonné. J'en ai une ? » Ces paroles me touchent, là où ça fait mal... Il se glisse près de moi et je caresse sa tête. « Oui, mon petit, tu en as une. À partir de maintenant tu en as une. Je te le promets. »

Parler et encore parler, c'est tout ce que nous faisons. Nous nous racontons ce que nous avons manqué, nous apprenons ce que nous avons raté. J'ai l'impression que des heures entières s'écoulent. Je me sens si bien, elle est réelle, elle fait réellement de nouveau partie de ma vie. J'ai l'impression qu'elle n'a jamais été absente. Comme si nous nous étions vues tous les jours et reprenions un café ensemble. Je la vois qui rit, qui rayonne. C'est ma petite fille.

Heureuse, je quitte sa maison et remonte dans ma voiture. « Au revoir ! » crie-je, et ils me font signe de la main tous les deux, avant que je n'enclenche la marche arrière pour repartir chez moi.

De retour à la maison, je me débarrasse de mon manteau et pose mes clefs sur le petit meuble. Je n'ai de cesse de me remémorer les événements de ces dernières heures. Je peine encore à y croire... J'entre dans le séjour, et je contemple une nouvelle fois la photo. Comme je suis contente que tout se soit bien passé. En souriant, je la

repose et monte me coucher. Une fois dans mon lit, je pose mes lunettes sur la table de nuit et j'éteins la petite lampe de chevet. Je ferme les yeux. Aujourd'hui, c'était une journée intéressante.

Je me réveille lentement et m'étire un peu. Je me frotte les yeux et cligne deux trois fois des paupières. En regardant autour de moi, il me faut quelques instants pour me rendre compte de l'endroit où je me trouve. Je me redresse dans mon lit en poussant un grand soupir. La vie est si monotone... Arrivée en bas, je me laisse aller sur une chaise. Je jette un coup d'œil autour de moi, j'entends le tic-tac de l'horloge en fond sonore. J'attrape une photo, que je contemple en fronçant les sourcils. Elle n'était pas posée là, hier. Je lance un nouveau regard sur la pièce, comme c'est bizarre... Je m'arrache à mon étonnement pour examiner la photo de plus près. Tiens, c'est moi... Et là, c'est Jeroen... avec Daphné ! Daphné... ça fait tellement longtemps... Je me demande comment elle va. Où peut-elle bien être ? Il est temps d'aller la voir. J'ignore le pourquoi et le comment, mais c'est pour aujourd'hui. Il y a bien trop longtemps que je n'ai vu ma petite fille !

J'appuie un coup bref sur la sonnette, puis j'attends. Au bout d'un petit moment, j'entends des pas qui descendent un escalier. Avant que je me rende compte, la porte est déjà ouverte. Je reviens à moi. Je ne sais pas quoi dire. Tous les mots qui me viennent à l'esprit fusent à travers mon cerveau comme des roquettes, j'entends des crépitements.

« Maman ? »

Je me réveille en sursaut de mon rêve et j'acquiesce énergiquement. « C'est moi en effet, ma fille », dis-je intimidée. Ne sachant pas trop où me mettre, je triture une couture défaite de mon vieux manteau.

« Que fais-tu là ? demande Daphné, surprise. N'es-tu pas...

– Je suis désolée, l'interromps-je, je suis bien consciente que tu as tous les droits de m'envoyer promener, mais je t'en prie, écoute d'abord ce que j'ai à dire.

– Mais maman, tu es déjà venue hier. »

Je fais non de la tête. « Ne dis pas de bêtises. Je viens seulement de retrouver ta photo aujourd'hui. C'est impossible, ma fille. »

Je vois quelque chose qui passe dans le regard de ma fille. « Maman... tu as la maladie d'Alzheimer. »

Andrea Stevens

Ein neuer Tag

aus dem Niederländischen von
Isabel Hessel

Schwer seufzend trinke ich den letzten Schluck meines inzwischen kalt gewordenen Tees. Ich sammle mich und räume die Sachen in die Spülmaschine. Wieder so ein Tag, an dem ich nichts zu tun habe... Heute werde ich etwas tun!

Oben angekommen, nehme ich beide Schachteln aus meinem Kleiderschrank. Ich öffne sie und blättere durch die Notizzettel, Karten, Wünsche und Erinnerungen. Dabei kommt mir ein Foto in die Hände. Ein altes Foto. Hey, das bin ich... und das ist Jeroen... mit Daphne! Daphne... wie lange das her ist... Wie es ihr wohl gehen mag? Wo ist sie überhaupt? Ich starre aus dem Fenster, so in Gedanken verloren, dass ich gar nicht merke, wie ich das Foto fast zerknülle.

Wieder unten mache ich mich auf die Suche nach dem Buch, dem großen dicken. Ach, wie sagt man nochmal dazu? Es fällt mir nicht ein – Telefonbuch! Im selben Augenblick, als mir das Wort wieder einfällt, halte ich es in den Händen, mitten im Wohnzimmer. Ich setze mich auf meinen senfgelben Lieblingsstuhl an den Esstisch und blättere das Buch durch. Daphne Peeters, wo steckst du nur, Kind? »J. D. Visser-Peeters.« Wenn ich Glück habe, ist das die richtige Nummer. Ich versuche es mal, drücke auf die Tasten und halte den Hörer ans Ohr. Es klingelt. Plötzlich kriege ich einen Schweißausbruch und einen Kloß im Hals. Was soll ich sagen? Hallo, ich bin's, deine Mutter, ich wollte nach sechzehn Jahren mal hören, wie es dir geht? Das kann ich nicht machen.

»Hier Bovenkerken...« Eine unbekannte Stimme bohrt sich durch meine Stresswolke, ich stammele: »En-entschuldigung, tut mir leid... mit wem spreche ich?« »Herrn Bovenkerken? Marc?« »Oh, hallo, ähm, hier Theresa Peeters. Ich suche eigentlich jemanden, aber bin wahrscheinlich falsch verbunden.« »Oh, tut mir leid, Frau Peeters. Dürfte ich fragen, wen sie suchen?« »Daphne, Daphne Peeters. Sie ist nämlich meine Tochter und ich habe sie schon seit... einer Weile nicht mehr gesehen. Laut Telefonbuch ist das hier ihre Nummer.« »Ach, ja natürlich. Daphne, die kenne ich. Nach der Scheidung haben ihr Mann und sie das Haus an mich verkauft. Sie haben vor mir hier gewohnt.« »Scheidung? Oh, ähm, tja... Wissen Sie vielleicht, wie ich sie erreichen kann?« »Natürlich, ich kann Ihnen ihre Adresse geben? Oder möchten Sie lieber ihre Telefonnummer?« »Ähm, die Adresse ist prima. Vielen Dank.« »Hoogduinen 62, Oud Burg.« Ich wiederhole die Adresse noch einmal in Gedanken, während ich nervös nach einem Stift suche. Ich kritzle die Adresse auf ein Blatt Papier, stammele: »Vielen Dank, auch. Ganz herzlichen Dank!« »Nichts zu danken, Frau Peeters, und viel Erfolg!« »Wiederhören!«

Hastig hänge ich ein und starre vollkommen geistesabwesend den Telefonapparat an. Ein paar Mal blinzele ich und stelle fest, dass ich nach mindestens zehn Minuten noch immer nicht in Gang gekommen bin. Das zerknüllte Notizblatt brennt in meiner Faust. Ich schaue auf die Uhr. 14.34 Uhr. Ob sie jetzt zuhause ist? Ohne weiter darüber nachzudenken, gehe ich in den Flur, wo

ich die Pantoffel aus- und meine Straßenschuhe anziehe. Ich lasse das Foto im Wohnzimmer und nehme meine Schlüssel.

Nummer 56... 58... 60... Aha! Nummer 62! Ich halte den Wagen an, schaue zum Haus. Schöne Farbe, gepflegter Vorgarten... Ohne zu zögern steige ich aus meinem Oldtimer. Hier ist es also. Ich werde meine Tochter wiedersehen, vorausgesetzt, sie ist zuhause. Aber da steht ein Auto, aller Wahrscheinlichkeit nach werde ich ihr gleich leibhaftig gegenüberstehen. Obwohl ich allmählich richtig nervös werde, kann ich es kaum erwarten, wieder mit ihr sprechen zu können. Ich drücke kurz auf die Klingel und warte ab. Es dauert eine Weile, bis ich jemanden die Treppe herunterkommen höre.

Irgendwas ändert sich, alles geht langsam, viel zu langsam für mein Empfinden. Ein Schlüssel dreht sich im Schloss, die Klinke geht nach unten, die Tür öffnet sich, meine Tochter steht mit weit aufgerissenen Augen vor mir und sagt etwas. Ich blinzele und werde mir plötzlich wieder bewusst, wo ich bin. Ich weiß nicht, was ich sagen soll. Alle Worte, die mir in den Sinn kommen, schießen wie Raketen durch mein Gehirn, überall scheppert es.

»Hallo?« Die Realität versetzt mir einen Schlag gegen den Kopf, ich starre sie an und räuspere mich. »Hallo Daphne.« Aus meinem Mund klingt ihr Name so unwirklich und gleichzeitig so vertraut. Der Schreck steht ihr ins Gesicht geschrieben. Große Augen, die Stirn in Falten, der Mund geöffnet und zitternde Hände.

»Mama...«

Erstaunen, Schreck, Verwirrung, Angst und vielleicht auch ein wenig Freude schwingen alle in diesem einen Wort mit. Dem Wort, das ich so lange nicht mehr gehört habe, ich bin ihre Mama. Ich habe sie neun Monate in mir getragen und fünfzehn Jahre aufgezogen. Da ist mein kleines Wunder...

»Ja, die bin ich...« sage ich schließlich.

»Warum?«

Das ist genau die Frage, von der ich gehofft hatte, sie würde sie nicht stellen. Ich stelle sie mir selbst schon die ganze Zeit. Warum? Warum jetzt? Warum nicht schon früher? Warum bin ich überhaupt weggegangen? Warum tue ich das hier? Warum hatte ich mich damals nicht anders entschieden? Warum, warum, warum?

»Willst du das wirklich wissen?« frage ich nach langem Schweigen. Sie zieht die Augenbrauen hoch. »Ich weiß nicht warum? Jedenfalls nicht, warum jetzt, oder erst jetzt... Hast du einen Moment?«

Ich höre an meiner eigenen Stimme, wie hoffnungsvoll und begierig ich bin. Ich will es so gerne. Ich will, dass sie mir die Gelegenheit gibt, mich zu erklären. Dass sie mir zuhört und hoffentlich versucht zu verstehen. Wenn ich die Tochter wäre, würde ich das selbst nicht so ohne Weiteres gut finden. Hoffentlich kommt sie in dem Punkt nicht nach ihrer Mutter.

»Komm rein.« Mit weichen Knien trete ich über die Schwelle, um durch den Flur ins Wohnzimmer zu gehen. Ich schaue mich um, als dürfte ich mir im Süßwarenladen etwas aussuchen. In ihrem Haus sind viele Fotos, überall

Zeitschriften und Bücher und Spielsachen liegen verstreut auf dem Boden. Ich muss achtgeben, dass ich nicht auf ein Spielzeugauto trete und hin falle. Eine weiche Couch, eine hübsche Tapete und beruhigenden Farbtöne lachen mich an.

»Möchtest du was trinken?«

Ich blicke zu meiner Tochter auf und schüttele den Kopf. »Nein danke, ich brauche nichts.«

Sie nickt, nimmt ein wenig unbehaglich mir gegenüber Platz.

»Ich weiß nicht, wo ich anfangen soll«, sage ich schließlich.

»Am Anfang, Mama.«

Ich nicke. Ich schließe die Augen und krame tief in meinem Gedächtnis. Ganz weit zurück. Was war damals eigentlich alles passiert? Allmählich geht mir ein Licht auf und die Erinnerungen schieben sich wie ein Tsunami auf mich zu.

»1991«, sage ich. »Du warst nicht geplant, vielleicht fange ich so an.«

»Das weiß ich, Mama.«

»Nein, hör bitte zu. Ich will versuchen, es dir so gut wie möglich zu erklären...«

Sie nickt. »Erzähl weiter.«

»Ich war zwar schon dreißig, aber dein Vater war noch jung, noch keine fünfundzwanzig. Das weißt du natürlich, aber ich wollte es doch erwähnen. Ich habe schon Vollzeit gearbeitet, aber dein Vater war mitten im Studium. Er wollte nicht. Ich schon. Dass ich schwanger

wurde, war zwar keine Absicht, aber du warst nie unerwünscht. Als mir dann wirklich klar wurde, dass ich ein Kind zur Welt bringen würde, wollte ich nichts lieber als das. Dein Vater ist dann doch geblieben. Und dann warst du da. Du hattest so viel Energie, so viel Leben in dir. Das Problem war, dass es zwischen deinem Vater und mir nicht mehr so gut lief. Nach ein paar Jahren, du warst noch jung. Eigentlich wollten wir die perfekte Kleinfamilie werden und bleiben. Aber als dein Vater die Scheidungsunterlagen unterzeichnet hatte, wusste ich nicht mehr ein noch aus. Ich war innerlich gebrochen, fühlte mich schuldig. Schuldig dir gegenüber.

Als mir klar wurde, dass wir nie diese ‚perfekte Familie‘ werden würden, wollte ich fort. Fort von deinem Vater, und das hieß auch fort von dir. Ich wollte dich ja mitnehmen, liebend gerne. Doch ich konnte es nicht übers Herz bringen, dir den Vater zu nehmen. Egal, wie weh er mir auch getan hatte, ich wollte nicht die Mutter sein, die dir dein großes Vorbild wegnahm. Also ging ich weg. Ich nahm ein paar Sachen mit, Geld und ließ einen Brief da. Worin ich mich erklärt habe. Ich weiß nicht, ob du den Brief je gelesen hast, aber ich wollte all das vergessen. Meinen Schmerz, Jeroen und dich... Aber das stimmt nicht. Ich wollte nicht dich, sondern die Erinnerungen vergessen. Das tat ich also, aber auch nach zwanzig Jahren nicht ist es mir nicht gelungen. Darum bin ich hier. Ich bin hier, um es wiedergutzumachen, es jedenfalls zu versuchen. Ich habe dich nicht zu der erwachsenen Frau, die du jetzt bist, heranwachsen sehen. Ich war nicht da,

als du zum ersten Mal deine Tage bekommen hast. Ich war nicht da, um dich zu trösten, als du zum ersten Mal Liebeskummer hattest. Ich war nicht da, um dich bei der Wahl deiner Ausbildung zu unterstützen. Ich war nicht da, als man dir dein Abschlusszeugnis überreicht hat. Ich war während eines entscheidenden Teils deines Lebens nicht da und das tut mir leid. Besser kann ich es nicht erklären, glaube ich. Es tut mir leid, dass ich dir kein richtiges Vorbild war und es tut mir leid, dass ich meine Aufgabe als Mutter nicht gut gemacht habe.«

Ich stehe auf und setze mich neben meine Tochter. Ich fasse sie bei den Händen und schaue ihr in die tränenüberlaufenen Augen. »Ich war nicht da, aber jetzt bin ich es. Ich bin da und ich gehe nicht wieder weg. Ich habe dich zwar nicht heranwachsen sehen, aber jetzt bin ich da. Wenn du es zulässt, wenn du deinem Herz einen Ruck geben und mir vergeben kannst, bin ich für dich da bis an mein Lebensende.«

Alles ist gesagt. Ich verstumme. Das war alles, was ich mir von der Seele reden musste, mir fällt eine Last von den Schultern. Aber als ich mir meine Tochter noch einmal ansehe, ist mir, als läge eine noch viel größere Last auf meinen erschöpften Schultern. Wut, Trauer, Schmerz, Freude und Dankbarkeit. Das alles sehe ich in ihrem Blick vorbeihuschen.

»Mama!« Wir schrecken beide hoch, als plötzlich ein kleiner Junge ins Zimmer hereinrennt. Ich lasse schnell die Hand meiner Tochter los. Er klettert bei ihr auf den Schoß und gibt ihr einen Kuss auf die Wange. »Ich bin

fertig mit Schlafen.« Er grinst, meine Tochter lacht. »Prima, mein Junge. Gut geschlafen?« Er nickt eifrig, schaut zu mir herüber. Er kneift die Augenbrauen zusammen. »Wer ist das, Mama?« fragt er ohne wegzuschauen.

„Das –“ Sie bricht mitten im Satz ab. Ich sehe, wie sich lauter Räderchen und Schraubchen in ihrem Kopf drehen. Ich bin gespannt, was sie sagen wird. Das ist schwierig, sehr schwierig. Ich sehe, wie alle Puzzlestücke zusammenpassen, die Entscheidung ist getroffen. „Das ist meine Mutter. Also deine Oma, mein Kleiner.“

Es ist gut? Sie hat mir verziehen? Wir verstehen uns wieder? Das war alles, was ich tun musste? Kurz erklären warum und um Verzeihung bitten? Im Ernst? Warum habe ich sie nicht früher gesucht?

Der Kleine legt den Kopf schräg und schaut mich seltsam an. „Meine Oma?“ fragt er erstaunt. „Hab ich denn eine?“ Seine Worte treffen mich schmerzhaft... Er robt sich an mich heran, ich streiche ihm über den Kopf. „Ja, mein Kleiner, du hast eine Oma. Ab jetzt schon. Das verspreche ich dir.“

Die Zeit nachholen, das ist alles was wir tun. Uns gegenseitig erzählen, was wir verpasst haben und uns anhören, wo wir nicht dabeigewesen sind. Meinem Gefühl nach reden wir schon seit Stunden. Es fühlt sich so gut an, sie ist wirklich, wirklich wieder ein Teil meines Lebens. Es ist, als sei sie nie richtig weg gewesen. Als hätten wir uns täglich gesehen und besuchten einander auf einen Kaffee. Ich sehe ihr Strahlen, ihr Lachen. Das ist mein kleines Mädchen.

Mit einem guten Gefühl verlasse ich ihr Haus und steige ins Auto. „Tschüss!“ rufe ich und die beiden winken mir zu, vor ich mit den Wagen zurücksetze und heimwärts fahre.

Zuhause angekommen, streife ich meine Jacke ab und lege die Schlüssel auf die Kommode. Die ganze Zeit wiederhole ich im Geiste, was in den letzten Stunden passiert ist. Ich kann es immer noch nicht glauben... Ich betrete das Wohnzimmer und sehe mir das Foto noch einmal genau an. Was bin ich froh, dass alles gut gegangen ist. Lächelnd lege ich es zurück und gehe nach oben. Im Bett lege ich meine Brille auf das Nachtkästchen, die Lampe über meinem Bett geht aus. Ich schließe die Augen. Heute war mal ein interessanter Tag.

Langsam wache ich auf und strecke mich ein wenig. Ich reibe mir die Augen und blinzele ein paar Mal. Ich blicke um mich und werde mir kurz bewusst, wo ich bin. Ich setze mich aufrecht ins Bett und seufze. Das Leben ist so langweilig... Als ich unten angekommen bin, lasse ich mich auf einem Stuhl nieder. Ich schaue um mich her, höre das Ticken einer Uhr im Hintergrund. Ich nehme ein Foto in die Hand, sehe es mir mit zusammengekniffenen Augenbrauen an. Das lag hier gestern noch nicht. Ich blicke mich um, schon seltsam. Ich schüttele es von mir ab und betrachte das Foto einmal genauer. Hey, das bin ja ich... und das ist Jeroen... mit Daphne! Daphne... was ist das lange her... Wie es ihr wohl gehen mag? Wo ist sie überhaupt? Es wird Zeit, dass ich sie aufsuche. Keine Ahnung, wie, aber heute wird es geschehen. Ich

habe mein kleines Mädchen schon zu lange nicht mehr gesehen!

Ich drücke kurz auf die Klingel und warte ab. Es dauert einen Moment, bis ich jemanden die Treppe herunterkommen höre. Bevor ich mich versehe, geht die Türe auf. Ich kommen zu mir. Aber ich weiß nicht, was ich sagen soll. Alle Worte, die mir in den Sinn kommen, sausen wie Raketen durch mein Gehirn, ich höre es überall scheppern.

„Mama?“

Ich schrecke aus meinem Tagtraum hoch und nicke unaufhörlich. „Ich bin's tatsächlich, Kind“, sage ich verlegen. Ich weiß nicht so recht, welche Haltung ich einnehmen soll, also friemele ich ein wenig an einer aufgegangenen Naht an meiner alten Jacke herum.

„Was machst du hier?“ fragt Daphne erstaunt. „Du bist doch...“

„Tut mir leid“, unterbreche ich sie, „mir ist schon klar, dass du alles Recht hast, mich wieder wegzuschicken, aber bitte hör dir erst an, was ich zu sagen habe.“

„Aber Mama, du warst gestern schon hier.“

Ich schüttele den Kopf. „Red keinen Unsinn. Ich habe erst heute dein Foto wiedergefunden. Das kann nicht sein, Kind.“

Etwas im Blick meiner Tochter verändert sich. „Mama... du hast Alzheimer.“



19 Jahre, St. Vith

Chiara Fort

Das Leben hängt am seidenen Faden

Bühne ist dunkel, ein Schattenspiel beginnt. Man sieht eine Klasse vor einem Bus stehen, ein Paar küsst sich. Alle steigen in den Bus ein, der los fährt. Auf der Autobahn passiert ein Unfall. Man hört ein lautes Krachen, und die Bühne wird hell. Man befindet sich auf der Intensivstation eines Krankenhauses. In dem Raum stehen drei Betten. In einem Bett liegt ein blasser Junge. Neben ihn links liegt ein Mädchen. Am Ende von jedem Bett ist ein Faden angebracht, der jeweils zu einer der drei alten Frauen im Raum führen, die beschäftigt auf ein Papier schreiben. Jeder Faden ist einmal am Bett befestigt und einmal an dem Blatt der dazugehörigen alten Frau (Moire). Der Arzt und der Assistenzarzt können die drei Frauen nicht sehen. Es ist ziemlich still, abgesehen vom Piepen der Maschinen, und den leisen Stimmen des Arztes und seinem Assistenzarzt. Kate wacht langsam auf und sieht ihren Freund, Lion. Sie denkt, er schläft nur. Sie geht herum und schaut sich um.

Kate: Hallo? fragt sie in den Raum hinein, eine Krankenschwester kommt auf sie zu.

Kate: Entschuldigen Sie. Die Krankenschwester geht einfach weiter.

Kate geht zurück zu den Betten und setzt sich zu Lion. Sie versucht ihn zu wecken, aber er reagiert nicht.

Kate: Lion? Schatz, wach auf.

Ein Arzt kommt herein mit einem Assistenzarzt. Kate schreckt auf und steht auf. Der Arzt holt Lions Akte.

Kate: *aufgebracht* Hey, ich meine Hallo... ehm was ist mit meinem Freund los? Bitte helfen Sie ihm, wieso reagiert er auf nichts?

Arzt kann Kate nicht sehen und geht an ihr vorbei.

Arzt: Ein Schädel-Hirn-Trauma, liegt noch im Koma. Beobachten Sie ihn bitte und sagen Bescheid, wenn es eine Änderung gibt. Wenn um 18 Uhr der Zustand unverändert ist, sagen Sie den Angehörigen bitte, dass er nicht aufwachen wird. Und rufen Sie einen Psychologen für die Familie.

Kate: Was? Oh mein Gott! Was ist mit ihm geschehen? Was ist passiert? Hallo, ich rede mit Ihnen!

Springt herum und versucht Aufmerksamkeit zu erlangen

Assistenzarzt: Natürlich Dr. Grey. Ist inzwischen eigentlich schon bekannt, warum der Bus verunglückt ist?

Kate erinnert sich wieder an den Unfall und setzte sich betroffen auf ihr Bett.

Der Arzt untersucht Lion

Kate: *Aufgebracht und auch verwirrt* Sehen Sie mich nicht, oder was?

Arzt: Anscheinend irgendein Problem mit den Bremsen und jetzt haben wir fünf Tote und zwölf verletzte Jugendliche hier. Und wir können jetzt wieder mal Überstunden machen. Dabei hatte ich im Restaurant reserviert.

Er geht zu dem Bett, das neben Lions Bett steht. Er nimmt eine Akte raus, auf welcher der Name Kate steht. Der Körper im Bett gehört Kate.

Arzt: Das hier ist Kate, wir haben sie operiert, so gut es ging, und in ein künstliches Koma versetzt. Die nächsten zwei Stunden werden entscheidend sein.

Kate liest erschrocken das Schild mit ihrem Namen am Bett und sinkt vor Schock auf die Knie.

Kate: Wie? Was?...?

Der Arzt redet weiter, ohne sie zu sehen

Arzt: Ihre Familie wird vermutlich auch bald eintreffen.

Kate steht auf und stellt sich genau vor den Arzt. Er sieht sie nicht und schreibt etwas in die Akte. Danach legt er die Akte zurück und verlässt mit dem Assistenzarzt die Intensivstation. Kate ist außer sich und sieht sich selber im Bett an.

Kate: *fassungslos, flüsternd* Scheiße, das bin ich. Ich liege im Koma.

Das Licht fällt jetzt auf die drei Moiren, die bis zu diesem Moment noch im Dunkeln waren.

Kates Blick wandert durch den Raum, den sie erst jetzt richtig wahrnimmt. Sie bemerkt, dass von jedem Bett ein Faden ausgeht. Am Ende jedes Fadens sitzt eine alte Frau. Alle drei schreiben sehr beschäftigt auf einem Block, welcher an den Faden geklebt ist. Kate schaut sie verwirrt an, legt ihre Hand auf einen Faden und lässt sie auf dem Faden zu Lions Bett gleiten, wo eine der alten Frauen steht. Kate versucht zu sehen, was die alte Frau da schreibt.

Erste Moire: *entrüstet* »Hey, was soll das? Denkste, du darfst dein Schicksal wissen. Pff, ich hasse es, wenn ihr uns sehen könnt. Ihr seid alle mal so unglaublich neugierig.

Kate: Warte, du kannst mich sehen? Was ist hier los?
Erste Moire schüttelt genervt den Kopf und tauscht einen Blick mit der zweiten Moire aus.

Zweite Moire: Wir sind die Moiren, Schicksalsgöttinnen. Du liegst im Koma, aber dein Geist kann herumlaufen und alles sehen und damit auch uns. Nur keiner kann dich sehen oder hören. Wir sind dabei, euer Schicksal zu schreiben. Denn das ist unsere Aufgabe. Und wir hassen es, wenn Menschen, deren Geist herumläuft, uns über die Schulter schauen.

Kate *an zweite Moire*: Moment, willst du damit sagen, dass du gerade mein Schicksal schreibst?

Bevor sie antworten kann, steht die letzte der Moiren auf und schneidet den Faden los, der sie mit einem dritten Bett verbindet. Ein alter Mann liegt in dem Bett. Auf einmal fangen alle Geräte an zu piepen. Arzt und Assistenzärzte kommen ins Zimmer. Kate schaut mit offenen Mund zu, während die anderen zwei Moiren weiter schreiben als wäre nichts.

Arzt: *ruft laut* Herzstillstand, ich beginne mit der Reanimierung.

Er beginnt eine Herzmassage und ist beschäftigt damit, das Leben der Person zu retten. Schließlich gibt er auf.

Arzt: Zeitpunkt des Todes: 17 Uhr.

Kate beobachtet alles. Die dritte Moire geht hinaus, ohne ein Wort zu sagen. Kate läuft ihr nach bis zur Tür

Kate: *aufgeregt* Hey, warte komm zurück! Warte! Hat sie sein Leben beendet?

Zweite Moire: Wir sind Schicksalsgöttinnen. Was denkst du, was wir machen? Wir bestimmen euer Schick-

sal. Wir schreiben eure Geschichte. Glaubst du, dass du einfach so, ohne jeden Abend zu lernen, gute Resultate in der Schule hast? Und glaubst du, du wärst mit Lion zusammen gekommen, wenn du nicht zufälligerweise am gleichen Tag Nachsitzen gehabt hättest? Nein, ihr hättet euch nämlich sonst nie näher kennengelernt! Ich schreibe deine Geschichte. Das Schicksal bestimmt alles in deinen Leben.

Kate: *stur* Willst du damit sagen, dass ich nichts selber in meinem Leben bestimme? Ich treffe meine eigenen Entscheidungen!

Zweite Moire: *schnaubt* Eigene Entscheidungen?! Hätte ich damals nicht geschrieben, dass du deinen Schlüssel verlierst und nicht über die Straße gehst, wärst du überfahren worden. Oder als ich schrieb, dass du Laura auf deine Party mit deiner letzten Einladungskarte einlädst und ihr da Freunde wurdet. Schau, das war alles Schicksal.

Kate: Schön, dann hast du halt meinen Schlüssel fallen lassen, aber es war dennoch meine Entscheidung ihn aufzuheben. Genauso wie es meine Entscheidung war, die letzte Karte Laura zu geben. Du schreibst vielleicht vor, dass Dinge passieren, aber es ist dennoch mein freier Wille, mit dem ich mein Schicksal beeinflusse.

Die erste Moire, die Lions Schicksal schreibt, steht plötzlich auf und holt aus dem Nichts her eine Schere. Kate schnappt sich panisch und voller Wut die Schere.

Kate: *laut* Was tust du da? Lass ihn doch kämpfen. Ich weiß, er kann das schaffen.

Kate hält die Schere fest

Erste Moire: Es ist schon beschlossen. Seine Organe versagen.

Kate packt die Moire am Arm und ist verzweifelt, wütend und ängstlich.

Kate:*verzweifelt* Nein, du wirst ihn nicht töten. Du kannst nicht so einfach über einen Menschen entscheiden. Lasst ihn kämpfen und heilen. Er wird aufwachen, ich weiß es!

Erste Moire: Aber ich habe aufgeschrieben, dass er stirbt. Wenn er lebt, sieht es doch eh nicht so gut für ihn aus. Er würde in der Schule durchfallen und krank werden. Welche Krankheit es sein wird, weiß ich noch nicht, aber eine schlimme. Die schön lange dauert. Am Ende hat er dann kein Abitur, weil er zu lange krank war. Also ist er arbeitslos und verbringt den Rest seiner Tage zu Hause in einem Schaukelstuhl. Ich bin doch nur nett, wenn ich ihn heute sterben lasse. Meine Version vom Leben würde ihm nicht gefallen.

Kate: *versucht ruhig auf die Moire einzureden* Aber du könntest ihm doch auch ein gutes Leben schreiben. Eines wo er einen tollen Beruf hat und heiratet und...

Erste Moire: Aber das wäre langweilig. Ein Drama ist als Geschichte doch viel schöner als ein Happy-End.

Kate: Hast du denn gar kein Mitleid? Er könnte es so gut haben. Du müsstest einfach nur deinen Stift nehmen und es umschreiben. Ab und zu verdienen Menschen auch ein glückliches Leben. Gib ihm eine Chance, sein Leben selber zu bestimmen.

Erste Moire: Nein, er muss sterben...naja es sei denn...

Kate: Was? Es sei denn was? Bitte, ich mache alles!

Erste Moire: Also, einer muss heute sterben. Und wenn es nicht Lion sein soll, muss es ein Anderer sein. Das wäre ein Kompromiss, den ich eingehen würde.

Kate: Ein Leben für ein anderes Leben. Aber wessen?

Erste Moire: Das ist deine Entscheidung. Entweder lasse ich jemand anderen sterben, unabhängig vom Alter, Abstammung oder Taten der Person, oder ... naja ... du ...

Kate: Diese fremde Person könnte jeder sein. Meine Schwester, der Präsident, ein Krimineller.

Nein, das Risiko ist zu hoch. Gibt es denn keinen anderen Weg?

Erste Moire: Nein, Leben für Leben.

Kate: Dann nimm meins.

Die zweite Moire, die sich bisher raus gehalten hat, dreht sich plötzlich um.

Zweite Moire: Wie bitte? Das kannst du vergessen, *sagt sie zu ersten Moire*. Ich hab ihr eine super Story verpasst. Denkst du, ich lasse sie einfach so sterben. Sie ist immerhin *m e i n* Mensch.

Erste Moire: Jetzt stell dich nicht so an. War ja ihre Idee.

Zweite Moire: Ja klar. Hättest du doch erst gar nicht damit angefangen. Weißt du wie lange ich an ihrer Geschichte saß?

Erste Moire: Ich gebe dir ja Lion. Gib ihm einfach ihr Schicksal und die Sache ist geregelt.

Zweite Moire: Nein, nein und nochmal nein.

Erste Moire: Bitte, das ist ein guter Deal. Jetzt stell dich nicht so an.

Die zwei Moiren fangen an, sich richtig zu streiten. Die erste Moire zieht am Block der Zweiten.

Erste Moire: Jetzt gib schon her.

Zweite Moire: Niemals.

Erste Moire: Du kannst richtig zickig sein. Du machst das nur, um mir eins auszuwischen!

Zweite Moire: Was? Du spinnst wohl. Her damit!

Sie ziehen weiter am Block und schließlich fallen alle Stifte und die beiden Blöcke auf den Boden. Kate schnappt sich schnell die Blöcke und Stifte.

Moiren: Nein!!

Kate: Ich nehme mein Schicksal selber in die Hand.

Sie schreibt schnell etwas auf die Blätter und zerstört die Blöcke.

Es wird wieder dunkel.

Chiara Fort

La vie tient à un fil de soie

Traduit de l'allemand par
Olivier Mannoni

Noir sur la scène. Début d'une scène en ombres chinoises. On voit les élèves d'une classe attendre devant un bus, un couple s'embrasse. Ils montent tous dans le car, qui démarre. Sur l'autoroute, un accident se produit. On entend un puissant fracas, et la lumière se fait sur la scène. Nous nous trouvons dans le service de soins intensifs d'un hôpital. Il y a trois lits dans la salle. Dans l'un d'eux, un garçon livide. Dans celui d'à côté, sur sa gauche, une fille. De l'extrémité de chaque lit part un fil qui mène à l'une des trois vieilles femmes qui se trouvent dans la pièce et écrivent avec concentration sur une feuille de papier. Chaque fil est accroché par un bout au lit et par l'autre à la feuille de la vieille femme (la Moire) correspondante. Le médecin et son assistant ne peuvent pas voir les trois femmes. Il règne un assez grand silence, mis à part le bip des machines ainsi que les voix du médecin et de son assistant qui s'entretiennent à voix basse. Kate s'éveille lentement et voit son ami, Lion. Elle pense qu'il est simplement en train de dormir. Elle contourne son lit et regarde autour d'elle.

Kate : Il y a quelqu'un ? *lance-t-elle dans la salle ; une infirmière vient vers elle.*

Kate : Excusez-moi. *L'infirmière passe simplement son chemin.*

Kate revient aux lits et s'assoit à côté de Lion. Elle tente de le réveiller mais il ne réagit pas.

Kate : Lion ? Réveille-toi, trésor.

Un médecin entre avec un assistant. Kate sursaute et se lève. Le médecin va chercher le dossier médical de Lion.

Kate : *en colère* Hey, je veux dire : Bonjour... Euh, qu'est-ce qui lui arrive, à mon ami ? Aidez-le, s'il vous plaît, pourquoi ne réagit-il à rien ?

Le médecin, qui ne peut pas voir Kate, passe devant elle.

Le médecin : Traumatisme crânien. Il est encore dans le coma. Laissez-le sous observation et prévenez-moi en cas d'évolution. Si son état est inchangé à 18h, veuillez dire aux proches qu'il ne se réveillera pas. Et appelez un psychologue pour la famille.

Kate : Quoi ? Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Qu'est-ce qui se passe ? Oh, je vous parle !

Elle fait des bonds autour des deux hommes et tente d'attirer leur attention

L'assistant : Bien entendu, Docteur Grey. On connaît la cause de l'accident du car, maintenant ?

Kate se rappelle l'accident et s'assoit sur son lit, atterrée.

Le médecin ausculte Lion.

Kate : *En colère et confuse* Vous ne me voyez pas, ou quoi ?

Le médecin : Apparemment un problème de freins ; et maintenant nous nous retrouvons ici avec cinq morts et douze jeunes gens blessés. Et nous sommes bons pour faire des heures sups, une fois de plus. Moi qui avais réservé au restaurant.

Il se rend au lit voisin de celui de Lion. Il sort un dossier sur lequel figure le nom de Kate. Le corps dans le lit est le sien.

Le médecin : Ça, là, c'est Kate, nous l'avons opérée comme nous avons pu et nous l'avons placée dans un

coma artificiel. Les deux heures qui viennent seront décisives.

Kate, effrayée, lit l'écriteau qui porte son nom sur le lit. Le choc la fait tomber à genoux.

Kate : Comment ? Quoi ? ... ?

Le médecin continue à parler sans la voir.

Le médecin : Je suppose que sa famille ne va pas tarder à arriver non plus.

Kate se lève et se place juste devant le médecin. Il ne la voit pas et inscrit quelque chose dans le dossier. Puis il repose celui-ci et quitte le service de soins intensifs avec l'assistant. Kate est hors d'elle et se voit elle-même dans le lit.

Kate : *hagarde, en chuchotant* Merde, c'est moi. Je suis dans le coma.

La lumière tombe alors sur les trois Moires qui, jusqu'à cet instant, étaient encore dans l'obscurité.

Le regard de Kate se promène dans la salle qu'elle perçoit seulement pour de bon à ce moment-là. Elle remarque qu'un fil part de chaque lit. À l'extrémité de chaque fil est assise une vieille femme. Elles sont toutes les trois très occupées à écrire sur un bloc-notes collé au fil. Kate les dévisage, éberluée, pose la main sur un fil et la laisse glisser vers le lit de Lion, où se tient l'une des vieilles femmes. Kate tente de voir ce que celle-ci est en train d'écrire.

Première Moire : *indignée* Eh, qu'est-ce que c'est que ça ? Tu crois que tu es autorisée à connaître son destin ? Pff, j'ai horreur de ces moments où vous pouvez nous voir.

Vous devenez tous d'une curiosité tellement incroyable, d'un seul coup.

Kate : Attends, tu peux me voir, toi ? Qu'est-ce qui se passe, ici ?

La première Moire secoue la tête, énervée, et échange un regard avec la deuxième Moire.

La deuxième Moire : Nous sommes les Moires, les déesses du destin. Tu es dans le coma, mais ton esprit peut se promener et tout voir. Y compris nous, du même coup. Seulement, toi, personne ne peut te voir ni t'entendre. Nous sommes en train d'écrire votre destin. Car telle est notre mission. Et nous détestons que des humains dont l'esprit se promène viennent regarder par-dessus notre épaule.

Kate : à la deuxième *Moire* Un instant. Tu veux dire que tu es en train d'écrire mon destin, là ?

Avant qu'elle ne puisse répondre, la dernière des Moires se lève et coupe le fil qui la rattache à un troisième lit. Un vieil homme y est allongé. Tous les appareils se mettent subitement à émettre des « bip » stridents. Médecin et assistants entrent dans la pièce. Kate regarde la scène, bouche bée, tandis que les deux autres Moires continuent à écrire comme si de rien n'était.

Le médecin : *clame, d'une voix forte* Arrêt cardiaque, je commence la réanimation.

Il entame un massage cardiaque et tente de sauver la vie de cette personne. Il finit par abandonner.

Le médecin : Heure de la mort : 17h.

Kate observe tout. La troisième Moire sort sans dire un mot. Kate lui court après jusqu'à la porte.

Kate : *énervée* Hey, attends, reviens ! Reviens ! Sa vie s'est achevée ?

Deuxième Moire : Nous sommes des déesses du destin. Qu'est-ce que nous sommes en train de faire, à ton avis ? Nous décidons de votre sort. Nous écrivons votre histoire. Crois-tu que ce soit un simple hasard si tu as de bons résultats au lycée sans réviser chez toi le soir ? Et crois-tu que tu serais sortie avec Lion si le hasard n'avait pas voulu que vous soyez collés le même jour ? Non, autrement vous ne vous seriez jamais connus de plus près. C'est moi qui écris ton histoire. Le destin détermine tout ce que tu vis.

Kate : *têtue* Est-ce que tu veux dire que dans ma vie, je ne détermine rien moi-même ? Mais je prends mes décisions moi-même !

Deuxième Moire : *écume de colère* Tes décisions, toi-même ?! Si je n'avais pas écrit, à l'époque, que tu allais perdre tes clefs et ne pas traverser la rue, tu aurais été renversée par une voiture. Ou bien quand j'ai écrit que tu utiliserais ton dernier carton d'invitation pour inviter Laura à ta fête et que vous êtes devenue amies. Tu vois, tout ça, c'était du destin.

Kate : Bien, dans ce cas, d'accord, tu as fait tomber ma clef, mais c'est quand même moi qui ai décidé de la ramasser. Tout comme c'est moi qui ai décidé de donner le dernier carton à Laura. Tu écris peut-être à l'avance que des choses se sont passées, mais c'est quand même avec mon libre arbitre que j'influence mon destin.

La première Moire, celle qui écrit le destin de Lion, se lève tout à coup et sort du néant une paire de ciseaux. Kate, prise de panique et de colère, attrape l'instrument.

Kate : *d'une voix forte* Qu'est-ce que tu es en train de faire ? Laisse-le donc se battre. Je sais qu'il peut y arriver.

Kate tient les ciseaux d'une main ferme.

Première Moire : C'est déjà décidé. Ses organes sont en train de lâcher.

Kate, désespérée, furieuse et anxieuse, attrape la Moire par le bras.

Kate : *désespérée* Non, tu ne vas pas le tuer. Tu ne peux pas prendre aussi simplement que ça des décisions sur un être humain. Laissez-le se battre et guérir. Il va se réveiller, je le sais !

Première Moire : Mais j'ai écrit qu'il allait mourir. S'il vivait, de toute façon, ça ne se présenterait pas trop bien pour lui. Il échouerait au lycée et tomberait malade. Je ne sais pas encore quelle maladie ce sera, mais elle sera grave. Et elle durera un bon bout de temps. Et au bout du compte il n'aura pas son baccalauréat parce qu'il aura été trop longtemps malade. Bref, il sera chômeur et passera le reste de sa vie dans un fauteuil à bascule. Je suis bien gentille de le faire mourir aujourd'hui. Ma version de son existence ne lui plairait pas.

Kate : *tente tranquillement de persuader la Moire* Mais tu pourrais tout de même aussi lui écrire une belle vie. Une vie dans laquelle il a un superbe métier, se marie et...

Première Moire : Mais ce serait ennuyeux. Un drame, en tant qu'histoire, c'est tout de même beaucoup plus beau qu'un *happy-end*.

Kate : Tu n'as donc aucune pitié ? Il pourrait si bien s'en sortir. Il te suffirait de prendre ton crayon et de réécrire. De temps en temps, les gens ont aussi besoin d'une vie

heureuse. Donne-lui une chance de décider lui-même de sa vie.

Première Moire : Non, il faut qu'il meure... Enfin, à moins que...

Kate : Quoi ? À moins que quoi ? Je t'en prie, je ferai tout ce... !

Première Moire : Eh bien. Il faut qu'il y en ait un qui meure aujourd'hui. Et si ça n'est pas Lion, ça doit en être un autre. Ça serait un compromis que j'accepterais de passer.

Kate : Une vie contre une autre vie. Mais celle de qui ?

Première Moire : C'est à toi de le décider. Ou bien je fais mourir quelqu'un d'autre, indépendamment de l'âge, de l'origine ou des actes de la personne, ou bien... enfin... tu...

Kate : Cette personne inconnue pourrait être n'importe qui. Ma sœur, le président, un criminel. Non, le risque est trop élevé. Il n'y a donc pas d'autre moyen ?

Première Moire : Non, une vie contre une vie.

Kate : Alors prends la mienne.

La deuxième Moire, qui s'est jusqu'ici tenue à l'écart, se retourne subitement.

Deuxième Moire : Je te demande pardon ? Oublie ça ! *dit-elle à la première Moire.* Je lui ai concocté un super scénario. Tu crois que je vais la laisser mourir comme ça sans rien dire ? C'est mon humain, tout de même !

Première Moire : Ne monte pas sur tes grands chevaux. C'était son idée !

Deuxième Moire : Évidemment ! Si tu n'avais pas commencé ! Tu sais combien de temps j'ai planché sur son histoire ?

Première Moire : Mais je te donne Lion ! Confie-lui simplement son destin à elle, et l'affaire est réglée.

Deuxième Moire : Non, non et trois fois non.

Première Moire : Allez c'est un bon deal. N'en fais pas toute une histoire.

Les deux Moires commencent à se disputer pour de bon. La première tire sur le bloc-notes de la seconde.

Première Moire : Allez, donne-moi ça !

Deuxième Moire : Jamais.

Première Moire : Ce que tu peux être chiante, par moment ! Tu ne fais ça que pour m'enquiquiner !

Deuxième Moire : Quoi ? Tu dis n'importe quoi ! Amène ça !

Elles continuent à tirer sur le bloc-notes. Tous les crayons et les deux blocs finissent par tomber par terre. Kate les attrape d'un geste vif.

Les Moires : Non !!

Kate : Je prends mon destin en main.

Elle écrit rapidement quelque chose sur les feuilles et détruit les blocs-notes.

Retour du noir.

Chiara Fort

Het leven hangt aan een zijden draadje

Uit het Duits vertaald door
Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen

Het podium is donker, een schaduwspel begint. Een klasgroep staat bij een bus, een stelletje geeft elkaar een zoen. Iedereen stapt in de bus, die wegrijdt. Op de snelweg gebeurt een ongeluk. Een luide klap, het podium baadt in fel licht. We bevinden ons op de intensive care van een ziekenhuis. In de kamer staan drie bedden. In één ervan ligt een bleke jongen. Links naast hem ligt een meisje. Aan het uiteinde van elk bed is een draad bevestigd die leidt naar één van de drie oude vrouwen in de kamer die druk aan het schrijven zijn. Elke draad is enerzijds aan het bed vastgemaakt en anderzijds aan het vel papier van de oude vrouw (Moira) in kwestie. De dokter en de assistent kunnen de drie vrouwen niet zien. Het is tamelijk stil, afgezien van het gepiep van de machines en de zachte stemmen van de dokter en zijn assistent. Kate wordt langzaam wakker en ziet haar vriend, Lion. Ze denkt dat hij gewoon ligt te slapen. Ze wandelt rond en kijkt om zich heen.

Kate: Hallo? vraagt ze zomaar voor zich uit, een verpleegster komt op haar toe gestapt.

Kate: Excuseer. De verpleegster loopt gewoon door.

Kate loopt terug naar de bedden en gaat naast Lion zitten. Ze probeert hem wakker te maken maar hij reageert niet.

Kate: Lion? Word wakker, schat.

Een dokter en een assistent komen de kamer binnen. Kate schrikt en komt overeind. De dokter neemt Lions dossier erbij.

Kate: *boos* Hé, ik bedoel Hallo... Euh, wat is er aan de hand met mijn vriend? Help hem alstublieft, waarom reageert hij nergens op?

De dokter kan Kate niet zien en loopt langs haar heen.

Dokter: Schedel- en hersenletsel, ligt nog in coma. Observeer hem alstublieft en laat me iets weten zodra er evolutie is. Als zijn toestand om 18 u nog niet is veranderd, deel de verwanten dan mee dat hij niet meer wakker wordt. En laat een psycholoog komen voor de familie.

Kate: Wat? Oh my god! Wat is hem overkomen? Wat is er gebeurd? Hallo, ik heb het tegen u!

Springt rond en probeert aandacht te trekken.

Assistent: Vanzelfsprekend, Dr. Grey. Is intussen eigenlijk al bekend waarom de bus is verongelukt?

Kate herinnert zich het ongeluk en gaat aangeslagen op haar bed zitten. De dokter onderzoekt Lion.

Kate: *boos en ook in de war* Ziet u mij dan niet?

Dokter: Naar verluidt een of ander probleem met de remmen en nu zitten we hier met vijf dode en twaalf gekwetste jongeren. En kunnen we weer overuren maken. En dat terwijl ik een restaurant had gereserveerd.

Hij loopt naar het bed naast dat van Lion. Hij pakt een dossier waar de naam Kate op staat. Het lichaam in het bed is dat van Kate.

Dokter: Dit hier is Kate, we hebben haar zo goed we konden geopereerd en in een kunstmatig coma gebracht. De volgende twee uren zullen beslissend zijn.

Kate leest geschrokken het bordje met haar naam dat aan het bed hangt en zakt geschokt door haar knieën.

Kate: Hoezo? Wat...? ...?

De dokter praat door, zonder haar te zien.

Dokter: Haar familie zal wel spoedig hier zijn.

Kate staat op en gaat vlak voor de dokter staan. Hij ziet haar niet en schrijft iets in het dossier. Vervolgens legt hij het dossier terug en verlaat in het gezelschap van de assistent de intensive care. Kate is buiten zichzelf en kijkt naar haar lichaam in het bed.

Kate: *ontredderd, fluisterend* Shit, dat ben ik. Ik lig in coma.

Het licht valt nu op de drie Moiren, die tot nog toe nog in het donker zaten.

Kate laat haar blik door de kamer glijden, die ze nu pas echt waarneemt. Ze ziet dat van elk bed een draad vertrekt. Aan het uiteinde van elke draad zit een oude vrouw. Elk van de drie vrouwen is druk aan het schrijven op een blocnote waar de draad aan is vastgeplakt. Kate kijkt hen verward aan, legt haar hand op een draad en laat haar hand langs de draad naar het bed van Lion glijden, waar een van de oude vrouwen staat. Kate probeert te zien wat de oude vrouw opschrijft.

Eerste Moira: *verontwaardigd* Hé, wat moet dat? Dacht je dat je mocht weten wat zijn lot is? Pff, ik haat het als jullie ons kunnen zien. Jullie zijn allemaal zo verdomd nieuwsgierig.

Kate: Hé, wacht 'ns even, jij kunt mij zien? Wat is hier aan de hand?

De eerste Moira schudt geërgerd het hoofd en wisselt een blik met de tweede Moira.

Tweede Moira: Wij zijn de Moiren, de schikgodinnen. Jij ligt in coma, maar je geest kan rondlopen en alles en dus ook ons zien. Alleen kan niemand jou zien of horen. Wij zijn jullie lot aan het schrijven. Want dat is onze taak. En we haten het als mensen van wie de geest rondloopt over onze schouder meekijken.

Kate *tegen de tweede Moira*: Ogenblikje, bedoel je dus dat jij op dit eigenste moment mijn lot aan het schrijven bent?

Voor ze kan antwoorden staat de derde Moira op en snijdt de draad door die haar met het derde bed verbindt. In het bed ligt een oude man. Opeens beginnen alle machines te piepen. Dokter en assistenten komen de kamer binnengelopen. Kate kijkt met open mond toe, terwijl de andere twee Moiren doorgaan met schrijven alsof er niets aan de hand is.

Dokter: *roept luid* Hartstilstand, ik begin te reanimeren.

Hij start de hartmassage in een poging het leven van de man te redden. Ten slotte geeft hij het op.

Dokter: Tijdstip van het overlijden: 17 uur.

Kate slaat alles gade. De derde Moira loopt de kamer uit, zonder een woord te zeggen. Kate loopt haar achterna tot bij de deur.

Kate: *opgewonden* Hé, wacht, kom terug! Wacht! Heeft zij een eind gemaakt aan zijn leven?

Tweede Moira: Wij zijn schikgodinnen. Wat denk je dat we doen? Wij bepalen jullie lot. Wij schrijven jullie verhaal. Denk je echt dat je gewoon zomaar, zonder elke avond te studeren, goede cijfers haalt op school? En denk je echt dat je met Lion een stel was geworden als je niet

toevallig op dezelfde dag was moeten nablijven? Nee, jullie hadden elkaar anders nooit beter leren kennen! Ik schrijf jouw verhaal. Het lot bepaalt alles in je leven.

Kate: *koppig* Bedoel je dus dat ik niets zelf beslis in mijn leven? Ik neem mijn eigen beslissingen!

Tweede Moira: *snuift* Je eigen beslissingen?! Als ik die ene keer niet had geschreven dat je je sleutel verloor en de straat niet overstak, dan was je overreden. Of toen ik schreef dat je Laura de laatst overblijvende uitnodiging gaf voor je party en dat jullie toen vriendinnen werden. Kijk, dat was allemaal het lot.

Kate: Prima, dan heb jij dus gewoon mijn sleutel laten vallen, maar het was toch mijn beslissing om hem weer op te rapen. Net als het mijn beslissing was de laatst overblijvende uitnodiging aan Laura te geven. Jij kunt wel voorschrijven dat de dingen gebeuren, maar het is toch mijn vrije wil waarmee ik mijn lot beïnvloed.

De eerste Moira, die het lot van Lion schrijft, komt plots overeind en haalt uit het niets een schaar tevoorschijn. Kate grist panisch en woedend de schaar uit haar handen.

Kate: *luid* Wat doe je daar? Laat hem toch vechten. Ik weet dat hij het kan halen.

Kate houdt de schaar vast.

Eerste Moira: Het is al beslist. Zijn organen begeven het.

Kate pakt de Moira bij de arm, wanhopig, woedend en bang.

Kate: *wanhopig* Nee, je gaat hem niet doden. Je kunt niet zomaar over een mens beslissen. Laat hem vechten en weer gezond worden. Hij zal ontwaken, ik weet het!

Eerste Moira: Maar ik heb opgeschreven dat hij sterft. Als hij blijft leven, ziet het er sowieso niet zo goed uit voor hem. Hij zou zakken op school en ziek worden. Welke ziekte het wordt weet ik nog niet, maar een erge. Een die heel lang aansleept. Op het laatst doet hij dan geen eindexamen, omdat hij te lang ziek was. En dus is hij werkloos en brengt de rest van zijn dagen thuis in een schommelstoel door. Het is alleen maar sympathiek van me als ik hem vandaag laat sterven. Mijn versie van het leven zou hem niet bevallen.

Kate: *probeert kalm op de Moira in te praten* Maar je zou toch ook een mooi leven voor hem kunnen schrijven. Een waarin hij een leuke baan heeft en trouwt en...

Eerste Moira: Maar dat zou saai zijn. Een drama is als verhaal toch veel leuker dan een happy end.

Kate: Heb je dan helemaal geen medelijden? Hij zou het zo goed kunnen hebben. Jij hoeft alleen maar je pen te nemen en het verhaal anders te schrijven. Af en toe verdienen mensen ook een gelukkig leven. Geef hem een kans om zijn leven zelf te bepalen.

Eerste Moira: Nee, hij moet sterven... nou ja, tenzij...

Kate: Wat? Tenzij wat? Alsjeblief, ik doe wat je wilt!

Eerste Moira: Goed dan, iemand moet vandaag sterven. En als het niet Lion is, dan moet het iemand anders zijn. Dat is een compromis dat ik zou sluiten.

Kate: Een leven voor een ander leven. Maar het leven van wie dan?

Eerste Moira: Dat beslis jij. Ofwel laat ik iemand anders sterven, onafhankelijk van zijn of haar leeftijd, afkomst of levensloop, ofwel... nou ja... jij...

Kate: Die andere persoon zou om het even wie kunnen zijn. Mijn zus, de president, een misdadiger. Nee, het risico is te groot. Is er dan geen andere oplossing?

Eerste Moira: Nee, een leven voor een leven.

Kate: Neem dan dat van mij.

De tweede Moira, die zich tot nog toe afzijdig heeft gehouden, draait zich opeens om.

Tweede Moira: Pardon? Dat kun je vergeten, zegt ze tegen de eerste Moira. Ik heb haar een super story gegeven. Denk je nou echt dat ik haar zomaar laat sterven? Ze is en blijft mijn mens.

Eerste Moira: Stel je niet zo aan. 't Was haar idee hoor.

Tweede Moira: Ja, ja, zal wel. Was er dan niet mee begonnen. Weet je hoe lang ik aan haar verhaal heb gezeten?

Eerste Moira: Ik geef je Lion toch. Geef hem gewoon haar lot en klaar is kees.

Tweede Moira: Nee, nee en nog 'ns nee.

Eerste Moira: Kom op, het is een goeie deal. Stel je niet zo aan.

De twee Moiren beginnen nu echt ruzie te maken. De eerste Moira trekt aan de blocnote van de tweede.

Eerste Moira: Geef hier.

Tweede Moira: Nooit.

Eerste Moira: Jij kunt echt onuitstaanbaar zijn. Je doet het alleen maar om me dwars te zitten!

Tweede Moira: Wat? Je bent niet goed snik! Geef hier!

Ze blijven rukken aan de blocnotes en uiteindelijk vallen alle pennen en de beide blocnotes op de grond. Kate grist snel de blocnotes en de pennen weg.

De Moiren: Nee!!

Kate: Ik neem mijn lot in eigen handen.
Ze schrijft snel wat op en vernietigt de blocnotes.

Het wordt weer donker.



18 Jahre, Herzogenrath

.....

Sven Spaltner

Blumensprache

Meine Oma wandte sich von meiner Mutter ab, als diese meiner Oma weiße Lilien zum Geburtstag schenkte. Meine Mutter wandte sich von mir ab, als ich ihr offenbarte, ich wolle Florist werden.

Ich bin mehr als überrascht, als ich nach Hause komme und auf dem Anrufbeantworter eine Nachricht von meiner Mutter finde. Ich hüpfte auf meinem linken Fuß, während ich den Stiefel von meinem rechten zerre. Dabei lausche ich skeptisch den verzerrten Klängen der Stimme meiner Mutter. Ich weiß nicht, was mich mehr befremdet: ihre Worte oder ihre Stimme. Ihre Stimme hat sich verändert, seit wir das letzte Mal geredet haben, ist noch krächzender geworden vom Alter oder den Zigaretten. Ihre Worte sind kühl, sie spricht von Oma wie von einer entfernten Bekannten und von der Beerdigung wie von einem Geschäftsmeeting. Ich muss mir in Erinnerung rufen, dass meine Mutter von ihrer Mutter redet. An ihrer Stimme merkt man es nicht. Ein monotones Tuten verkündet das Ende der Nachricht. Ich sinke gegen die Küchenwand und schaue auf den linken Stiefel, den ich noch immer nicht ausgezogen habe. An der Fußspitze ist ein großer dunkler Fleck, und das Leder ist an den Seiten spröde. Ich atme tief durch. Dann versuche ich, aufzuhören zu atmen. Ich spüre, wie mein Körper bei jedem Herzschlag vibriert, ein Druck sich auf meine Brust legt, als hätte jemand ein Seil um meinen Oberkörper gebunden und würde es immer fester zuziehen. Meine Luftröhre schwillt an, dann pruste ich die Luft aus meinen Bronchien, schnappe nach frischem Sauerstoff.

Auf dem Küchentisch steht noch der Strauß mit Geranien, die ich vor dem Regen gerettet habe. Ich hatte ihn heute Morgen im Laden für Oma gebunden. Aber ab jetzt bekommt Oma nur noch Lilien.

Die Lichter der Straßenlaternen sind Sterne in der Galaxie der Großstadt, und ich bin nur ein Trabant auf unbekanntem Umlaufbahnen. Ich musste raus, Nachtluft atmen, spüren, dass ich noch da bin, realisieren, dass Oma tot ist. Die Gedanken an die kommenden Tage machen mir Angst. Jetzt bin ich auf mich allein gestellt, bin gezwungen mit etwas abzuschließen, dabei war ich noch nicht dazu bereit.

Auf einer Parkbank versuche ich zu weinen, drücke meine Augen so fest zu, dass es weh tut. Meine Sicht ist verschwommen, und ich reibe mir mit den Fingern über die Augenlider, bin mir sicher, ich muss irgendwie aufbrechen, wie eine Walnuss, aber es passiert nichts. Ich setze mir die Kopfhörer meines Walkmans auf und spule das Kassettenband vor. Auf den Straßen ist kaum noch jemand unterwegs. Vereinzelt Autos befördern Partygänger zu Diskotheken am Stadtrand. Und dann bin da ich, fühle mich wie ein Fremdkörper. Ich wohne schon mein ganzes Leben in dieser Stadt, und schon mein ganzes Leben denke ich, ich würde nicht hier hingehören. Heimat war Oma gewesen, ein kleines Paralleluniversum mit Lavendelduft, in dem ich all die skeptischen Augenpaare aussperren konnte. Aber Oma ist jetzt nicht mehr da. Hier fühlt sich die Luft nicht vertraut an, die Gebäude mit wenigen erleuchteten Fenstern wirken furchteinflößend

hoch. Beim Ausatmen bildet sich ein feiner Dampf, der mich daran erinnert, dass ich am Leben bin, dass es in mir warm ist, heiß ist. Ich möchte spazieren, irgendwohin, aber mir fällt kein Ziel ein. Ich habe seit Jahren kein Ziel. Das mit feinen Eiskristallen überzogene Gras knistert unter meinen Stiefeln. Bald wird es schneien.

Am Morgen vor der Beerdigung sitze ich im Blumenladen am Tresen, die Hände um eine Tasse Kräutertee geschlossen, die Aufmerksamkeit von dem Stapel Rechnungen, der vor mir liegt, schon lange abgewandt. Stattdessen starre ich durch das Fenster in den Hof, beobachte die bauschigen weißen Flocken, die wie schwerelos durch die Luft schweben und nur widerwillig zu Boden fallen. Langsam bedecken sie alles, und unter ihnen verschwinden auch die goldgelben Winterlinge, so dass die Landschaft von den letzten Farbklecksen bereinigt ist, und die Aussicht weiß grundiert wird. Ich nippe an meiner Teetasse, blicke auf meine Armbanduhr. Ich habe die letzten Nächte wach gelegen, aber gerade beruhigen mich ein wenig der warme Tee und die Blumen, die den Raum mit ihrem Duft nach Sommer erfüllen.

Heute werde ich meine Mutter das erste Mal seit Jahren wiedersehen.

Und Oma das letzte Mal.

Meine Berufspläne eröffnete ich meiner Mutter, als ich sechzehn war.

»Du willst *was* werden?!«

»Florist, Mama. In einem Blumenladen arbeiten.«

»Das ist ein Scherz, oder? Das ist nicht dein Ernst.«
»Ich glaube, es ist das Einzige, was mich wirklich glücklich machen würde, was mich wirklich erfüllt.«

»Ach, ich möchte mal sehen, wie glücklich du bist, wenn du deine Miete nicht zahlen kannst!«
»Ich weiß, man verdient nicht viel Geld, aber...«

»*Nicht viel Geld?* Niemand interessiert sich mehr für Blumen, das ist das 21. Jahrhundert, Blumenläden werden genauso bald aussterben wie Internetcafés! Und wenn du dann kein Geld mehr hast, bin ich wieder diejenige, die dir aushelfen darf! Werd' erwachsen, übernimm Verantwortung für dich selbst. Ich kümmerge mich seit Jahren um dich und habe alle mir entbehrlichen Opfer erbracht, und zum Dank muss ich mir anhören, dass du deine Zukunft in den Sand setzt!«

»*Ich* interessiere mich für Blumen, Mama, und das ist *meine* Zukunft.«

Ab dann verliefen unsere Begegnungen deutlich wortärmer. Einmal behauptete sie, dass alle meine Lebensentscheidungen nur eine Rache an ihr wären und versuchte, mir einen Job bei einer ihrer Bekannten schmackhaft zu reden. Auch stellte sie heimlich eine Bewerbungsmappe für eine Hochschule zusammen – eine aussichtslose Aktion, die mich letztendlich nur in meiner Entscheidung bestärkte.

Dass ich Oma so häufig besuchte, machte es auch nicht besser. Meine Mutter war fest davon überzeugt gewesen, Oma würde sie grundlos hassen und mich als Instrument gegen sie benutzen. Meine Mutter hatte ewig darauf gewartet, dass ihre pedantische Erziehung Früchte trug,

und bekam nicht mit, wie ich aufblühte. Mit Kindern ist es wie mit einem verschneiten Garten: Egal wie gut man gärt, man weiß nie, was im Frühjahr sprießt.

Meine Oma hatte schließlich auch meine Liebe zu Blumen inspiriert, und das hat meine Mutter ihr übergenommen. Sie dachte, niemand hat ein Recht mich zu prägen außer sie. Als ich acht war, fing ich an, Blumen für ein Herbarium zu sammeln, und meine Mutter regte sich über die Stapel dicker Bücher auf dem Zimmerboden auf, zwischen deren Seiten ich die Blüten presste.

»Kannst du nicht einfach mit den Jungs aus deiner Klasse Fußball spielen, wie ein normales Kind?«

Sie schleppte mich sogar zum Fußballtraining, zwang mich Woche für Woche zu einem Sportverein. Jedoch nicht für lange Zeit, denn nach meinem ersten Spiel schmiss mich der Trainer aus der Mannschaft, weil ich mich zehn Minuten nach Anpfiff, vom Laufen erschöpft, ins Gras gesetzt und Gänseblümchen aus dem ungemähten Rasen gepflückt hatte. Kurz darauf musste ich mein Herbarium aus dem Altpapier retten.

Man konnte meine Liebe zu Blumen nicht mehr ausreißen, dazu war sie zu tief verwurzelt. Oma kümmerte sich schon bald die meiste Zeit um mich. Sie machte die besten Apfel-Thymian-Pfannkuchen und sang zu ihren Janis Joplin Platten, während ich ein Beet umgrub. Wir waren das beste Team. Sie hat mir auch beigebracht, wie man Blumensträuße bindet. Damals spazierten wir durch die Wälder, und ich übte mit Wiesenblumen. Sie selber hatte es gelernt, während sie als Studentin in einem Blumenladen aushalf, um sich neue Schallplatten, zu viel

Wein und ihr Zimmer in einem Altbau zu finanzieren. Manchmal erzählte sie bei Kaffee und Birnenkuchen von dieser Zeit.

Sie stammte aus einem strengen Elternhaus, wuchs im spießbürgerlichen Milieu der Nachkriegszeit auf, und holte in ihrer Studentenzeit all das nach, was ihr in der Kindheit verboten worden war. Sie ging auf die Barrikaden, wandelte zwischen Hippiekreisen und Bohème, und immer wieder betonte sie, sie wäre Schauspielerin geworden, wäre sie nicht mit meiner Mutter schwanger geworden. Vielleicht war sie enttäuscht gewesen, dass in ihrer Tochter wieder die Borniertheit ihrer Familie zum Vorschein kam, und dass ihr Vagabundenleben dann sehr schnell endete.

Oma hat mir, wenn meine Mutter mir die Wasserfarben weggenommen oder ich Hausarrest abgesessen hatte, dann bei unserer nächsten Begegnung von der Kindheit meiner Mutter erzählt, von dem Mädchen mit langen Röcken und der dicken Brille, die ihre Lehrer glücklich machte und zu weinen begann, wenn sie nicht pünktlich zum Unterricht erschien.

Meine Mutter trägt einen schwarzen Hosenanzug und einen schwarzen Mantel. Ich weiß nicht, ob Oma gewollt hätte, dass alle an ihrer Beerdigung schwarz tragen. Über den Hut meiner Mutter mit der breiten Krempe hätte sie sich bestimmt lustig gemacht. Ich habe ein pastellgelbes Hemd angezogen und ein Windröschen ins Revers gesteckt. Ich dachte, wenn Oma da wäre, würde ihr das gefallen. Aber sie ist nicht da. Ich hatte fast schon erwar-

tet, dass sie in der Tür steht, als ich zur Friedhofskapelle kam, hatte erwartet, dass sie in der hintersten Reihe sitzt und mir zynische Kommentare ins Ohr flüstern würde, wenn ihr die Reden nicht gefallen. Aber sie ist nicht da, wir machen den ganzen Aufwand nicht für sie, *sie* hat von der Zeremonie am wenigsten. Ich weiß nicht, für wen meine Mutter so tut, als wäre sie ernsthaft betroffen, und ich frage mich, warum jetzt alle alte Geschichten über meine Großmutter erzählen. Noch vor zwei Wochen hätte *sie* uns diese Geschichten erzählen können. Und da wäre es meiner Mutter noch peinlich gewesen, zuzuhören. Sie hätte missbilligend den Kopf geschüttelt, wenn Oma von der Studentenrevolte erzählt hätte, und die Augen verdreht, wenn Oma angefangen hätte zu singen. Meine Mutter hat die Worte ihrer Mutter nicht mehr ernst genommen, für sie ist meine Oma eine überspannte Greisin gewesen. Meine Oma war eine stolze Frau. Ich glaube, nichts konnte sie mehr verletzen, als dass ihre eigene Tochter sich wegen ihr schämte.

Ich bin froh, als die Predigt endlich vorbei ist, und ich frische Friedhofsluft atmen kann. Ich habe noch kein Wort mit meiner Mutter gewechselt, aber ich habe sie ein paar Mal erwischt, wie sie zu mir rüber sah, ich war dann aber zu beschäftigt, die ganzen Trauernden zu empfangen. Es sind sehr viele Leute gekommen, ein paar von ihnen kenne ich aus der Kindheit, manche erkenne ich aus Omas Erzählungen wieder, manche kann ich gar nicht zuordnen. Bestimmt hat meine Mutter sie eingeladen.

Als wir zum Grab gehen, halte ich wieder nach ihr Ausschau. Meine Mutter bildet mit einer Gruppe Frauen, wahrscheinlich ihren Freundinnen, das Schlusslicht. Ich lasse mich ein bisschen zurückfallen, bis wir schweigend nebeneinanderhergehen. Sie bricht die Stille, und es liegt die gleiche Feindseligkeit in ihrer Stimme, wie immer. Ich hatte gehofft, auf der Beerdigung würden wir uns im Waffenstillstand befinden, weil sie auf dem Anrufbeantworter so sachlich geklungen hatte. Nicht feindselig. Aber jetzt klingt sie wieder so vertraut gehässig.

»Wolltest du dich mit den Blumen über mich lustig machen? Ist das deine Art, mich zu verspotten?«

Sie weist auf die weißen Lilien in meinem Arm. Dass sie mir das zutraut, zeigt, wie sehr wir uns entfremdet haben.

»Du trägst es ihr immer noch nach?«

»Sie hat 10 Jahre nicht mit mir geredet, gottverdammte, und das nur, weil ich ihr die falschen Blumen zum Geburtstag geschenkt habe!«

Zwei ältere Herren vor uns drehen sich um, als meine Mutter flucht, und ich antworte wieder leiser.

»Weiße Lilien. Du hast ihr *weiße Lilien* zum sechzigsten Geburtstag geschenkt.«

»Ich dachte, dass wären ihre Lieblingsblumen.«

In ihre Stimme mischt sich jetzt Enttäuschung, Bitterkeit.

»Todesblumen. Weiße Lilien sind Grabblumen. Du hast ihr gewissermaßen den Tod gewünscht.«

Meine Stimme ist ruhig, aber mein Herz rast. Das ist das Gespräch, das wir vor Jahren hätten führen müssen,

das sind Dinge, die vor Jahren ungesagt geblieben sind. Seit Tagen habe ich mich vor diesen Moment gefürchtet.

Sie schaut mich vollkommen verständnislos an. So hat sie mich das letzte Mal angeschaut, als ich ihr gestand, dass ich Blumenhändler werden wolle.

»Warum sagst du mir das jetzt? Das hast du mir jahrelang verschwiegen. Jetzt ist es auch zu spät, um darüber zu reden.«

»Ich dachte, wenn sie es dir nicht selbst sagt, wäre das Verrat.«

»Ja, ihr beide habt immer zusammengehalten, einander hättet ihr nie verraten, aber mich, mich habt ihr alle beide verraten!«

Ihre Stimme ist jetzt zornig, die Herren vor uns tuscheln. Ich möchte etwas sagen, weiß, dass ich etwas sagen muss, um Oma zu verteidigen, ringe nach Worten, aber finde sie nicht.

Wir sind am Grab angekommen und sagen nichts mehr. Mittlerweile hat es aufgehört zu schneien. Die Grube liegt unter einem großen Kastanienbaum, ein wenig abseits wächst wildes Dillkraut. Es ist ein schöner Ort für ein Grab. Während der Pfarrer noch ein paar Worte sagt und der Sarg eingelassen wird, schaue ich wieder einmal auf meine Stiefel. Ich habe sie extra geputzt, aber der große Fleck ging nicht raus. Als meine Mutter nach vorne tritt, um ein wenig Erde auf das Grab zu schaufeln, zertritt sie mit ihrem Absatz einen Blaustern, der neben dem Kieselweg blüht. Die Blüte verschwindet unter ihrem Fuß, und der Halm bleibt geknickt wie eine ausgerenkte Gliedmaße zurück, und

dickflüssiges Pflanzensekret quillt wie Wundflüssigkeit aus der Bruchstelle heraus. Ich schließe die Augen, weiß, dass Oma tot ist, dass ich sie vermisse, und ich weiß, dass ich auch meine Mutter vermisse. Ich öffne die Augen, spüre, dass ein paar Tränen auf meinen Wangen in der Kälte anfangen auf der Haut zu brennen. Dann trete ich zum Grab vor und schaufle etwas Erde in die Grube. Ich wünschte, wir könnten einander verzeihen, alle drei.

Die Trauerfeier findet in Omas Haus statt. Ich hatte mich darum gekümmert, und nur die nächsten Verwandten sind anwesend. In den Zimmern riecht es immer noch so, wie ich es kenne, der typische Lavendelduft. Es ist, als wäre Oma nur kurz spazieren gegangen. Es fühlt sich nicht mal an, als würde sie fehlen, es fühlt sich an, als würde man auf sie warten, fast, als wäre es ein normaler Nachmittag, an dem ich zu Oma komme um Apfel-Thymian-Pfannkuchen zu essen. Dann würden wir zusammen ein Kreuzworträtsel lösen oder einen französischen Film auf Kassette schauen. Vielleicht werde ich nie wieder jemanden haben wie sie.

In der Küche baut meine Mutter das Buffet auf, ich ziehe mir die Schuhe aus, einfach aus Gewohnheit. Oma hat es gehasst, den Boden zu wischen. Dann setze ich mich an den Küchentisch und warte, bis meine Mutter die Tablettts von der Frischhaltefolie befreit hat. Irgendwann bemerkt sie, dass ich sie anschau.

»Ich glaube, das war nicht das Einzige, was Oma dir vorgeworfen hat. Das mit den Lilien, meine ich. Das war

nicht der Grund dafür, dass sie nichts mehr mit dir zu tun haben wollte.«

Sie schaut mich lange an, ihre Augen sind müde.

»Was Oma dir nicht verzeihen konnte, war, dass du mich im Stich gelassen hast. Sie hat es geschmerzt, dass du nicht die Mutter warst, die ich brauchte. Sie konnte nicht nachvollziehen, wie du mich aufgibst, nur weil ich nicht den Lebensweg gegangen bin, den du mir vorgelebt hast. Sie war immer da. Sie war die Heimat, die du mir nicht geben wolltest.«

Sie hat den Blick jetzt abgewandt, schaut aus dem Küchenfenster. Es hat wieder angefangen zu schneien. Ich verlasse den Raum, durchstreife noch einmal das Haus. Abschied nehmen, Abstand bekommen.

Als ich mich nach Hause aufmache, fallen mir die Schneeglöckchen auf, die in Omas Vorgarten aus dem Schnee schauen.

Sven Spaltner

Le langage des fleurs

Traduit de l'allemand par
Pierre Deshusses

Ma grand-mère s'est éloignée de ma mère lorsque cette dernière lui a offert des lilas blancs pour son anniversaire. Ma mère s'est éloignée de moi quand je lui ai révélé que je voulais devenir fleuriste.

Je suis plus que surpris quand, en rentrant chez moi, je trouve un message de ma mère sur le répondeur. Je sautille sur ma jambe gauche pendant que j'essaie d'enlever ma botte droite. En même temps j'écoute, sceptique, la voix déformée de ma mère. Je ne sais pas ce qui me déconcerte le plus : ses mots ou sa voix. Sa voix a changé depuis la dernière fois que nous nous sommes parlé, elle est plus éraillée. L'âge ou la cigarette. Ses mots sont froids, elle parle de ma grand-mère comme d'une lointaine connaissance et de l'enterrement comme d'une réunion d'affaires. Je dois faire un effort pour me rappeler que ma mère parle de sa mère. Ça ne se remarque pas à sa voix. Une suite monotone de bips marque la fin du message. Je me laisse aller contre le mur de la cuisine et regarde ma botte gauche que je n'ai toujours pas enlevée. Il y a une grosse tache sombre sur la pointe et le cuir est devenu poreux sur les côtés. Je prends une grande respiration. Puis j'essaie d'arrêter de respirer. Je sens mon corps vibrer à chaque battement de cœur, une pression me bloque la poitrine comme si quelqu'un avait attaché une corde autour de mon torse et tirait de plus en plus fort. Ma gorge se dilate et puis soudain je rejette l'air de mes poumons et aspire une grande bouffée.

Sur la table de la cuisine il y a encore le bouquet de géraniums que j'ai mis à l'abri de la pluie. Je l'avais fait ce matin dans le magasin pour ma grand-mère. Mais maintenant, ma grand-mère n'aura plus que des lilas blancs.

Les lumières des lampadaires sont des étoiles dans la galaxie de la grande ville et je ne suis qu'un satellite lancé sur une trajectoire inconnue. Il fallait que je sorte respirer l'air de la nuit, sentir que je suis encore là, réaliser que grand-mère est morte. Penser aux jours à venir me fait peur. Maintenant je ne dois compter que sur moi-même, je suis obligé de faire mon deuil et je n'y étais pas préparé.

Assis sur un banc public, j'essaie de pleurer et je presse les yeux à m'en faire mal. Ma vue est brouillée et je me frotte les paupières, il faut que je me brise, comme une noix, mais rien ne se passe. Je mets les écouteurs de mon walkman et fait avancer la bande. Les rues sont presque désertes. Quelques fêtards en voiture se dirigent vers les discothèques à la limite de la ville. Et moi je suis là, j'ai l'impression d'être un corps étranger. J'habite depuis toujours dans cette ville et depuis toujours j'ai l'impression de ne pas y avoir ma place. Chez moi, c'était ma grand-mère, un petit univers parallèle qui sentait bon la lavande et où je pouvais éviter tous les regards sceptiques. Mais maintenant grand-mère n'est plus là. L'air n'a rien de familier ici, les immeubles avec quelques fenêtres éclairées ont quelque chose d'effrayant. Quand j'expire, il se forme une fine vapeur qui me rappelle que je suis en vie, qu'il y a de la chaleur à l'intérieur de moi, beaucoup de chaleur.

J'ai envie de marcher, mais je ne sais où aller. L'herbe recouverte de givre crisse sous mes bottes. Bientôt il neigera.

Le matin de l'enterrement, je suis assis au comptoir du magasin de fleurs, les mains posées sur ma tasse de tisane, sans porter la moindre attention à la pile de factures devant moi. Je regarde la cour par la fenêtre, j'observe les gros flocons qui virevoltent dans l'air et ne semblent toucher le sol qu'à contrecœur. Lentement ils recouvrent tout, faisant même disparaître le jaune doré des hellébories, si bien qu'on ne voit bientôt plus aucune couleur, tout est recouvert d'un blanc manteau. Je bois ma tisane à petites gorgées, regarde ma montre. Je n'ai pas dormi durant ces dernières nuits, mais je me sens apaisé par cette boisson chaude et les fleurs dont le parfum rappelle l'été.

Aujourd'hui je vais revoir ma mère pour la première fois depuis des années.

Et ma grand-mère pour la dernière fois.

J'avais seize ans quand j'ai dit à ma mère ce que je voulais faire comme métier.

« Tu veux faire *quoi* ?! »

« Fleuriste, maman. Travailler dans un magasin de fleurs. »

« C'est une blague ou quoi? Tu n'es pas sérieux là ! »

« Je crois que c'est la seule chose qui me rendrait vraiment heureux, la seule chose dont j'ai vraiment envie. »

« Ah ! J'aimerais bien voir comme t'es heureux quand tu pourras pas payer ton loyer ! » « Je sais que ça ne gagne pas beaucoup, mais ... »

« *Pas beaucoup* ? Plus personne ne s'intéresse aux fleurs, nous sommes au XXI^e siècle, et les magasins de fleurs vont bientôt tous disparaître comme les cybercafés ! Et quand tu n'auras plus d'argent, il faudra que ce soit encore moi qui sois là pour t'aider ! Grandis un peu ! Prends-toi en charge ! Ça fait des années que je m'occupe de toi, je me suis saignée aux quatre veines, et en guise de remerciement tu me dis que tu vas foutre ton avenir en l'air ! »

« Ce sont les fleurs qui m'intéressent, maman, et *mon* avenir c'est ça. »

À partir de ce moment, nos échanges à chaque rencontre sont devenus de plus en plus laconiques. Une fois, elle a même prétendu que tout ce que je décidais de faire dans la vie n'était qu'une vengeance dirigée contre elle et elle a essayé de me faire embaucher par une de ses connaissances. Elle avait même monté tout un dossier d'inscription pour une école supérieure – autant de tentatives qui ne faisaient que me conforter dans la décision que j'avais prise.

Mes fréquentes visites chez ma grand-mère n'arrangeaient pas les choses. Ma mère était convaincue que grand-mère la détestait et m'utilisait comme un instrument dirigé contre elle. Ma mère avait attendu encore et encore que son éducation pédante porte ses fruits et elle ne voyait pas que je m'épanouissais. Les enfants, c'est comme un jardin sous la neige : on a beau avoir jardiné autant qu'on veut, on ne sait jamais ce qui va pousser au printemps.

Ma grand-mère m'avait finalement aussi donné le goût des fleurs et ma mère lui en a voulu pour ça. Elle

se disait que personne n'avait le droit de me marquer de son empreinte, sauf elle. À huit ans, j'avais commencé à cueillir des fleurs pour faire un herbier et ma mère était déjà agacée par les tas de livres posés par terre avec des plantes qui séchaient entre les pages.

« Tu ne peux pas simplement aller jouer au foot avec les garçons de ta classe, comme un enfant normal ? »

Elle m'avait même inscrit à un club de sport et me traînait de force aux entraînements de foot. Mais ça n'a pas duré longtemps ; après le premier match, l'entraîneur m'a viré de l'équipe parce que, après dix minutes à peine, je me suis assis dans l'herbe, épuisé, et j'ai commencé à cueillir des pâquerettes. Peu de temps après, j'ai réussi de justesse à sauver mon herbier du conteneur à papier.

Mon amour pour les fleurs devint indéracinable. Déjà à l'époque, c'était ma grand-mère qui s'occupait de moi le plus souvent. Elle faisait les plus délicieuses crêpes aux pommes et au thym et chantait sur les disques de Janis Joplin pendant que je préparais un nouveau massif. Nous formions une super équipe. C'est elle aussi qui m'a appris comment faire des bouquets. À l'époque, on allait se promener à la campagne et je m'exerçais avec des fleurs des champs. Elle avait appris à en composer quand elle était étudiante et aidait chez un fleuriste pour se faire un peu d'argent, s'acheter de nouveaux disques, du vin (beaucoup trop) et payer sa chambre dans un vieil immeuble. Elle me parlait parfois de cette époque au moment du café accompagné d'un gâteau aux poires.

Elle avait eu une éducation sévère, avait grandi dans un milieu petit-bourgeois étriqué juste après la guerre et avait

rattrapé durant la période de ses études tout ce qu'on lui avait interdit durant son enfance. Elle était montée sur les barricades, avait fréquenté des groupes hippie, mené une vie de bohème, et elle ne cessait de répéter qu'elle serait devenue actrice si elle n'était pas tombée enceinte de ma mère. Peut-être avait-elle été déçue de voir ressurgir chez sa fille le côté borné de sa famille et de voir se terminer trop vite sa vie vagabonde.

Quand m'a mère me confisquait ma boîte de peinture à l'eau ou me privait de sortie, ma grand-mère me racontait ensuite quelle enfant avait été ma mère, une fille avec des jupes longues et de grosses lunettes, qui faisait le bonheur de ses professeurs et se mettait à pleurer si elle arrivait en retard en classe.

Ma mère porte un tailleur pantalon de couleur noire et un manteau noir. Je ne sais pas si grand-mère aurait aimé que l'on porte du noir à son enterrement. Elle se serait sûrement moquée du chapeau à large bord de ma mère. J'ai mis une chemise jaune pastel et piqué une anémone sur le revers de mon manteau. Je me suis dit que ça plairait à grand-mère, si elle était là. Mais elle n'est pas là. Je m'étais presque attendu à la voir debout près de la porte de la chapelle du cimetière, je m'étais attendu à ce qu'elle se place dans la dernière rangée et me souffle à l'oreille des commentaires cyniques chaque fois que quelque chose ne lui aurait pas plu dans les discours. Mais elle n'est pas là, et tout ce ramdam, nous ne le faisons pas pour elle, c'est elle qui profite le moins de cette cérémonie. Je ne sais pas pourquoi ma mère fait comme si elle était vrai-

ment touchée et je me demande pourquoi maintenant tout le monde se met à raconter de vieilles histoires sur ma grand-mère. Il y a encore quinze jours, c'est *elle* qui aurait pu nous raconter ces histoires. Et ma mère se serait encore trouvée gênée de devoir écouter. Elle aurait secoué la tête d'un air désapprobateur quand ma grand-mère aurait parlé de la révolte étudiante, et elle aurait levé les yeux au ciel quand ma grand-mère aurait commencé à chanter. Ma mère ne prenait plus au sérieux ce que disait sa mère ; pour elle, ma grand-mère était une vieille femme un peu dérangée. Ma grand-mère était une femme fière. Je crois que rien ne pouvait plus la blesser que de voir que sa propre fille avait honte d'elle.

Je suis content quand le sermon se termine et que je peux aller respirer un peu d'air frais dans le cimetière. Je n'ai pas encore échangé un seul mot avec ma mère, mais je l'ai surprise une ou deux fois en train de regarder dans ma direction, mais j'étais alors trop occupé à recevoir les condoléances des gens venus à l'enterrement. Il y a beaucoup de monde, j'en connais certains pour les avoir vus quand j'étais enfant, j'en reconnais d'autres par ce que m'en avait dit ma grand-mère, pour le reste, je ne sais pas. C'est sûrement ma mère qui les a invités.

Quand nous nous dirigeons vers la tombe, je regarde de nouveau où elle est. Avec un groupe de femmes, sans doute des amies à elle, elle ferme le cortège. Je ralentis un peu l'allure jusqu'à me retrouver à sa hauteur. C'est elle qui brise le silence, et sa voix est toujours empreinte de la même hostilité. J'avais espéré que l'enterrement aurait donné lieu à une trêve, sa voix était si neutre sur le

message du répondeur. Mais maintenant, elle a retrouvé cette hostilité que je connais bien.

« Tu as voulu te moquer de moi avec ces fleurs? C'est ta façon de me narguer ? »

Elle montre les lilas blancs que j'ai apportés. Qu'elle puisse me croire capable de ça révèle à quel point nous nous sommes éloignés l'un de l'autre.

« Tu lui en veux toujours ? »

« Pendant dix ans, elle ne m'a plus parlé, nom de Dieu, simplement parce que je ne lui ai pas offert les fleurs qu'il fallait pour son anniversaire ! »

Deux hommes d'un certain âge se retournent en entendant les invectives de ma mère et je lui répons, un ton plus bas :

« Des lilas blancs. Tu lui as offert des *lilas blancs* pour ses soixante-dix ans ! »

« Je croyais que c'étaient ses fleurs préférées. »

Dans sa voix se mêlent la déception et l'amertume.

« Des fleurs de deuil, maman. Les lilas blancs sont des fleurs d'enterrement. Tu lui a en quelque sorte souhaité qu'elle meure. »

Ma voix est calme mais mon cœur bat la chamade. C'est la conversation que nous aurions dû avoir il y a des années, ce sont des choses qui sont restées non dites pendant des années. Cela fait des jours que je redoute ce moment.

Elle me regarde, comme si elle ne comprenait rien de rien. C'est comme ça qu'elle m'a regardé la dernière fois, quand je lui ai avoué que je voulais devenir fleuriste.

« Pourquoi tu me le dis maintenant ? Tu ne m'as rien dit pendant toutes ces années. Maintenant il est trop tard pour en parler. »

« Je pensais que, si elle ne te le disait pas elle-même, ça aurait été de la trahison. »

« Oui, vous avez toujours fait cause commune tous les deux. Vous ne vous seriez jamais trahis, mais moi vous m'avez trahie tous les deux ! »

Sa voix est maintenant remplie de colère, les deux hommes devant échanger quelques mots à voix basse. Je voudrais dire quelque chose, je sais qu'il faut que je dise quelque chose pour défendre grand-mère, je cherche désespérément des mots mais ne trouve rien.

Nous sommes arrivés au bord de la fosse et ne disons plus rien. Entre-temps, il a arrêté de neiger. La fosse se trouve juste sous un gros marronnier, et un peu plus loin pousse de l'aneth sauvage. C'est un bel endroit pour une tombe. Pendant que le prêtre dit encore quelques mots et que le cercueil est descendu dans la fosse, je jette un coup d'œil sur mes bottes. Je les ai nettoyées spécialement pour cette occasion, mais la grosse tache n'est pas partie. Lorsque ma mère s'avance pour jeter un peu de terre sur le cercueil, elle écrase avec son talon une scille bleue qui fleurissait au bord du chemin gravillonné. La fleur disparaît sous sa semelle, la tige cassée ressemble à un membre démis et une sève épaisse coule comme d'une blessure. Je ferme les yeux, je sais que grand-mère est morte, qu'elle me manque et je sais aussi que ma mère me manque. J'ouvre les yeux, je sens quelques larmes brûler sur ma joue dans la froideur de l'air. Puis j'avance vers la fosse et jette un

peu de terre sur le cercueil. J'aimerais que nous puissions nous pardonner, tous les trois.

Après la cérémonie, nous nous retrouvons dans la maison de grand-mère. C'est moi qui m'en suis occupé et seuls les proches sont présents. Dans les pièces flotte toujours cette même odeur que je connais : un parfum de lavande. C'est comme si grand-mère était juste allée faire un tour. Ça ne donne pas l'impression qu'elle manque mais plutôt qu'on l'attend, presque comme si c'était un de ces après-midis ordinaires où j'allais chez elle pour manger des crêpes aux pommes et au thym. Ensuite on ferait des mots croisés ensemble ou on regarderait un film français sur une cassette. Peut-être n'aurais-je plus jamais quelqu'un comme elle.

Dans la cuisine, maman prépare le buffet, j'enlève mes chaussures, juste par habitude. Grand-mère a toujours détesté laver par terre. Puis je m'assieds à la table de la cuisine et j'attends que maman ait enlevé le papier aluminium qui recouvre les plateaux. À un moment donné, elle se rend compte que je la regarde.

« Je crois que ce n'est pas la seule chose que te reprochait grand-mère. Je veux dire, cette histoire de lilas. Ce n'était pas la raison pour laquelle elle ne voulait plus rien avoir à faire avec toi. »

Elle me regarde longuement, ses yeux sont fatigués.

« Ce que grand-mère ne pouvait te pardonner, c'était de m'avoir laissé tomber. Ça lui faisait mal que tu ne sois pas la mère dont j'avais besoin. Elle n'arrivait pas à comprendre que tu m'aies abandonné, simplement parce

que je n'avais pas suivi la voie que tu m'avais tracée. Elle a toujours été là. Elle était le foyer que tu ne voulais pas me donner. »

Elle a détourné les yeux ; elle regarde par la fenêtre de la cuisine. Il a recommencé à neiger. Je quitte la pièce, passe dans toute la maison. Une façon de faire ses adieux, de prendre ses distances.

Quand je sors pour retourner chez moi, je remarque les premiers perce-neiges dans le jardinet de grand-mère.

Sven Spaltner

De taal der bloemen

Uit het Duits vertaald door
Gerda Baardman

Mijn oma verbrak het contact met mijn moeder nadat die haar witte lelies voor haar verjaardag had gegeven. Mijn moeder verbrak het contact met mij toen ik haar had meegedeeld dat ik bloemist wilde worden.

Tot mijn verbazing blijkt er een bericht van mijn moeder op het antwoordapparaat te staan als ik thuiskom. Ik hup op en neer op mijn linkervoet terwijl ik de laars van de rechtervoet trek. Ondertussen luister ik afstandelijk naar de vervormde klank van mijn moeders stem. Ik weet niet wat ik vervreemdender vind, haar woorden of haar stem. Die stem is veranderd sinds de laatste keer dat we elkaar hebben gesproken, heser geworden door de leeftijd of de sigaretten. De woorden zijn koel, ze praat over oma als over een vage kennis en over de begrafenis alsof het om een zakenvergadering gaat. Ik moet mezelf er steeds aan herinneren dat ze het over haar eigen moeder heeft. Aan haar stem is het niet te horen. Een monotoon túút markeert het eind van haar bericht. Ik leun tegen de keukenmuur en kijk naar mijn linkerlaars, die ik nog niet heb uitgetrokken. Er zit een grote donkere plek op de neus en het leer is aan de zijkanten droog en gebarsten. Ik haal diep adem. Daarna probeer ik te stoppen met ademhalen. Ik voel dat mijn lichaam bij elke hartslag meetrilt en dat er druk op mijn borst komt alsof iemand een touw om mijn bovenlijf heeft gewikkeld en dat steeds strakker aansnoert. Mijn luchtpijp zwelt op en dan proest ik de lucht uit mijn longen en hap naar verse zuurstof.

Op de keukentafel staat nog het boeket met de geraniums die ik uit de regen heb gered. Ik had het vanmorgen

in de winkel voor oma gebonden. Maar van nu af aan krijgt oma alleen nog lelies.

De lichtjes van de straatlantaarns zijn sterren in het melkwegstelsel van de grote stad en ik ben een bijplaneetje in een onbekende baan. Ik moet naar buiten, nachtlucht inademen, voelen dat ik er nog ben, tot me door laten dringen dat oma dood is. Bij de gedachte aan de komende dagen word ik bang. Nu ben ik alleen op mezelf aangewezen, gedwongen iets af te sluiten terwijl ik daar nog niet aan toe ben. Op een bankje in het park probeer ik te huilen, knijp mijn ogen zo stijf dicht dat het pijn doet. Ik zie wazig, wrijf met mijn vingers over mijn oogleden en heb het gevoel dat ik iets moet openbreken, als een walnoot, maar er gebeurt niets. Ik zet de headphone van mijn walkman op en spoel de cassette door. Er is haast niemand meer op straat. Een enkele auto brengt feestgangers naar disco's aan de rand van de stad. Verder alleen ik. Ik voel me een buitenstaander. Ik woon al mijn hele leven in deze stad en denk al mijn hele leven dat ik hier nooit thuis zal horen. Thuis, dat was oma, een klein parallel universum waar het naar lavendel rook en ik al die sceptische blikken kon buitensluiten. Maar nu is oma er niet meer. De lucht voelt niet vertrouwd aan, de gebouwen met de paar verlichte ramen lijken angstaanjagend hoog. Bij het uitademen vormt zich een fijne nevel die me eraan herinnert dat ik leef, dat het binnen in mij warm, zelfs heet is. Ik zou wel ergens heen willen lopen, maar ik kan geen doel bedenken. Ik heb al jaren geen doel meer. Het

met ijskristallen bedekte gras knispert onder mijn zolen. Straks gaat het sneeuwen.

De ochtend voor de begrafenis zit ik in de bloemenwinkel achter de toonbank met mijn handen om een kop kruidenthee. Mijn aandacht voor de stapel rekeningen is allang verdwenen. Ik staar naar buiten, naar de tuin, waar de dikke witte vlokken zich aan de zwaartekracht lijken te onttrekken, door de lucht zweven en dan met tegenzin omlaag dwarrelen. Geleidelijk bedekken ze alles, zelfs de goudgele winterakonieten verdwijnen eronder, zodat het landschap van de laatste plekje kleur is gezuiverd en het hele uitzicht in de witte grondverf staat. Ik neem een slokje thee en kijk op mijn horloge. Ik heb de afgelopen nachten wakker gelegen, maar van de warme thee en de bloemen die de ruimte met hun zomerse geur vullen word ik weer een beetje rustig. Vandaag zie ik mijn moeder voor het eerst sinds jaren weer.

En oma voor het laatst.

Op mijn zestiende vertelde ik mijn moeder wat ik wilde worden.

‘*Wat zeg je?*’

‘Bloemist, mam. In een bloemenwinkel werken.’

‘Dat is toch een grapje, hè? Dat meen je niet serieus.’

‘Dat is geloof ik het enige waar ik gelukkig van zou worden, wat me echt voldoening zou geven.’

‘We zullen eens zien hoe gelukkig je bent als je de huur niet kunt betalen!’

‘Ik weet dat je er niet veel mee verdient, maar...’

‘Niet veel?’ Bloemen interesseren niemand meer, dit is de eenentwintigste eeuw, bloemenwinkels zijn binnenkort net zo uitgestorven als internetcafés! En als je straks geen geld meer hebt mag ik je zeker weer uit de brand helpen? Word eens volwassen, neem verantwoordelijkheid voor je leven. Ik zorg nu al jaren voor je, ik heb me van alles ontzegd en offers gebracht en als dank vergooi jij je toekomst.’

‘Bloemen interesseren *mij*, mam, en het is *mijn* toekomst.’

Daarna spraken we steeds minder met elkaar. Ze beweerde een keer dat al mijn belangrijke beslissingen alleen bedoeld waren als wraakneming op haar en probeerde me een baan bij een kennis van haar aan te praten. Ook schreef ze me stiekem in voor een hogeschool – een zinloze actie, die me uiteindelijk alleen in mijn besluit sterkte. Dat ik zo vaak bij oma langsging maakte het er niet beter op. Mijn moeder was er rotsvast van overtuigd dat oma haar zonder reden haatte en mij tegen haar opzette. Ze bleef wachten totdat haar pedante opvoeding vruchten afwierp en heeft nooit gezien hoe ik opbloede. Het is met kinderen net zo als met een besneeuwde tuin: al ben je nog zo’n goede tuinier, je weet nooit wat er in het voorjaar opkomt.

Oma was uiteindelijk ook de inspiratiebron voor mijn liefde voor bloemen en dat nam mijn moeder haar kwalijk. Ze vond dat buiten haar niemand het recht had tot mijn vorming bij te dragen. Toen ik acht was, verzamelde ik bloemen voor een herbarium en mijn moeder wond zich op over de stapel dikke boeken op de grond waarin ik de bloemen droogde.

‘Kun je niet gewoon met de jongens uit je klas voetballen, als een normaal kind?’

Ze sleepte me zelfs naar voetbaltraining en dwong me elke week naar de sportclub te gaan. Maar niet voor lang, want na de eerste wedstrijd zette de trainer me uit het elftal omdat ik tien minuten na de aftrap uitgeput van het rennen in het ongemaaid gras was gaan zitten om madeliefjes te plukken. Kort daarna moest ik mijn herbarium uit het oud papier redden.

Mijn liefde voor bloemen was niet uit te roeien, daarvoor was ze te diep geworteld. Al snel zorgde oma meestal voor me. Ze bakte de allerlekkerste pannenkoeken met appel en tijm en zong mee met haar platen van Janis Joplin terwijl ik de bloembedden omspitte. We waren een topteam. Ze heeft me ook boeketten leren binden. Op onze boswandelingen oefende ik met wilde bloemen. Ze had het zelf geleerd toen ze als studente in een bloemenwinkel hielp om elpees, te veel wijn en haar kamer in een oud huis te kunnen bekostigen. Over die tijd vertelde ze vaak bij de koffie met perentaart.

Ze kwam uit een streng gezin, groeide op in de kleinburgerlijke sfeer van de eerste naoorlogse jaren en haalde in haar studententijd alles in wat ze als kind nooit had gemogen. Ze stond op de barricaden, hing rond in hippiekringen en bij de bohème en benadrukte altijd dat ze actrice zou zijn geworden als ze mijn moeder niet had gekregen. Misschien was ze teleurgesteld omdat in haar dochter de bekrompenheid van haar ouderlijk huis weer bovenkwam en haar vrije leven zo snel was afgelopen.

Als mijn moeder mijn waterverf weer eens had afgepakt of me huisarrest had gegeven, vertelde oma over de kinderjaren van mijn moeder, het meisje met de lange rokken en de dikke bril dat haar leraren gelukkig maakte en begon te huilen als ze niet stipt op tijd op school was.

Mijn moeder heeft een zwart broekpak en een zwarte jas aan. Ik weet niet of oma zou hebben gewild dat iedereen op haar begrafenis in het zwart was. Mama's breedgerande hoed zou ze vast heel grappig hebben gevonden. Ik heb een zachtgeel overhemd aan en een kompasroosje in mijn knoopsgat. Ik dacht dat oma dat wel mooi zou hebben gevonden als ze erbij was geweest. Maar ze is er niet bij. Ik had haast verwacht haar in de deuropening te zien staan als ik bij de kapel aankwam en haar op de achterste rij cynische opmerkingen in mijn oor te horen fluisteren als de toespraken haar niet bevielen. Maar ze is er niet, deze hele vertoning is niet voor haar, zij heeft niets aan de plechtigheid. Ik weet niet voor wie mijn moeder doet alsof ze zwaar aangeslagen is en vraag me af waarom iedereen nu oude verhalen over mijn grootmoeder opdist. Nog maar twee weken geleden had zij ons die verhalen zelf kunnen vertellen en dan zou mijn moeder ze pijnlijk hebben gevonden. Ze zou misprijzend haar hoofd hebben geschud als oma over de studentenopstand was begonnen en met haar ogen hebben gerold als ze was gaan zingen. Ze had de woorden van haar moeder nooit serieus genomen, voor haar was oma een overspannen oud mens. Oma was een trotse vrouw. Ik geloof dat niets haar erger had

kunnen kwetsen dan dat haar eigen dochter zich voor haar schaamde.

Ik ben blij als de preek eindelijk afgelopen is en ik weer frisse kerkhoflucht krijg. Ik heb nog geen woord met mijn moeder gewisseld, al heb ik haar er wel een paar keer op betrappt dat ze naar me keek, maar ik had het te druk met het begroeten van de begrafenisgangers. Er zijn heel veel mensen gekomen; een paar ken ik uit mijn kinderjaren, velen herken ik uit oma's verhalen, anderen kan ik niet thuisbrengen. Die zijn waarschijnlijk door mijn moeder uitgenodigd.

Terwijl we naar het graf lopen, kijk ik weer of ik mijn moeder zie. Met een groepje vrouwen, waarschijnlijk haar vriendinnen, vormt ze de achterhoede. Ik houd mijn pas in totdat we zwijgend naast elkaar lopen. Ze verbreekt de stilte en haar stem klinkt net zo vijandig als altijd. Ik had gehoopt dat we tenminste tijdens de begrafenis een wapenstilstand konden sluiten, want op het antwoordapparaat had ze zo zakelijk geklonken. Niet vijandig. Maar nu klinkt ze weer vertrouwd hatelijk.

‘Zijn die bloemen bedoeld om me belachelijk te maken? Is dat jouw manier om me uit te lachen?’

Ze wijst naar de witte lelies in mijn hand. Uit haar woorden blijkt wel hoezeer we van elkaar vervreemd zijn.

‘Draag je haar dat nu nog steeds na?’

‘Ze heeft tien jaar lang geen woord tegen me gezegd, godverdomme, en alleen omdat ik haar de verkeerde bloemen voor haar verjaardag had gegeven!’

Twee oudere heren die voor ons lopen, kijken om als mijn moeder vloekt en ik geef op zachtere toon antwoord.

‘Witte lelies. Je hebt haar voor haar zestigste verjaardag *witte lelies* gegeven.’

‘Ik dacht dat dat haar lievelingsbloemen waren.’

Haar stem klinkt nu teleurgesteld, bitter.

‘Doodsbloemen, mama. Witte lelies zijn grafbloemen. Je hebt haar in zekere zin dood gewenst.’

Mijn stem klinkt rustig, maar mijn hart gaat tekeer. Dit gesprek hadden we jaren geleden moeten voeren, dit zijn dingen die jarenlang ongezegd zijn gebleven. Ik heb dagen tegen dit moment opgezien.

Ze kijkt me volkomen niet-begrijpend aan. Zo heeft ze me voor het laatst aangekeken toen ik haar mededeelde dat ik bloemen wilde gaan verkopen.

‘Waarom zeg je dat nu pas? Dat heb je jaren voor me verzwegen. En nu is het te laat om het er nog over te hebben.’

‘Het leek me verraad als zij het niet zelf tegen je zei.’

‘Ja, jullie vormden altijd één front, elkaar wilden jullie nooit verraden, maar mij wel, allebei!’

Haar stem klinkt nu kwaad, de heren vóór ons beginnen te fluisteren. Ik wil iets zeggen, weet dat ik oma moet verdedigen, zoek naar woorden, maar vind ze niet.

We zijn bij het graf en zeggen niets meer. Het is opgehouden met sneeuwen. Het graf ligt onder een grote kastanjeboom en een stukje verderop groeit wilde dille. Een mooie plek voor een graf. Terwijl de dominee nog een paar woorden zegt en de kist zakt, kijk ik weer naar

mijn laarzen. Ik heb ze nog extra gepoetst, maar die grote vlek wilde er niet uit. Als mijn moeder naar voren komt om een schepje aarde op de kist te gooien, vertrapt ze met haar hak een sterhyacint die naast het grindpad groeit. De bloem verdwijnt onder haar voet, de geknakte steel blijft als een ontwricht ledemaat achter en er welt dik plantensap als wondvocht op uit de plek waar hij is gebroken. Ik doe mijn ogen dicht, ik besef dat oma dood is, dat ik haar mis en dat ik ook mijn moeder mis. Ik doe ze weer open en voel dat een paar tranen in de kou op mijn wangen beginnen te branden. Dan loop ik naar het graf en gooi aarde op de kist. Ik wilde dat we elkaar konden vergeven, alle drie.

De condoleancebijeenkomst is in oma's huis. Dat heb ik zo georganiseerd en alleen de naaste familie is er. In de kamers hangt nog steeds de geur die ik ken, die typische lavendelgeur. Het lijkt alsof oma even is gaan wandelen. Het voelt niet alsof ze ontbreekt, eerder alsof we op haar wachten, bijna alsof het een gewone middag is en ik bij oma langskom om pannenkoeken met appel en tijm te eten. Daarna maken we samen een kruiswoordpuzzel of kijken een Franse film op video. Misschien vind ik wel nooit meer iemand zoals zij.

In de keuken zet mama het buffet klaar en ik trek mijn schoenen uit, puur uit gewoonte. Oma had een verschrikkelijke hekel aan vloeren dweilen. Dan ga ik aan de keukentafel zitten en wacht tot mama de schalen van hun vershoudfolie heeft bevrijd. Op een gegeven moment merkt ze dat ik naar haar kijk.

‘Ik geloof dat dat niet het enige was wat oma je kwalijk nam. Dat met die lelies, bedoel ik. Dat was niet de reden dat ze niets meer met je te maken wilde hebben.’

Ze kijkt me lang aan. Haar ogen staan moe.

‘Wat oma je niet kon vergeven was dat je me in de steek hebt gelaten. Het deed haar pijn dat je niet de moeder was die ik nodig had. Ze kon zich niet voorstellen dat je me zo opgaf, alleen omdat ik niet het leven heb gekozen dat jij me hebt voorgeleefd. Zij was er altijd. Zij was het thuis dat jij me niet wilde geven.’

Ze heeft haar blik afgewend en kijkt uit het keukenraam. Het sneeuwt weer. Ik loop de keuken uit, ga nog een keer het hele huis door. Afscheid nemen, afstand scheppen.

Als ik aanstalten maak om naar huis te gaan, valt mijn blik op de sneeuwkllokjes die in oma’s voortuin door de sneeuw omhoog steken.



19 Jahre, Aachen

Una López-Caparrós Jungmann

Rabensoundtrack

Schon als kleines Kind hatte ich großen Respekt vor den Raben. Viele der Dorfbewohner beachteten sie nicht und taten so, als gäbe es den Baum mit ihrem Nest auf unserem Marktplatz nicht. Aber ich schaute jedes Mal zu den Raben hinauf, wenn ich an ihrem Baum vorbeikam. Manchmal sahen sie mich mit ihren schwarzen Knopfaugen an und folgten mir mit ihren Blicken. Aber meistens waren sie unterwegs, um Futter zu suchen, und ich konnte nur ihr großes Nest aus groben Zweigen betrachten. Immer, wenn sie ihr Krächzen ertönen ließen, blickte ich auf und suchte den Himmel nach ihnen ab, um ihre schwarzen Silhouetten ausfindig zu machen.

Wenn andere Dorfbewohner mitbekamen, wie viel Aufmerksamkeit ich den Vögeln schenkte, schüttelten viele von ihnen den Kopf. Nur die alte Frau am anderen Ende des Dorfes verstand mich. Von ihr hatte ich gelernt, die Raben zu beobachten und zu respektieren. Nachdem ich als kleines Mädchen mit meinen Eltern zusammen in das Dorf gezogen war, hatte ich sie eines Tages unter dem Baum getroffen, in dem sich das Nest der Raben befand. Sie hatte zu ihnen aufgeblickt und mir, als sie mich bemerkt hatte, gezeigt, wonach sie schaute. Die Elternvögel waren gerade mit Futter für ihre Jungen zurückgekehrt und versuchten, dieses jetzt unter ihren Kindern zu verteilen. Fasziniert blieb ich neben der alten Frau stehen und blickte zu den Raben empor, bis sie wieder losflogen, um neues Futter zu suchen und meine Mutter nach mir rief.

Immer wieder begegnete ich der alten Frau. Sie erzählte mir, dass, als sie noch ein kleines Mädchen gewesen

war, bereits eine Rabenfamilie in dem Baum gelebt hatte, und sie seitdem jeden Tag nach ihnen schaute.

Also fing ich an, es ihr gleich zu tun. Über die Jahre hinweg, verfolgte ich jeden Frühling, wie sie ihre Jungen großzogen und freute mich immer besonders, wenn es soweit war, dass sie flügge wurden und die ersten Ausflüge machten. Jedoch war ich auch immer wieder traurig, wenn es für die Jungtiere an der Zeit war, das Revier ihrer Eltern zu verlassen und freute mich darum umso mehr auf die nächste Brut. Ich vergewisserte mich jeden Tag, dass es ihnen gut ging, sie genügend Futter fanden und ihr Nest in Ordnung war. Auf diese Weise wurden sie ein fester Bestandteil meines Tagesablaufes. Morgens galt der erste Blick aus dem Fenster den Raben, und wenn ich abends im Bett lag, wusste ich, dass jetzt auch sie zu ihrem Nest zurückkehrten und hörte sie leise krächzen. Erst dann konnte ich in Ruhe einschlafen.

Eines Abends lag ich wach und horchte vergeblich nach ihren Rufen. Aber alles blieb still. Ich hörte nur den Wind, das Rascheln der trockenen, braun gewordenen Blätter, und ab und zu knarzte das Haus. Ich schlief schlecht in dieser Nacht und erwachte schon früh am Morgen. Sobald ich aufgestanden war, lief ich zu der alten Frau, um sie zu fragen, warum die Raben letzte Nacht nicht zu ihrem Nest zurückgekehrt waren.

Noch bevor ich die Tür zu ihrer kleinen Hütte öffnete, wusste ich, dass ich keine Antwort von ihr erhalten würde. Ich konnte nicht sagen, woher dieses sichere Gefühl kam, aber ich wusste es einfach. Im Haus war es still, die

Fenster waren noch geschlossen, und aus dem Schornstein kam kein Rauch. Ich öffnete die Tür, ging hinein und betrat, nachdem ich sie in der Küche nicht gefunden hatte, ihr Zimmer.

Einige Sonnenstrahlen fielen auf ihr Bett, in dem sie lag, als würde sie noch schlafen. Ich betrachtete lange ihr altes, von Falten zerfurchtes und bleiches Gesicht. Zum Abschied drückte ich ihre kalte Hand. Dann strich ich ihre Decke glatt und rückte ihr Kopfkissen zurecht. Als ich den Blick hob, sah ich die Raben. Sie saßen in ihrem Garten auf dem alten Apfelbaum und blickten in meine Richtung. Krächzend breiteten sie ihre Flügel aus und flogen davon. Sie verschwanden in Richtung der Berge.

Ich ging ins Dorf zurück, erzählte den anderen vom Tod der alten Frau und kümmerte mich mit um ihre Beerdigung. Als in der folgenden Nacht die Raben wieder nicht zu hören waren, und ich auch am nächsten Tag vergeblich nach ihnen Ausschau hielt, wusste ich, dass es auch für mich an der Zeit war, das Dorf zu verlassen.

Also packte ich meine Sachen zusammen und machte mich auf den Weg in Richtung der Berge, den Raben hinterher. Seitdem bin ich auf der Suche nach ihnen und ihren Rufen. Und mit ihnen zusammen nach einem neuen Zuhause.

Una López-Caparrós Jungmann

B.O. corbeau

Traduit de l'allemand par
Corinna Gepner

Toute petite, déjà, j'avais un grand respect pour les corbeaux. Nombreux étaient les habitants du village qui les ignoraient et faisaient comme si l'arbre avec leur nid, sur la place du marché, n'existait pas. Moi, chaque fois que je passais devant, je levais les yeux. Parfois, les corbeaux m'observaient de leurs prunelles rondes et noires et me suivaient du regard. Mais la plupart du temps, ils étaient de sortie pour se ravitailler et je ne contemplais que leur grand nid de branches grossières. Lorsqu'ils faisaient entendre leurs croassements, je scrutais le ciel à la recherche de leurs silhouettes noires.

En me voyant leur porter autant d'attention, beaucoup hochaient la tête. Seule la vieille femme, à l'autre bout du village, me comprenait. C'était elle qui m'avait appris à observer les corbeaux et à les respecter. Lorsque, dans mon enfance, j'étais venue vivre au village avec mes parents, je l'avais rencontrée un jour sous l'arbre où était installé le nid. Les yeux levés, elle les regardait et, s'avisant de ma présence, m'avait montré ce qu'elle observait. Les parents oiseaux venaient juste de revenir avec de la nourriture et essayaient de la répartir entre leurs petits. Fascinée, je restais à côté de la vieille femme jusqu'à ce que les corbeaux repartent s'approvisionner et que ma mère m'appelle.

Je la rencontrais souvent. Elle me racontait que lorsqu'elle n'était encore qu'une petite fille, il y avait déjà une famille de corbeaux dans l'arbre et qu'elle passait chaque jour les voir.

Je commençai dès lors à faire comme elle. Année après année, je les observais élever leurs petits au printemps et j'étais toujours particulièrement contente quand ils se

montraient capables de voler et effectuaient leurs premières sorties. Cependant, j'étais triste aussi lorsque le temps venait pour eux de quitter le territoire de leurs parents et je me réjouissais d'autant plus à l'idée de la couvée suivante. Je m'assurais tous les jours qu'ils allaient bien, qu'ils trouvaient suffisamment à se nourrir et qu'ils n'avaient pas de problèmes avec leur nid. Ils étaient devenus un élément fixe de mon emploi du temps quotidien. Le matin, mon premier regard par la fenêtre était pour eux et, le soir, quand j'étais dans mon lit, je savais qu'eux aussi rentraient au nid et je les entendais croasser doucement. Alors, je pouvais m'endormir en paix.

Un soir, alors que j'étais couchée, je tendis vainement l'oreille. Tout était silencieux. Je n'entendais que le vent, le bruissement des feuilles sèches qui avaient brunies, et, de temps à autre, la maison craquait. Je dormis mal, cette nuit-là, et me réveillai tôt le matin suivant. Je me levai et je courus chez la vieille femme pour lui demander pourquoi les corbeaux n'étaient pas rentrés la nuit précédente.

Mais avant même d'ouvrir la porte de sa petite cabane, je sus que je n'obtiendrais pas de réponse de sa part. Je ne pourrais dire d'où me venait cette certitude, je le savais, c'est tout. Dans la maison, tout était silencieux, les fenêtres étaient encore closes et aucune fumée ne s'échappait de la cheminée. Je poussai le battant, entrai et, ne trouvant personne dans la cuisine, pénétraï dans la chambre. Quelques rayons de soleil tombaient sur le lit, où elle reposait comme si elle dormait encore. Je restai longtemps à contempler son vieux visage blême, sillonné de rides. Je

pressai sa main froide pour lui dire adieu. Puis je lissai la couverture et ajustai l'oreiller sous sa tête. En levant les yeux, j'aperçus les corbeaux. Installés dans le vieux pommier du jardin, ils me regardaient. Ils déployèrent leurs ailes en croassant et s'envolèrent. Ils disparurent en direction des montagnes.

Je retournai au village, informai les autres de la mort de la vieille femme et pris part aux préparatifs de l'enterrement. La nuit suivante, je n'entendis pas non plus les corbeaux et, le jour d'après, je les cherchai en vain. Je sus alors qu'il était temps pour moi aussi de quitter le village.

Je pris mes affaires et me mis en route vers les montagnes, à la suite des corbeaux. Depuis lors, je les cherche, eux et leurs cris. Et avec eux, un nouveau foyer.

Una López-Caparrós Jungmann

Ravensoundtrack

Uit het Duits vertaald door
Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen

Als klein kind al had ik groot respect voor raven. Veel dorpsbewoners schonken er geen aandacht aan en deden alsof de boom met hun nest erin op ons marktplein eenvoudigweg niet bestond. Maar ik keek telkens als ik langs hun boom kwam omhoog naar de raven. Soms keken ze me met hun zwarte kraalogen aan en volgden ze me met hun blik. Maar meestal waren ze onderweg, op zoek naar eten, en kon ik alleen hun grote nest van ruwe takken zien. Altijd als ze hun gekras lieten horen, keek ik omhoog en zocht ik de hemel af naar hun zwarte silhouetten.

Als andere dorpsbewoners merkten hoeveel aandacht ik aan de vogels schonk, schudden velen onder hen het hoofd. Alleen de oude vrouw aan het andere eind van het dorp begreep me. Van haar had ik geleerd de raven te observeren en te respecteren. Toen ik als klein meisje met mijn ouders in het dorp was komen wonen, had ik haar op een dag onder de boom met het ravennest zien zitten. Ze had naar hen opgekeken en toen ze mij zag, had ze me laten zien waar ze naar keek. De oudervogels waren net met eten voor hun jongen teruggekeerd en probeerden het onder hun kleintjes te verdelen. Ik bleef gefascineerd naast de oude vrouw staan en keek omhoog naar de raven, tot ze weer wegvlogen op zoek naar meer eten en mijn moeder me riep.

Telkens weer ontmoette ik de oude vrouw. Ze vertelde me dat er al een ravenfamilie in de boom woonde toen ze nog een klein meisje was, en dat ze sindsdien elke dag naar hen keek.

En dus begon ik het haar na te doen. Door de jaren heen volgde ik elke lente van nabij hoe ze hun jongen

grootbrachten en ik was altijd extra blij als ze klaar waren om uit te vliegen en hun eerste vluchtjes maakten. Toch was ik ook telkens weer verdrietig als het voor de jonge vogels tijd was om het ouderlijk nest te verlaten, en keek ik daarom eens zo hard uit naar het volgende broedsel. Ik vergewiste me er elke dag van dat ze het goed maakten, dat ze genoeg eten vonden en dat hun nest in orde was. Zo werden ze een vast onderdeel van mijn dag. 's Ochtends ging mijn eerste blik uit het raam naar de raven, en als ik 's avonds in bed lag, wist ik dat ook zij naar hun nest terugkeerden en hoorde ik ze zachtjes krassen. Pas dan kon ik rustig inslapen.

Op een avond lag ik wakker en probeerde ik vergeefs hun roep te horen. Alles bleef stil. Ik hoorde alleen de wind, het ruisen van de dorre, bruin verkleurde bladeren, en af en toe kraakte het huis. Die nacht sliep ik slecht en werd ik al vroeg 's ochtends wakker. Zodra ik was opgestaan, ging ik naar de oude vrouw om haar te vragen waarom de raven afgelopen nacht niet naar hun nest waren teruggekeerd.

Nog voor ik de deur van haar kleine huisje opendeed, wist ik dat ik geen antwoord van haar zou krijgen. Ik kon niet zeggen waar die zekerheid vandaan kwam, maar ik wist het gewoon. Het was stil in haar huis, de ramen waren nog dicht en uit de schoorsteen kwam geen rook. Ik deed de deur open, ging naar binnen en toen ik haar niet in de keuken vond, liep ik haar kamer in. Een paar zonnestralen vielen op haar bed, waar ze schijnbaar op lag te slapen. Ik keek lang en aandachtig naar haar oude,

bleke en gegroefde gezicht. Bij wijze van afscheid nam ik haar koude hand in de mijne. Daarna streek ik haar deken glad en trok haar hoofdkussen recht. Toen ik opkeek, zag ik de raven. Ze zaten in haar tuin in de oude appelboom en keken mijn kant op. Krassend spreidden ze hun vleugels en vlogen weg. Ze verdwenen in de richting van de bergen.

Ik liep weer naar het dorp, vertelde de anderen dat de oude vrouw was gestorven en zorgde mee voor haar begrafenis. Toen de raven zich ook die nacht weer niet lieten horen, en ik ook de volgende dag vergeefs naar hen uitkeek, wist ik dat ook voor mij de tijd was aangebroken het dorp te verlaten.

En dus pakte ik mijn spullen en begaf me op weg in de richting van de bergen, de raven achterna. Sindsdien ben ik op zoek naar hen en naar hun roep. En samen met hen naar een nieuwe thuis.

Diese Publikation wurde ermöglicht durch
Cette publication a été rendue possible par
Deze publicatie is mede mogelijk gemaakt door



taal:
unie

Ministerium für
Kultur und Wissenschaft
des Landes Nordrhein-Westfalen



VERNETZEN. KOORDINIEREN. FÖRDERN.
regionale **kulturpolitik** ^{nRW}

provincie limburg
gesubsidieerd door de Provincie Limburg



NXT-TXT ist ein Kooperationsprojekt von
NXT-TXT est un project de coopération de
NXT-TXT is een samenwerkingsproject van



Dank/Merci/Dank

Wir danken den Mitgliedern der drei Fachjurys für ihre kompetente Arbeit:

Nous remercions les membres des trois jurys pour leur travail compétent:

Wij danken de leden van de drie jury's voor hun deskundige werk:

- Dr. Klára Hůrková, Dr. Walter Vennen, Barbara Hoppe-Vennen, Gerald Eimer, Dr. Dirk Walter, Dr. Oliver Vogt (deutschsprachige Jury)
- Jocelyne Desseille, Veronika Jenniges, Manon Lafosse, Priscilla Lenaerts, Rita Fabeck (jury francophone)
- Andre van Dijk, Yorick Wolswijk, Petra Queadvlieg, Ben van Melick (Nederlandstalige jury)

Vielen Dank an unsere Schreibcoaches:

Hartelijk dank aan onze schrijfcoaches:

Merci à nos coachs d'écriture:

- Willi Achten (deutschsprachige Texte)
- Koos van den Kerkhof (Nederlandstalige teksten)
- Katia Lanero Zamora (textes francophones)

Für ihre freundliche Unterstützung danken wir ganz herzlich:

Nous remercions pour leur généreux soutien:

We danken hartelijk voor hun genereuze steun:

- Buchhandlung Schmetz am Dom (Aachen)
- Librairie L'Oiseau Lire (Visé)



nxt-txt: Award für junge Autor*innen der EMR ist ein Literaturpreis, der den literarischen Nachwuchs in der Euregio Maas-Rhein fördert und als erster mehrsprachig angelegter Literaturpreis zur grenz- und sprachübergreifenden kulturellen Verständigung zwischen den Partnerregionen beitragen möchte. Dieser Band versammelt die Texte der Erstplatzierten aus den drei Sprachregionen und ihre Übersetzungen.

nxt-txt: Award pour jeunes auteurs de l'EMR est un prix littéraire qui promeut les jeunes auteurs en herbe de l'Euregio Meuse-Rhin. C'est le premier prix littéraire multilingue qui contribue à la compréhension culturelle et linguistique transfrontalière entre les régions partenaires. Cet exemplaire rassemble les textes des vainqueurs des trois régions linguistiques et leur traduction.

nxt-txt: Award voor jonge schrijvers uit de EMR is een literatuurprijs die toekomstige literaire generaties in de Euregio Maas-Rijn stimuleert en, als eerste meertalige literatuurprijs, kan bijdragen aan het grens- en taaloverstijgende culturele begrip tussen de partnerregio's. Deze publicatie bevat de teksten van de eersteprizwinnaars uit de drie taalgebieden en hun vertalingen.